

W-FENEC

POGO CAR CRASH CONTROL

BURNING HEADS - UNCUT - DO NOT MACHINE
THE NEW HORIZONS - CAFZIC - FUZZ THEORY
SEEDS OF MARY - BONBON NOIR - OVTRENOIR



1220

EDITO

Non essentiel. Donc ce qui n'est absolument pas nécessaire. Ok. Que le spectateur ne puisse se divertir par le théâtre, le cinéma ou la musique en cette période de crise sanitaire et de circulation d'un virus difficilement contrôlable, on peut tous le comprendre. Par contre on sait également que pour les acteurs de cette culture, donner des représentations ou des concerts est essentiel, c'est vital, il en va de leur survie. Pour tous ceux qui sont déclarés, installés et qui ont des comptes pour leurs activités, on ira chercher dans des fonds de tiroir pour répondre au «quoi qu'il en coûte» mais pour ceux qui vivotaient, qui jouaient l'esprit libre, que va-t-il se passer ? On craint une disparition massive de tous ces projets à peine nés et qui n'auront pas le droit à la réanimation. Ces milliers de groupes qui sillonnent, en temps normal, les clubs et les bars de ta région pour quelques dizaines ou centaines d'euros, un butin qu'ils mettent de côté pour se payer le local de répétition ou un passage en studio, eux n'existent pas dans le plan de sauvetage de notre économie. Alors, oui, ce sont des passionnés, ils ne font pas ça pour l'argent (il ne manquerait plus que ça !) mais dans les mois à venir, ce sera la disette pour le terreau de notre scène. Combien de jeunes combos ne pourront pas prendre leur essor, combien vont-ils devoir décaler à plusieurs longs mois leur envol ? Vu la situation et les trous dans les caisses, les bars vont se serrer la ceinture, les clubs vont compter sur le bénévolat et toi, affamé de sons du samedi soir, tu devras prendre ton mal en patience... Après tout, ce n'est pas essentiel de vivre quand tu peux travailler.

Non cohérent. Donc ce qui n'a pas vraiment de sens. Ok ? C'est un des plus gros échecs de cette crise, en termes de communication, l'incohérence est indéfendable, et pourtant, on s'en est donné à cœur joie. Non seulement pour le festival d'ordres suivis de contre-ordres expliquant l'inverse de ce qui venait d'être dit mais surtout pour l'incompréhension qui règne quand on nous dit qu'on ne peut être à plusieurs dizaines d'adultes masqués et séparés par un mètre de distance pour écouter un groupe mais que si c'est un prêtre, c'est possible. Incompréhension quand on ne fait absolument aucun geste pour cette culture alternative alors que les chasseurs obtiennent le droit de tirer sur tout ce qui bouge (y compris nous). Incompréhension quand on craint le pire mais qu'on laisse les écoles grandes ouvertes. Incompréhension quand ce deuxième confinement ne confine quasi personne quand il s'agit d'aller bosser. Incompréhension quand le gouvernement distribue des rallonges à ceux pour qui le confinement ne change pas grand-chose puisqu'ils étaient déjà sans emploi chez eux avant la crise. Incompréhension, incohérence, inégalités, et en plus on a un virus qui tue sans relâche. Et il faut que je te souhaite «Joyeux Noël» et «Bonne année», et pourquoi pas «Bonne santé» pendant qu'on y est ? Soyons optimistes, disons-nous que 2021 ne peut pas être pire que 2020. Et en souhait, je ne garde que l'essentiel, «prends soin de toi».

■ Oli

SOMMAIRE

06 POGO CAR CRASH CONTROL

13 SKALD

17 BURNING HEADS

27 DEFTONES

28 MEMORIES OF A DEADMAN

30 7 WEEKS

33 SEEDS OF MARY

40 LES TETINES NOIRES

43 TAGADA JONES

46 BONBON NOIR

53 COREY TAYLOR

57 IRON MAIDEN

58 LAETITIA SHERIFF

59 FUZZ THEORY

65 PUBLIC PRACTICE

69 UNCUT

72 FURIES

81 DO NOT MACHINE

86 ARKAN

93 THE NEW HORIZONS

101 TORCH

106 INTERVI OU : OVTRENOIR

110 LIVRES

112 DANS L'OMBRE : CAFZIC

110 IL Y A 10 ANS

116 FAN ATTIC : KISS



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Mic, Julien,
Guillaume Circus
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Romain Pernot

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN OCTOBRE

Difficile de parler de «reformation» à proprement parler mais les membres de **Bérurier Noir** viennent de passer ensemble plusieurs jours en résidence.

En l'absence de tournée, **Rammstein** met à profit son temps libre pour bosser en studio.

Jason Hook a officialisé son départ de **Five Finger Death Punch**. Il est remplacé par Andy James (ex-Sacred Mother Tongue) qui est donc l'un des nouveaux FDP.

C'est le 5 février que sortira le prochain opus de **Psykup**, Hello karma!

Deftones va gâter encore une fois ses fans sur cette fin 2020 avec une sortie anniversaire pour les 20 ans de White pony dans une édition Deluxe. Cette version comprendra deux volumes avec l'album en question et un second disque avec des remixes de chacun des morceaux.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN NOVEMBRE

Hey you ! Une histoire orale des **Burning Heads**, le livre monumental consacré aux Orléanais, victime de son succès, est déjà épuisé auprès de l'éditeur. On en trouve encore des exemplaires à d'autres bonnes adresses. Pour tous les détails, voir la page spéciale sur le website de Metro Beach.

15 années après leur dernière sortie discographique, **System Of A Down** publie le 6 novembre un single dont les 2 titres («Protect the land» et «Genocidal humanoidz») s'écoulent sur la toile...

Lindemann, c'est presque fini. En tout cas sous sa forme actuelle. Les deux principaux protagonistes Till Lindemann et Peter Tägtgren ont en effet annoncé la fin de leur collaboration. Un DVD est néanmoins encore attendu pour le printemps prochain.

Ben Koller (aussi Killer Be Killed, All Pigs Must Die) a fait savoir que **Converge** disposait de beaucoup de matériel pour le successeur de The dusk in us et que le prochain album de Mu-toid Man était quasi bouclé. Il ne resterait plus qu'à l'enregistrer.

La très bonne nouvelle, c'est **Nostromo** qui entre en studio pour 3 semaines pour enregistrer son nouvel album.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN DECEMBRE

Malgré le départ de Dave Lombardo (ex-Slayer, Suicidal Tendencies, etc.) du combo, on apprend que **PHILM** sortira néanmoins un nouvel album : Time burner. Il est attendu pour le 19 février chez Metalville.

Dave Grohl (Foo Fighters, Probot, Them Crooked Vultures, feu-Nirvana) s'est associé à **Greg Kurstin** pour reprendre «Sabotage» des Beastie Boys.

Si les planètes sont alignées **Cult of Luna** devraient venir en France accompagné de **Caspian** et **Holy Fawn** en octobre 2021.

Le journaliste Jim Ruland et les membres de **Bad Religion** ont écrit une biographie du groupe de Los Angeles, Do what you want. Celle-ci a été traduite en français et sa publication est prévue pour février. Évidemment, c'est chez Kicking Records que le livre voit le jour et chez qui il est déjà possible de le précommander.

Anti-Flag fête Noël avec un inédit : «The war on Christmas is over (If you buy it)».

QUI A DIT ?

« **il n'est pas proscrit d'avoir un vieux blues agricole ou un jazz psyché sur les prochaines productions.** »

- A. Bonbon Noir
- B. Do Not Machine
- C. Pogo Car Crash Control
- D. The New Horizons

« **Je voulais mélanger le cri de Jaz Coleman de Killing Joke et celui de Jim Jones de The Jim Jones Revue.** »

- A. Pogo Car Crash Control
- B. Fuzz Theory
- C. Seeds of Mary
- D. Ovtrenoir

« **Faites du sport et préparez-vous à foutre des coups de pompes quand tout ça sera terminé.** »

- A. Fuzz Theory
- B. Ovtrenoir
- C. Uncut
- D. Pogo Car Crash Control



POGO CAR CRASH CONTROL

CONFINEMENT OBLIGE, C'EST À DISTANCE QU'ON INTERVIEWE OLIV, CHANTEUR ET GUITARISTE DES POGO CAR CRASH CONTROL, QUI ACCEPTE DONC DE RÉPONDRE À NOS INTERROGATIONS SUR CE NOUVEL ALBUM. EVOLUTION DU CHANT, INSPIRATION DE LA POCHETTE, GOÛT POUR LE CINÉMA, CHOIX DE PRODUCTION, VOILÀ QUELQUES UNS DES THÈMES ABORDÉS...

Dans une interview précédente, tu nous disais que vous parliez beaucoup en répète, le fait d'être plus lourd, plus métal, c'est venu des discussions ?

En partie oui ! On avait une vingtaine de maquettes et il a fallu choisir quelle direction

prendre. Les compositions étaient soit métal soit punk. On a décidé de garder les morceaux «100% P3C» pour ne pas perdre nos fans et d'aller progressivement vers le métal pour la suite de l'album. Globalement je voulais des chansons plus sombres. Cette album est un



peu notre Does it look infected (rires).

Vous vouliez vous écarter du tiroir «grunge» dans lequel beaucoup vous avaient rangés ?

Oui, on a préféré s'écarter des techniques de productions du rock alternatif pour une approche plus Heavy. Ne rien laisser au hasard et tout regarder à la loupe. Le but était que chaque morceau soit à 100% tant dans l'exécution que dans le confort d'écoute. En fait on est allé exactement là où l'on ne nous attendait pas : quand Lysistrata explore le Math Rock, que les Psychotic Monks plongent dans l'Expérimental et que les Johnny Mafia carburent au Garage, nous, on devient un groupe de métal

(rires). Je cite ces groupes car on a commencé ensemble et qu'ils sont devenus nos amis.

En studio, vous discutez beaucoup également ou vous êtes surtout là pour enregistrer ?

Les compos étaient prêtes, on était sûr de nous. Les discussions portaient donc sur le son de nos instruments avec Francis plutôt que sur le jeu. En premier, le son de la batterie. On voulait ne perdre absolument aucun coup de fûts, alors que dans le rock alternatif souvent tu n'entends pas tous les coups de grosses caisses. Sur les guitares on est passé sur Marshall, ce qui est une vraie révolution pour Simon et moi. Je n'arrêtais pas de répé-

ter que cette album serait notre Black album (rires).

Justement, quelles étaient vos demandes au moment d'arriver en studio avec Francis Caste ?

On voulait que Francis nous fasse un son extrêmement efficace et proche des oreilles. De la proximité ! On voulait que ça tape directement, sans filtre. On ne voulait pas se la jouer à la Dave Grohl, genre «écoute cette tranche de console Neve 4000 j'sais pas quoi». Challenge réussi, je crois que Francis a eu beaucoup de plaisir à travailler avec nous et c'est réciproque, ce mec est génial.

Y'a pas mal de boulot sur la voix, c'est un travail qui a commencé dès les répétitions ou des effets sont également travaillés en studio ?

J'ai commencé à travailler cette voix en live où j'ai pu étendre mes capacités tout au long de la tournée de Déprime hostile. Je voulais mélanger le cri de Jaz Coleman de Killing Joke et celui de Jim Jones de The Jim Jones Revue. Au début, quand j'ai fait écouter la maquette de «Qu'est ce qui va pas» au groupe, l'accueil était mitigé ! Tout le monde me disait : «mais ce n'est pas toi qui chante là ??». J'ai été très flatté de lire les réactions de nos fans sur cette nouvelle voix sombre et grave. On m'a aussi complimenté là-dessus après nos trois concerts de cette année et ça me touche beaucoup !

Les textes sont-ils faciles à écrire ou demandent-ils beaucoup de travail et de modifications pour être encore plus incisifs et poétiques ?

En effet, je pense que cela demande beaucoup de travail. Quand tu chantes en français, les gens vont comprendre ce que tu racontes en même temps qu'ils écoutent la chanson. Du coup, un mauvais texte peut à coup sûr flinguer une bonne compo. Sur ce disque c'est l'univers de Lovecraft qui vient percuter ce qu'on a déjà installé auparavant avec le groupe, à savoir, des punch-lines bêtes et méchantes sur la vie en général.

J'ai trouvé de nombreuses mises en abîmes, c'est un truc qui vous plaît ?

Tu veux dire des auto-référence comme dans Stupéflip ? Je pense que c'est un accident ! J'ai l'impression qu'on a créé un univers que notre public s'est approprié. Quand je vois certains fans utiliser des paroles du groupe dans leurs expressions quotidiennes genre «Ta gueule et crève» ou «Casse-toi et laisse-moi tout seul», j'ai l'impression d'avoir créé une secte (rires). Du coup tu retrouves ce genre de phrases accrocheuses qui fait partie de notre marque de fabrique dans ce nouveau disque.

La pochette fait écho à de nombreuses autres de l'univers du rock, on est plus sur un clin d'œil aux Beatles ou à Kiss ?

La pochette est une référence à Black hole de Charles Burns, c'est une BD fantastique que je recommande à tout le monde de lire ! Avec Baptiste Groazil, notre dessinateur, on est fan de bande dessinée indépendante. J'aurais aimé faire une référence à Daniel Clowes, mais Burns avec son univers Teenage / Horreur était tout dédié.

Les effets spéciaux sont assez soignés, vous aimez vous faire amocher ?

On adore ça ! J'aime qu'on nous mette en scène dans nos clips. Ça apporte du second degré. Romain Perno, qui réalise nos clips habituellement, a de l'or dans les mains. Pour notre dernier clip c'est Jules Gondry, le neveu de Michel Gondry qui s'est collé à la réalisation. Il fait beaucoup de clips pour d'autres artistes, surtout dans l'univers hip hop. Ce type est complètement barge, je l'adore !

Ça te tenterait de faire la B.O. d'un film ou vous préférez faire les petits films sur votre musique ?

J'aimerais beaucoup travailler sur la B.O. d'un film, bien sûr ! Un film d'horreur de préférence.

Il y a déjà 3 clips, le confinement a stimulé ou contrarié vos projets ?

Stimulé ! Ce covid19 nous a bien mis la pression. On voulait que le disque ait toute ses chances de sortir correctement, donc on a mis les bouchées doubles sur la promo.

Est-ce qu'en ce moment, vous «perdez» votre temps ?

Chacun s'occupe bien : Simon devient tatoueur, Lola donne des cours de basse en ligne, Louis travaille des chansons folks, moi je compose beaucoup... Mais oui, c'est frustrant de ne pas tourner, donc on tourne en rond ! Là, je t'écris d'une maison de campagne paumée dans les champs, non loin de Bourges. Je fais des salades de pissenlits du jardin, je bois du pinard du coin. Le rock quoi ! (rires)

Financièrement, le groupe peut-il survivre à une longue période sans concert ?

Houla oui ! On vient d'acquérir une machine à carte bancaire pour notre stand de merchandising. Tu n'imagines pas toute la thune qu'on a de côté. En vrai on pourrait s'arrêter là et vivre sur la vente de nos deux albums et notre premier EP (rires).

Au printemps, il devrait y avoir une date au Bataclan, ce n'est plus une salle comme les autres, le choix a fait débat ?

Que pouvons-nous faire de mieux que de continuer à faire vibrer les murs du Bataclan ? C'est un putain d'honneur d'y jouer et on a hâte de

tout défoncer.

Tu faisais quoi le 13 novembre 2015 quand t'as appris les attentats ?

J'étais dans un village en Baie de Somme, à Ault. Je me souviens que les gens s'étaient retrouvés dans le bar du coin pour débattre. Tout le monde était sous le choc mais il y avait un fort sentiment de solidarité dans ce bar ce jour-là, et j'ai aimé ce moment.

Pour finir sur une note plus légère, on choisit un «si bémol», un «fa dièse» ou un «ré» ?

Un Ré ! c'est comme ça qu'on accorde nos guitares...

Merci Oliv, merci les Pogo Car Crash Control et merci Virginie Simannel pour le relais.

■ Oli

Photos : Romain Pernot





POGO CAR CRASH CONTROL

TÊTE BLÊME

(Panenka Music)

C'est moi ou ils sont encore plus vénères ? On avait quelques mélodies assez claires sur Déprime hostile, des morceaux qui ressemblaient même à des chansons, là, on a juste 12 grenades dégoupillées qui nous explosent à la gueule, une série de vociférations saturées et d'agressions métalo-punk-grunge qui puent le sang, le labeur, les larmes et la sueur. Pogo Car Crash Control est devenu une machine de guerre. Sympathique, énergique, vivifiant, entraînant, voilà une série d'adjectifs qui leur collait à la peau jusqu'à ce Tête blême, mais on a fini de se la jouer «cool», ce deuxième album défonce tout, finis le spleen adolescent et les petits délires inspirés par les plus grands, les P3C dévoilent leur vrai visage, pas si beau à voir si on en croit les dessins et les clips, blafard, fermé, froid, inquiétant, on passe de gueules d'anges farceurs à des démons du riff, de la frappe et des phrases assénées pour faire mal.

Est-ce une mise en abîme ou uniquement le constat que le groupe s'abîme ? En tout cas, les textes sont assez évocateurs et si tous ne sont pas très clairs («L'intérieur de ton corps» est-elle une chanson d'amour ?), ils riment avec l'ambiance musicale et installent une atmosphère aussi glauque que personnelle tout en faisant de la poésie : «Je t'harcèle, jusqu'au larsen, te martèle. Entendre tes oreilles crier jusqu'à

l'acouphène» (belle allitération sur «Trop défoncé»), «Ce qu'il me reste d'insouciance est mort épuisé, convulsé de méfiance.» (ne serait-ce pas un chiasme sur «L'égo dans les chiottes») ou encore «Je suis un esclave, un caillou lépreux détruit par les larmes d'un océan malheureux» (ou comment manier l'art de la métaphore sur «L'histoire se répète»). Les effets et le mixage atténuent la puissance des maux exprimés, laissant beaucoup de place aux instruments (particulièrement mis en valeur toujours quand il le faut) et apportant un effet massif à l'ensemble, Francis Caste a (encore) réalisé un travail particulièrement fin pour obtenir un résultat aussi implacable.

Pogo Car Crash Control est une expérience artistique totale, leur univers ne se résume pas à leurs concerts furieux et aux titres gravés sur disque, ils apportent un soin particulier à le prolonger à travers l'image. Il me faut donc aussi plonger dans leur monde visuel avec leurs derniers clips. Celui de «L'odeur de la mort» présente une chasse à l'homme post-apocalyptique avec autant de promo que de violence gratuite, le début du court-métrage est même repris dans l'album et sert d'intro à «Trop défoncé», preuve, s'il en fallait, que l'on ne peut pas appréhender les P3C uniquement au travers d'un seul art, la scène, le studio et la vidéo sont liés. «Qu'est-ce qui va pas ?» et son délicieux lancement industriel met à l'honneur le scopitone (et une mise en abîme) avec une télé hypnotique et un camé qui n'est pas sans rappeler la mère de Requiem for a dream. Flashy, dérangeant, tripant. Enfin (tout au moins au moment d'écrire ces lignes, le groupe étant infatigable dans ce domaine, il y en aura certainement d'autres), l'éponyme «Tête blême» nous envoie en territoire toxique face à un problème qui sent le zombie, le tout avec une énième mise en abîme pour introduire et conclure ce petit film. Classe, efficace.

■ Oli



THE HOWL & THE HUM

HUMAN CONTACT

(Autoproduction)

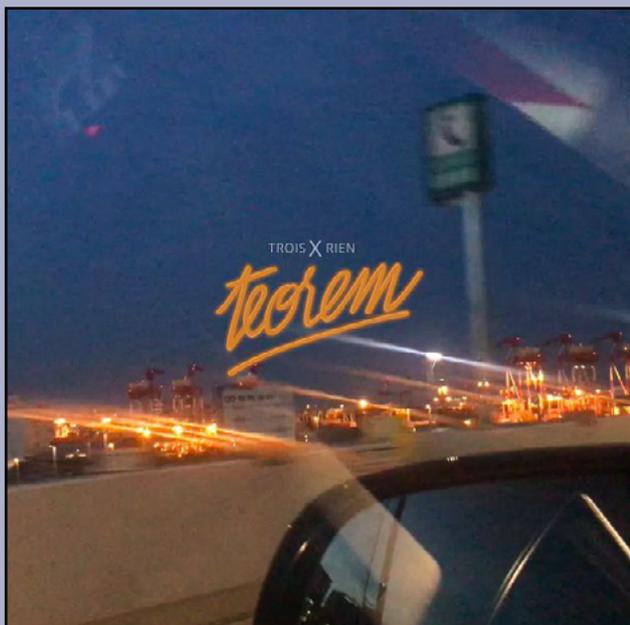
Entre le hurlement et le bourdonnement, traduction de (The Howl & The Hum), ce quatuor anglais n'a clairement pas choisi le hurlement, foin de violence dans ce Human contact, mais pas non plus de bourdonnement si on peut penser que ce type de sonorité est encline à quelque recherche musicale poussée dans des contrées

industrielles, électro ou post rock. Non, s'il fallait rattacher un terme sonore à The Howl & The Hum, ce serait le mot «vocalise». Notamment parce que tout au long des 13 titres de l'album, c'est la voix de Sam Griffiths qui prend tout l'espace, semblant laisser les instruments en retrait, relégués à de simples partitions accompagnantes. Souvent orientés electro pop, avec quelques rythmiques dance ou disco, les natifs de York se rangent plutôt comme des fils spirituels de Coldplay plutôt que Massive Attack ou Radiohead, même s'ils citent ces deux dernières références dans leurs sensibilités artistiques. Parfois, ils arrivent pourtant à imprimer une certaine innovation, comme dans le titre introductif «I love you like a gun» (une voix, un rythme), ou le plus trip hop «Murmur». En revanche, d'autres tracks frisent le R'n'B («Hostages») ou la pop facile («Hall of fame»). Et dans ce cas-là, ben en bon renardeau du W-Fenec, j'ai quelques reflux auditifs intempestifs. Mais soyons indulgents, c'est leur premier album et peut-être que 13 titres, c'est un peu s'éparpiller. Il y a les bases, un peu de maturation créative et en espérant qu'ils tournent définitivement le dos à la pop à la Coldplay, on en reparle dans un an ou deux.

■ Eric

Photo : Netti Hurley





TEOREM

TROIS X RIEN

[Autoproduction]

Tranquille, revoilà Teorem, le citadin mélancolique, qui vient déposer son troisième EP, Trois X rien. Pas trois fois rien, mais plutôt 5 titres où Teorem continue de livrer ses émotions, ses humeurs, les aléas de sa vie quotidienne. Pour ce troisième volet, toujours la même recette, une electro pop élaborée, sur laquelle Teorem vient poser sa voix, en mode spoken word nonchalant et alangui. Cette fois, il exporte son spleen, en dehors de la ville, avec une ode sur la diagonale du vide, «Rien» ; il nous présente aussi quelques amis, «James», «Claire», présentant leurs névroses et leurs spleens moderne. Teorem raconte sa vie (nos vies), avec poésie et sans violence, sur une musique aux sonorités mélodieuses et légères. Une certaine antinomie entre un fond musical clair et doux et des sujets sombres et sentimentaux. Au choix, cela permet d'accompagner ta journée d'un fond musical cool ...ou d'écouter ces états d'âmes, et en pleine période de vagues de cas covid, d'éventuellement suivre son conseil : «la vie ça fait des vagues, alors surfe».

■ Eric

ATTIC TED
Kafka Dreaming



ATTIC TED

KAFKA DREAMING

[Atypeek Music]

Originaires d'Austin au Texas, les Attic Ted (ou plutôt l'huluberlu Grady Roper et son groupe) ont sorti en février dernier en France (et en 2019 aux States), via l'excellent label Atypeek Music, leur dernier disque Kafka dreaming. Un délire post-punk no-wave à situer entre Devo, Talking Heads ou même encore Primus dans l'intention «hors-normes» qu'il veut insuffler à sa musique assez imprévisible et «addicted». Car passé les premiers effets abracadabrants, la musique de Grady capte de manière assez aisée nos esgourdes. Les titres dotés d'une extravagance tantôt crasse, tantôt emplis d'humour ne manquent vraiment jamais d'inspiration, ce Kafka dreaming se tient de A à Z et a tendance même à devenir meilleur au fil des écoutes. C'est dire tout le bien qu'on pense de ce rock contrasté et bariolé fait de bric et de broc, sans intentions de plaire, et dans lequel le chant bancal est en constante rupture. On vous parle de la clarinette aussi ?

■ Ted



SKÁLD

VIKINGS MEMORIES

(Decca Records)

Skáld est un projet particulier car il s'articule autour d'un producteur amateur de sons ancestraux et de chanteurs aux timbres marqués, c'est également une idée qui surfe sur la vague Heilung et l'attrait du public pour une folk à la croisée des chemins entre contrées lointaines et voyages historiques. Une musique atypique, des déguisements et des instruments rares assurent le succès en festival où il fait toujours bon passer un moment hors du temps mais également dans les bacs. Skáld enchaîne donc un deuxième LP après la réussite de Vikings chant en 2018, cette fois-ci place aux «souvenirs vikings» même si le style n'a pas changé (malgré le départ d'un chanteur).

Avec d'un côté une technique vocale irréprochable (et impressionnante, la polyphonie est plus que maîtrisée) accompagnée de sonorités tant soyeuses qu'harmonieuses et de l'autre une ambiance qui nous emporte ailleurs, on comprend que le groupe charme au-delà des inconditionnels du vieil islandais (langue dans laquelle les textes sont écrits) et du folklore scandinave alto-médiéval. Portés par une dynamique ultra puissante, certains titres («Jörmungrund», «Grótti») donnent envie de rejoindre le premier drakkar pour partir voguer à l'aventure, même si cette dernière ne sera pas de tout repos, on peut espérer vivre des moments d'une beauté éclatante («Fimbulvetr», «Sólarljóð»). Pour peu que tu sois amateur d'heroic fantasy (Tolkien, Martin, ...) et/ou sensible aux univers chargés de légendes (les vikings et par extension tous les peuples à dimension chamanique), tu imagineras facilement des images sur cette musique qui semble écrite pour habiller un conseil des elfes chez Elrond, un débarquement fer-né ou un long plan sur le regard de Ragnar.

Profitant de l'intérêt depuis quelques années pour un monde lointain et attirant, les Skáld poursuivent leur travail de guide en pays norrois et avec leur talent vont certainement convertir d'autres âmes à cette culture.

■ Oli

Photo : Die Frau





ODESSEY AND ORACLE CROCORAMA

[Another Record / Dur et Doux]

Odessey And Oracle, du nom d'un album des Zombies paru en 1968, est un groupe lyonnais formé en 2014 ayant délivré cette année son troisième album en pleine crise sanitaire (la sortie ayant été décalée de six mois). Ce Crocorama a bénéficié d'un nouveau membre au sein de la formation, Roméo venu renforcer aux percussions le trio originel (Fanny, Alice et Guillaume) pour apporter une meilleure assise instrumentale et rythmique à cette pop colorée et féérique en langue française. Séduisante, la musique d'Odessey And Oracle étonne à bien des égards. En premier lieu, il y a cette volonté du groupe de faire du neuf (ou quelque chose de «frais» du moins) avec du vieux en utilisant par exemple des instruments qu'on ne voit pas ou plus du tout dans la pop comme le clavecin, la flûte à bec, ou

plus rare encore, le pianet, ce piano électrique conçu par la marque Hohner entre 1950 et 1970.

Crocorama est, en ce sens, un véritable retour sonore vers le passé qu'on se prend en pleine poire. En deuxième lieu, c'est cette ingéniosité dont fait preuve le quatuor dans l'art de construire et de diriger ses chansons de manière plutôt désarçonnante. Ainsi, là où certains titres utilisent le sempiternel modèle «couplet/refrain/pont/couplet/refrain», d'autres vont carrément jouer la carte de la progression haletante et de la rupture, un peu comme si la pop 70's française s'invitait à l'école de Canterbury. En troisième lieu, ce qui caractérise également Odessey And Oracle est son exploration de styles, mêlant allégrement la folk au baroque, la pop anglaise à la finesse du psychédéisme, en touchant ainsi à des genres qu'on ne nous sert plus autant qu'avant comme le soupçon de tropicalisme de «Mascara» qui aurait fait un très bon générique d'une série de dessins animés dans les années 70. C'est cette excentricité que nous apprécions finalement le plus chez ce groupe lyonnais mené par la voix frêle et malléable de Fanny, qui sous son faux air naïf envoie habilement des scuds en poésie (comme sur la propagande consumériste et le néo-capitalisme avec la génialissime «Crocorama»).

Tout comme certains artistes français fascinés par le retro futurisme pop, citons les excellents Forever Pavot, Odessey And Oracle charme à la fois par son ambition de faire de sa musique une réelle curiosité créative et puis surtout de la façonner de telle sorte qu'elle soit accommodante tout en étant riche, subtile et par moments, à l'image de son artwork, pleine de complexité.

■ Ted

Photo : Sylvie Mauris-Demourieux





FIGURZ

ANOTHER KID COMEDY

(No Need Name)

Dans la catégorie «la valeur n'attend pas le nombre des années», je vous présente pour mon plus grand plaisir Figurz. Trio du sud de la France (Montpellier pour être précis), le groupe existe depuis 2018 et présente (déjà) Another kid comedy, son premier (concept) album qui risque de faire grand bruit.

La recette sonore de Figurz est alléchante : du rock, avec des soupçons de pop, un supplément

garage et un gros supplément psyché stoner. Y a de quoi être bien gavé, sauf que ça passe tout seul. Et on en redemande, une fois Another kid comedy arrivé à son terme. Le groupe se dit musicalement influencé par Jack White, Arctic Monkeys et Queens Of The Stone Age mais Figurz, c'est bien plus qu'une formation au bon goût : c'est un groupe qui puise son inspiration dans des groupes anticonformistes et qui retranscrit avec valeur et ingéniosité son goût pour la musique électrique dans le sens noble du terme, pour les rythmes entraînants et pour les ambiances chaleureusement froides, feutrées et passionnément intrigantes. Sacré programme, n'est-ce pas ?

Ce disque est, dicit le groupe, «la bande originale d'une fiction issue de l'imaginaire d'un enfant séquestré». Un enfant aux émotions exacerbées et à l'esprit torturé. Coté cinématographique, je n'ai pas vraiment les références pour «capter» les influences du groupe, mais ce qui est sûr, c'est que Figurz a un don pour transformer tout ce qu'il joue en perle auditive. Comment, en effet, rester insensible à cette œuvre obsessionnelle aussi violente qu'attachante ? Figurz n'a rien à envier à ses hérauts (fallait la placer, celle-là) et Another kid comedy s'écoute d'une traite, sans aucune lassitude et avec beaucoup d'excitation. Le propre du groupe qui a réussi son pari.

■ Gui de Champi





MAUDITS

MAUDITS

[Klonosphere]

Olivier était à l'initiative de la création de The Last Embrace, il était hors de question pour lui de rester hors de la sphère métal créative et de se contenter du rôle de renfort live pour Ovtrenoir et Throane, il a donc formé un nouveau groupe avec deux autres acolytes passés par TLE : Christophe et Anthony. Pas de chanteur à l'horizon ? Pas grave, ce sera instrumental. Les mots seront peu nombreux, autant bien les choisir, celui du groupe va aussi être celui de ce premier album et même presque celui du premier titre (au singulier quand les deux autres sont au pluriel) : Maudits.

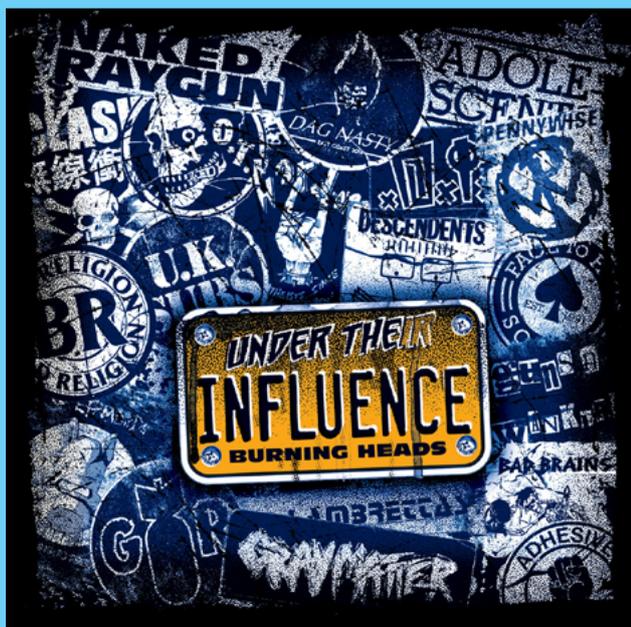
Métal sans être trop agressif, rock mais avec une saturation puissante, totalement instrumental, pas tout à fait «post», pas vraiment davantage «progressif», la musique proposée par le trio est peu évidente à définir. On peut simplement dire qu'elle a de l'envergure, qu'elle sait prendre de la hauteur et que le relief permet des variations de rythmes et provoque quelques belles sensations. Grâce à la présence de quelques cordes (des violons de temps à autres), Maudits se dote d'un côté cinématographique et accentue la narration d'une histoire qui dépasse le cadre strictement musical. Il n'y a pas de texte mais les quelques mots laissés pour guider la route sont évocateurs : «Maudits» pour une damnation inéluctable, «Résilience» tout en rage, «Liminal» qui n'est qu'une ambiance qui sort d'un brouillard de sons, un «Grain blanc» tempétueux particulièrement salé, un «Solace» chaleureux et «Verloren strijd» qui veut se dissimuler derrière du néerlandais et un peu de post-hardcore pour ne forcément s'avouer vaincu même si les Maudits ne s'en sortiront pas (et c'est peut-être ma plage préférée).

Maudits nous fait vivre toutes les émotions, toujours avec une grande précision dans les sonorités choisies, dans les rythmes employés, dans les notes sélectionnées, c'est un travail d'orfèvre brodé au fil d'or pour un résultat complètement immersif, le genre d'album qu'on écoute dans le noir absolu pour tenter d'en percevoir toutes les subtilités. En profiter est une chance, provoquela tienne.

■ Oli

Photo : William Lacalmontie





BURNING HEADS

UNDER THEIR INFLUENCE

[Opposite Prod]

Qu'est ce qui n'a pas déjà été dit et écrit mille fois sur nos têtes brûlées légendaires ? Pas grand chose, si ce n'est rien mais je vais quand même en remettre une couche ici. Déjà, la reprise est un exercice qu'ils connaissent et maîtrisent parfaitement. «It's a fact», comme diraient The Vandals. Ce n'était certes pas le cas dans tous les albums mais ils nous ont très souvent habitués à cela, en rendant hommage de la plus belle des manières à XTC, Adolescents, The Ruts, The Easybeats... Perso j'ai même découvert certains de ces groupes grâce à eux.

Légitime donc, qu'ils se fendent d'un disque où ils nous parlent de leurs diverses influences. Et c'était encore plus logique avec le départ de Pierre [guitariste/chanteur] après plus de trente ans de bons et loyaux services. Difficile dans ce contexte de se pencher sur un nouvel album studio. Le poste laissé vacant avait été repris à moitié par Phil, guitariste originel de retour mais restait le problème du chanteur. On connaît maintenant l'heureux vainqueur mais ce n'était pas encore le cas quand ce disque a été enregistré. Les Burning Heads eux-mêmes n'en savaient rien à l'époque et envisageaient les diverses alternatives, faisant ce qu'ils ont toujours fait en traçant leur route, ville après ville, une étape après l'autre. Under their influence (album nommé en référence à Dag Nasty, dont ils reprennent un autre titre) leur a donc permis d'en auditionner une vingtaine différents, à l'occasion de dix-neuf morceaux cultes, pour eux tout du moins.

Comme bien souvent dans toute compil', il y a à boire et à manger (et à fumer ici) mais les 45 minutes passent très très bien. Il faut dire qu'on est en bonne compagnie, même si les choix ne sont pas toujours évidents. On retrouve des grands classiques, incontournables de la scène punk rock hardcore (américaine beaucoup, anglaise un peu) mais aussi quelques seconds couteaux, qu'on attendait moins. Je ne vais pas pouvoir citer tout le monde sinon ça va vite devenir indigeste (et pour tout savoir il y a une très bonne interview de Tomoï par Nasty Samy dans le New Noise Mag #54) mais j'ai pris énormément de plaisir à retrouver Salim de Sixpack en guest sur du Naked Raygun, Seb de Seven Hate sur du Hard-Ons ou encore Ed Not Scientists sur du Face To Face. Ça fait des années que j'entends parler de D.I. sans avoir fait l'effort de creuser mais la reprise de «Colours and blood» par Annita Off Models m'a bien branché, tout comme celle de «Sunstroke» des anglais Guns n' Wankers (on connaît davantage Snuff avec Duncan, le même batteur/chanteur) par Jean-Rém de The Rebel Assholes. Sinon pour ce qui est des classiques, la reprise de «Hope» des Descendents avec Thomas Unlogistic est juste parfaite (à l'image du morceau), celle de «21st century (digital boy)» de Bad Religion avec Mimi Flying Donuts bien cool aussi et comme il ne pouvait pas ne pas y avoir une reprise des Adolescents, leur hymne «Ameoba» en hommage au célèbre disquaire californien est assuré par le duo de roadie/ingénieur des BU. Pour finir, le morceau qui sonne peut être le plus comme du Burning, grâce au timbre de voix relativement proche de Pierre mais également car je ne le connaissais pas avant (j'avais un autre album des Suédois), c'est à mon humble avis «Uphill struggle» de Adhesive, chanté par Fra de Ravi et The Eternal Youth et ça tombe bien dis donc, c'est ce dernier qui a été choisi pour occuper le poste chez les Burning Heads...

Under their influence fait donc largement le job de transition pour nous faire patienter, tout en étant un excellent best of de punk rock des années 80 et 90. Chacun va aborder différemment cet album, selon son âge, sa sensibilité musicale, avec des morceaux qui vont l'interpeller davantage que d'autres mais c'est un très bon moyen pour faire travailler sa mémoire, en l'écoutant en soirée en mode blind test et en tâchant de reconnaître et retrouver de quelle reprise il s'agit et qui chante dessus. Soirée à moins de six bien sûr, pour éviter de se choper la covid, pas comme notre illustre Président. Hum hum...

■ Guillaume Circus



BURNING HEADS

HEY YOU! UNE HISTOIRE ORALE DES BURNING HEADS EST LÀ. ENFIN, IL L'ÉTAIT JUSQU'AU PROCHAIN RETIRAGE CAR À L'HEURE OÙ TU LIRAS CES LIGNES, LE BOUQUIN EST ÉPUISE (OU PRESQUE). QUOI DE PLUS NORMAL À PROPOS D'UN LIVRE ATTENDU PAR TOUS LES FANS DES BURNING ET TOUS LES ACTEURS PASSÉS ET ACTUELS DE CETTE FAMEUSE SCÈNE FRANÇAISE INDÉPENDANTE. IL ME SEMBLAIT IMPORTANT D'ÉCHANGER AU SUJET DE CE SUPERBE LIVRE AVEC LES INSTIGATEURS ET AUTEURS DU PROJET, SAM ET GUILLAUME. ENCORE UNE BELLE LEÇON DE DIY.

Salut les gars. Le moment tant attendu par les fans des Burning Heads mais aussi par les amateurs de la scène alternative/indépendante française est enfin arrivé. HEY YOU! Une histoire orale des Burning Heads sort de presse et va commencer à être distribué par les réseaux indépendants et en VPC. Commençons par le commencement et la genèse de cet ouvrage : qui, quand, comment, et pourquoi ce livre ?

Sam : C'est parti sur une idée que j'ai lancée à Guillaume, alors qu'on était aux Etats-unis, à Seattle. Je lui ai demandé si ça le brancherait de se lancer dans un projet de documentaire sur la scène punk rock/indépendante française des années 80 et 90, à sortir en DVD. Après avoir retourné le sujet dans tous les sens, on a décidé de faire évoluer l'idée ailleurs... sur un livre. Toujours plus ou moins sur cette scène française,



mais vue par le prisme d'un groupe, Burning Heads. Sur le mode de l'histoire orale, en convoquant tous les personnages haut en couleurs qui constituaient leur histoire. Au final c'est bel et bien un livre sur les Burning mais le décor, ainsi que les protagonistes, rejoignent clairement cette idée initiale qui devait se focaliser sur la scène rock/punk/indé de cette époque.

Vous avez travaillé sur ce livre pendant plus de 3 ans en duo, sachant que Guillaume vit coté West Coast et que Sam est basé dans l'Est de la France. Comment vous êtes-vous organisés (répartition des tâches, des interviews, échanges entre vous...)?

Sam : La méthodologie a été très simple. On a été sur la route avec les BH sur quelques dates de leur tournée d'anniversaire des trente ans pour leur proposer le projet et

leur expliquer en détail ce qu'on voulait faire. Ensuite, on s'est partagé les interviews à effectuer, face à face, emails, téléphone, etc. Il y a plus de 100 intervenants, on en a fait la moitié chacun. Ensuite, il y a la question de l'iconographie, qu'il a fallu aller chercher, trier, sélectionner. Et, enfin, la mise en page, un aspect qui a été géré par Frank Frejnik. Il y a eu des séances de ping-pong, de longs échanges au téléphone entre Guillaume et moi pour bien calibrer notre façon de travailler, de longues séances de retranscriptions, de réécriture, d'édition de texte, des debriefs, des échanges d'idées, des désaccords aussi, etc. Et pour finir, les séances de relectures et de montages finaux. Et là, la promo. Trois ans qui, au final, seront passés très vite.

HEY YOU! Une histoire orale des Burning Heads est axé autour du quatuor (au-

jourd'hui quintette) d'Orléans, mais c'est aussi, comme vous l'indiquez dans la promo, le récit de toute une scène indépendante. Sam, il y a quelques années lors du Reunion Tour de Second Rate, tu nous disais à propos des Burning, mais aussi de Portobello Bones et Seven Hate «[...] Dès le début, on a vu que ça bricolait, que ça tenait à rien toute cette scène, et dès le début on s'est dit qu'on pouvait bricoler aussi. [...] On est venu bien après, on se revendiquait de ces mecs, pas de leur zique forcément, mais de leur façon de faire.» Guillaume, tu es aussi de cet avis : on peut ne pas être fan de la musique mais on ne peut que respecter la manière dont le groupe a mené sa barque ?

Guillaume Gwardeath : Absolument. Le livre se conclut par une sorte de postface intitulée «Thinking of the time» dans laquelle divers témoins résument en quelques mots leur vision des Burning Heads. Je te cite ce que dit Christophe Bosq, le boss historique de leur agence de booking : «Le coefficient sympathie des Burning Heads est impressionnant. Ils sont même devenus une réfé-

rence dans la scène rock en France. Je suis confronté à toutes sortes de musiciens dans toutes sortes de styles, y compris la chanson ou les musiques de films et bon nombre connaissent les Burning Heads. Pour moi, c'est le summum de la réussite : être devenu une référence.» Christophe rajoute plus loin, et ça répond sans doute à ta question : «Ma plus grande fierté, c'est que le groupe n'ait travaillé qu'avec ma boîte de tournée depuis ses débuts. C'est un exemple de fidélité très rare. Cette intégrité fait partie de leur mentalité. On aime ou on n'aime pas, mais des groupes comme ça, il n'en existe pas beaucoup.»

Comment expliquer que les Burning Heads, 33 ans après leurs débuts, soient toujours là, frais comme des gardons et toujours droits dans leurs bottes ? Des générations de groupes se sont succédées depuis leurs débuts et eux n'ont jamais levé le pied malgré des changements de personnel, de labels.

Sam : Je crois qu'il y a la réponse à cette question très vaste dans le livre. En 560



pages, je pense qu'on a réussi à expliquer comment et pourquoi les Burning ont tout traversé avec brio, et qu'ils sont encore là, trente ans après, respectés de tous et toutes, plus digne et rectiligne que ne le sera jamais un autre groupe français.

Peut-être que je me trompe car je n'ai pas encore lu le livre, mais HEY YOU! Une histoire orale des Burning Heads peut-il se rapprocher de l'esprit de Diesel Le Film dans lequel David Basso, en se servant des Unco comme squelette de son film/documentaire, dresse le portrait d'une génération de groupes et d'artistes qui fait vivre le punk rock ?

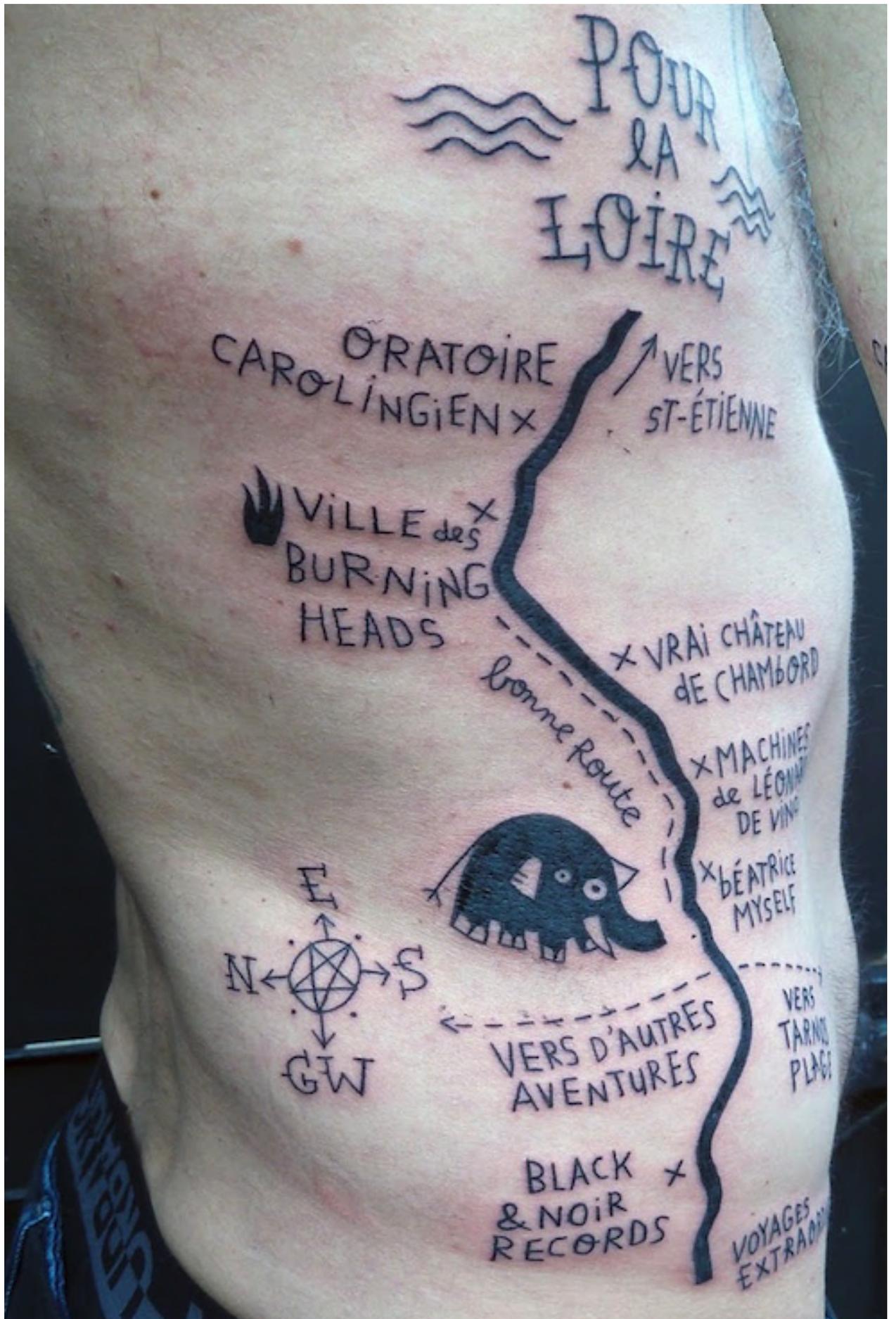
Guillaume Gwardeath : Pour l'une des soirées de présentation du livre, à Angoulême, au Point Carré, l'ancien Mars Attacks, Céline, la cool taulière, a d'entrée de jeu rajouté la projection du film Diesel au programme de la soirée. On peut donc tous en déduire que oui, sans doute, il y a un rapprochement à faire dans l'esprit !

Sam : Il y a certains points communs ; il s'agit de deux groupe punk mélodiques,

déjà, c'est pour moi le point commun. Pour le reste, je dirais que ces deux groupes étaient très différents, dans leur univers musical et leur contexte culturel, mais je n'ai personnellement pas vu le documentaire donc difficile de répondre précisément.

J'ai pu échanger et même côtoyer le groupe à plusieurs reprises dans le cadre des activités du W-Fenec mais aussi en les croisant sur la route avec les Flying Donuts et même en intégrant leur staff technique (et leur camion) sur quelques dates et notamment au Hellfest 2018. À cette occasion, j'ai été surpris de constater que tous les techniciens que nous croisions leur disaient : «Ça fait plaisir de vous voir ici» ou un truc du genre. J'ai alors demandé à Thomas : «Mais vous connaissez tout le monde ?» Thomas m'a répondu avec l'humour qui est le sien : «Non, Gui ! C'est l'inverse. Tout le monde connaît les Burning». Avez-vous senti cet enthousiasme lors des sollicitations pour évoquer l'histoire du groupe ? Avez-vous essuyé des refus dans





Le cadre de vos recueils de témoignages ?

Guillaume Gwardeath : Très peu de refus. Il y a quelques absents, mais c'est plutôt dû à de trop grandes difficultés à établir le contact, un ou deux semblent avoir disparu dans la nature. Le livre rapporte les témoignages directs d'une centaine d'acteurs ou de témoins privilégiés de cette histoire, donc on peut estimer qu'on a bien fait circuler le micro dans la salle ! Le seul refus disons... «explicite» a été celui d'une de leurs anciennes bookeuses. Elle nous a demandé de virer son blase. On a bien entendu respecté sa volonté de ne pas figurer sur la photo souvenir. L'un dans l'autre, au final, on se retrouve avec une photo souvenir avec des visages plutôt souriants : de quoi faire une bonne soirée diapos.

Vous connaissez le groupe depuis de nombreuses années par le biais de vos activités. J'imagine que vous avez dû apprendre pas mal de choses en préparant ce livre. Qu'est-ce qui vous a le plus surpris au moment de vos recherches et rencontres ?

Guillaume Gwardeath : Je ne savais pas qu'ils avaient eu un premier chanteur ! Je croyais que Pierre avait directement commencé en jouant à la fois dans DDT et les Burning Heads !

Sam : Je ne savais pas que le guitariste d'H Bomb, Armando Ferreira, était repassé derrière Donnell Cameron et avait rebossé - et même remixé - quelques titres du premier album !

Fin 2018, Pierre a quitté le groupe, et Phil a fait son retour avec le recrutement au chant de Franck (Ravi, Eternal Youth) : quelle incidence ce changement de line-up a-t-il eu sur le livre ?

Guillaume Gwardeath : En toute logique, chacun de ces événements a entraîné un report du bouclage. Il était inconcevable de sortir le livre pour ainsi dire au milieu du gué. Pourquoi Pierre quittait le groupe ? Les membres restant allaient-ils poursuivre l'aventure ? Pierre allait-il être remplacé ? Quels seraient les prétendants à la succession ? La France avait le droit de savoir. La

France voulait savoir. Nous nous devions de l'informer, tout simplement. C'était notre mission. Mais tout de même, ah la la, ces Burning Heads, quel sens du cliffhanger !

Le livre sort sur la structure de Guillaume (Metro Beach) : c'était une évidence pour vous en mode DIY, ou alors avez-vous envisagé de le proposer à un éditeur extérieur ?

Guillaume Gwardeath : Il se trouve que c'est moi qui dispose d'une structure formellement active en ce moment, donc j'ai accueilli le projet en tant que «marque», mais l'intégralité du processus a reposé sur un travail en binôme. C'est aussi une façon pour Sam et moi de garder le contrôle sur nos décisions. On peut dire qu'il s'agit d'une mise en pratique de ce mode de fonctionnement «do it yourself» qui caractérise la scène punk rock. Le livre HEY YOU! comporte d'ailleurs de nombreux exemples similaires. A aucun moment nous avons songé à présenter notre manuscrit à un éditeur.

Sam : Gwardeath et moi connaissons très bien ce microcosme, cette scène ; nous sommes sur le terrain depuis plus de 20 ans, que ce soit en tant que musiciens ou fanzineux. Et nous en connaissons la plupart des groupes et des acteurs/activistes. Aucun éditeur en France ne connaît mieux ce terrain que nous, il était tout à fait logique que nous gérions la sortie de ce livre nous-même, de a à z. Ca fait partie de l'aventure. On sort ce livre comme on sortirait un disque.

Petite série de questions plus personnelles en rapport avec le groupe. Vous pouvez argumenter et expliquer vos choix (c'est fortement conseillé) :***votre album préféré**

Sam : Le premier album, découvert à sa sortie, prêté par un pote du collège dont le grand frangin lui faisait des cassettes uniquement constituées d'albums de punk rock français. Il a essayé de me refourguer tous les trucs de l'époque : Wampas, VRP,



Tulaviok, Molodoi, Ludwig Von 88 et j'en passe, sans que je n'en valide aucun ! Sauf deux groupes, Happy Drivers dont l'album Toowoomba est dantesque et Burning Heads, dont le premier album était copié derrière un livre de Gogol 1er.

Guillaume Gwarddeath : Tu le sais, hein, Gui de Champi, que c'est le genre de question dont la réponse varie au gré des jours et des humeurs. Peut-être le premier album ? Je l'avais acheté en CD, sans doute à la Fnac. A la fois un billet d'entrée dans le club et une carte de membre !

***votre 45 tours/EP préféré**

Sam : Celui qui est sorti sur Crapoulet Rds, que le batteur Tomoï doit m'envoyer depuis deux ans, mais il a dû oublier. Je ne l'ai jamais écouté mais il y a une reprise d'un des plus grands groupes au monde, The Lords of the New Church : le morceau «Open your eyes», ça doit forcément être génial.

Guillaume Gwarddeath : Si je laisse parler la saine nostalgie, ce serait leur premier EP paru sur un label : le 45 tours «Hey you»

/ «Go away», sorti dans le cadre du club single «Black & noir» en 1990. La nostalgie plus la fidélité.

***votre split préféré**

Sam : Le split 45t avec les Marshes. Ces derniers reprennent magnifiquement «Few words», mon morceau préféré des Burning Heads. Forcément, c'est réussi.

Guillaume Gwarddeath : Le CD Cross the bridge de 2003, avec les Vulgaires Machins, pour entendre les Burning Heads chanter en français !

***votre titre préféré**

Sam : «Few words», sur le deuxième album, Dive.

Guillaume Gwarddeath : «Falling», sur le premier album.

***votre meilleur souvenir de concert**

Sam : Difficile d'en sortir un en particulier.

Guillaume Gwarddeath : Au printemps 1998, à Bayonne, aux remparts de Mousserolles. C'était la preuve qu'ils jouaient vraiment



partout en France ! Je crois que c'est la première fois que je les voyais filer la guitare à un kid local pour jouer un morceau. Un kid vraiment jeune. Il avait joué «In my head» avec eux je crois bien...

***votre anecdote préférée**

Sam : le passage des Burning Heads chez Tony, le boss du label Victory. La splendeur américaine malmenée par la lucidité ... et l'ironie implacablement française. Qui finira les bras en croix dans son plumard avant la fin de soirée ? Je te laisse deviner. Tout l'art de vivre des Burning est dans ce passage.
Guillaume Gwarddeath : Dans le bouquin, il y en a plus d'une qui me fait me marrer comme une baleine à chaque fois que je la relis. Un bon exemple : celle rapportée par Sam Williams de Dawn By Law, qui raconte leur tournée commune avec les Burning Heads à travers l'Europe et l'amour inconditionnel - si ce n'est exclusif - des Burning Heads pour un morceau techno d'un certain DJ No Rules. J'aimerais bien écouter ce morceau, à l'occasion. J'ai demandé à Tho-

mas et JBe mais ils n'ont pas gardé de trace de ce tube de jeunesse.

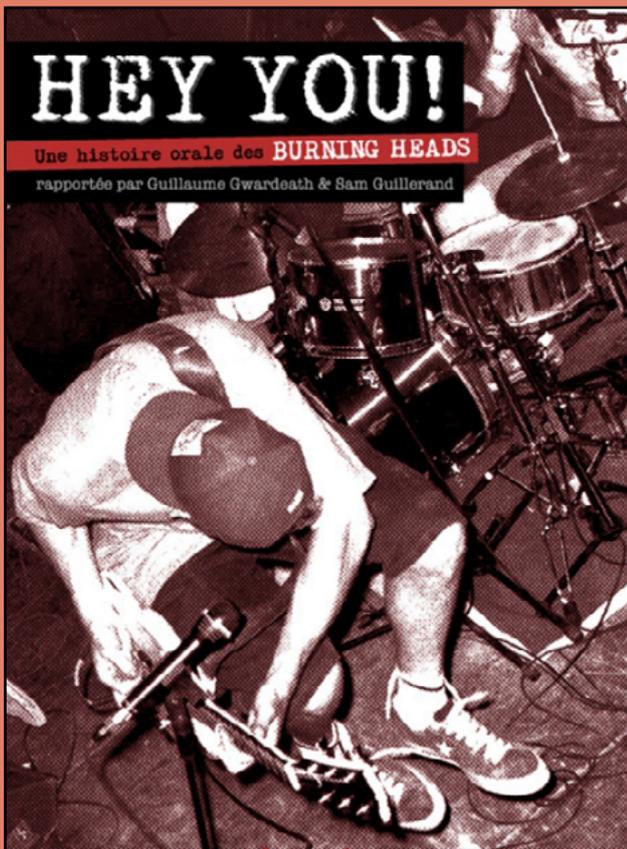
***votre blague préférée de Thomas**

Sam : Toutes les blagues sur les Suédois me font correctement rire.

Guillaume Gwarddeath : Un jeu de mot quelque peu tiré par les dreadlocks, du genre la tournée «The big takeover» rebaptisée «Le bifteck au beurre» ...

Merci aux auteurs de ce fabuleux bouquin. Au fait l'ami Bir du Wallabirzine interroge quelques acteurs de la scène à propos de leur chanson préférée des Burning. Tu ne seras pas étonné d'y retrouver les Guillaume de ce zine clamant leur amour pour les BH.

■ Gui de Champi
Photos : Pierre Ouzeau (p. 20)
Béatrice Myself (p. 22)
Stéphane Wharton (p. 24-25)



BURNING HEADS

HEY YOU!, UNE HISTOIRE ORALE DES BURNING HEADS

SAM GUILLERAND & GUILLAUME GWARDDEATH
[Metro Beach]

A l'heure où tu liras ces lignes, le premier tirage de HEY YOU!, une histoire orale des Burning Heads est en rupture de stock. Quelques exemplaires se trouvent peut-être sur le bandcamp des Burning, en dépôt chez Kicking Records ou encore dans quelques librairies, mais ils ne vont pas prendre la poussière, tu peux me croire. La bonne nouvelle est qu'un nouveau tirage de ce livre essentiel verra le jour. Essentiel pour se rappeler, essentiel pour apprendre et essentiel pour comprendre.

Se rappeler tout d'abord le parcours des Burning Heads, des premières répètes à la sortie de *Under their influence*, l'album de covers (chroniqué dans ces pages), en passant par les différentes expériences sur des labels plus ou moins indépendants (Epitaph Europe, Yelen Musiques, PIAS.) et l'autoproduction (Opposite Prod, leur label depuis plus de quinze ans) et les innombrables tournées en France et en Europe (et même en Amérique du Nord et au Japon).

Apprendre aussi, car tous les fans des Burning Heads (toi, moi, lui, elle) ne suivent pas les activités du groupe depuis plus de trente ans ! Me concernant, j'ai pris le train en marche à la fin des années '90s, au moment de la sortie de *Be one with the flames*, et je n'ai donc pas vécu « en direct » les périodes précédentes des trois premiers albums. Ce livre m'aura donc appris la genèse, racontée par ceux qui l'ont vécue.

Et surtout, surtout, comprendre. Comprendre comment ce groupe d'Orléans révolutionnera le punk rock en France en chantant en anglais, en jouant vite et fort et en s'imprégnant de ses modèles américains (Adolescents, Dag Nasty, Minor Threat en tête) et en incorporant le hardcore dans sa musique. Comprendre comment ce groupe, unanimement respecté par le circuit, fera perdurer l'esprit d'indépendance et du DIY cher à leurs yeux. Comprendre comment, avec beaucoup d'autres (Condense, Portobello Bones, Seven Hate, Drive Blind), et avec les moyens du bord, ils ont fait avancer les choses à force de collaborations diverses et de tournées incessantes, aussi bien dans les SMAC que dans les squats.

Ce livre est une plongée dans l'univers des Burning Heads et de la scène indé en général. Ce groupe tiendra sa barque contre vents et marées (changement de personnel, départ du manager historique à l'aube des années 2000, périodes de doutes, galères en tout genre) sans jamais poser un genou à terre. Burning Heads est une institution qui force le respect aussi bien des petits que des grands, de 7 à 77 ans. Le travail de recherche des auteurs est titanesque et la liste des intervenants est sacrément importante (journalistes, patrons de labels, tourneurs, musiciens.). Et franchement, quel plaisir de lire ce bon vieux Thomas qui n'est jamais avare d'une bonne formule ! Quelques bonnes histoires sont savoureuses, mais les auteurs ont eu la bonne idée de ne pas racoler en intégrant des private joke inutiles et autres situations enfumées qui n'auraient pas leur place dans ce livre.

Fun, passion, énergie. Le triptyque parfait pour résumer la carrière et l'état d'esprit des patrons. Ce livre est essentiel pour les raisons que je viens de décrire. Mais aussi parce que s'il y a bien un groupe qui mérite qu'on le raconte, c'est bien Burning Heads !

■ Gui de Champi



DEFTONES

OHMS

[Reprise Records]

Les groupes que tous les vieux fenecs apprécient sans trop de discussion sont assez peu nombreux, Deftones en fait partie et quand les Californiens sortent un nouvel album, forcément on en discute... Et Ohms n'a pas changé une idée qu'on est plusieurs à partager : la dernière fois que les 'Tones nous ont vraiment excité, c'était avec «Hexagram», premier titre de leur éponyme, la suite n'est qu'une vague liste de titres où ils assurent surtout leur présence. L'annonce du retour de Terry Date aux manettes a émuotillé quelque peu notre intérêt, celui qui avait défini leur son allait-il pouvoir les sortir de leur train-train ? La réponse est non.

Certes, ils renouent avec ce son de guitare qui a fait les belles heures de White pony (dont la réédition avec un album de remix bonus est presque plus intéressante que cet opus) mais la voix plaintive est surproduite de Chino ne touche plus, une fois passée l'illusion «Genesis», le ressort se détend... Et même quand Stephen Carpenter lâche de gros riffs saccadés en mode Adrenaline («Urantia»), des petits sons traînent et annihilent l'effort et la volonté de mettre un peu de puissance, comme si les Deftones avait peur du vide alors qu'une de leurs forces originelles, c'était justement ces silences et le malaise créée par la distorsion. Le guitariste qui joue même parfois sur une neuf cordes voit toutes ses tentatives de mettre de la patate se faire aplatir par des arrangements. Même le titre dédié à l'élec-

tricité et à la résistance, «Ohms», semble tout mou, comme s'il y avait un complot pour éviter aux Deftones de retrouver du mordant. Le pire c'est qu'on a l'impression qu'ils sont plusieurs à se démener pour que ça pète (Sergio et Abe ne sont pas en reste) mais les interventions de Frank (ou Terry) enveloppent de ouate les compositions qui ne cassent plus rien. Comme vaccinés contre la rage, les mecs de Sacramento s'en remettent aux balades pour exprimer leur talent, le particulièrement réussi «Pompeji» joue sur la lenteur et la profondeur, ça fonctionne. La multiplication des pistes vocales sur «Headless» apporte aussi un peu d'intérêt mais au final, on retient surtout que des titres comme «Urantia», «This link is dead» ou «Radiant city» pourraient être exceptionnels s'ils étaient plus bruts.

A l'instar de leurs collègues de KoRn, les Deftones hantent toujours la scène métallique mais s'ils occupent leur terrain et continuent de suer sur scène, on a du mal à comprendre leurs intentions, le combo est partagé entre une écriture qui reste incisive d'un côté et de l'autre une production qui lisse et adoucit leurs élans. Sans la puissance mélodique des «Feiticeira», «Digital bath», «Passenger» ou «Change (In the house of flies)», ce Ohms nous laisse sur notre faim même s'il démontre que Gore était une incartade plus qu'une étape.

■ Oli



MEMORIES OF A DEAD MAN

(re)M.A.Z.E.D
[Ellie Promotion]

À l'initiative du projet, Ben a toujours voulu ouvrir au maximum ses compositions à diverses influences, le groupe n'a ainsi jamais véritablement sorti deux albums «comparables» et s'était même permis d'inviter de nombreux guests prestigieux pour son EP Maze, une expérience à laquelle on ne peut éviter de penser au moment de se plonger dans (re)M.A.Z.E.d... Une suite pas si logique car les «invités» ont disparu sur cet opus et s'il y a de la nouveauté, c'est que presque tout le line-up a changé depuis le Ashes of Joy paru en 2014. On a même pu imaginer le groupe disparu pendant un temps mais le Ben n'a jamais cessé de composer et a réussi à réunir autour de lui une nouvelle équipe : Maya et Thierry forment un nouveau duo complémentaire au chant, Julien apporte son expérience métallique à la guitare en live, Hervé (basse) et David (batterie) s'entendent pour rythmer le tout et petit bonus, des claviers gérés par Thomas.

C'est donc un nouveau groupe ou presque qui a travaillé sur (re)M.A.Z.E.d et ses compositions qui tirent dans tous les sens, en fonction des affinités de chacun et des lignes directrices dessinées au départ, Memories of a Dead Man continue d'explorer le rock/métal au sens large quitte à nous perdre dans son labyrinthe de textures, de tempo et de sensations. Le premier titre ré-

sume un peu l'opus (il est dispo en clip si tu veux te faire un avis personnel), ce «Shapeshifter» plutôt pugnace est guidé par une voix masculine éraillée et le timbre chaleureux de Maya avant que les deux n'empruntent les voies de l'autre pour un mélange détonnant. On trouve aussi des parties plus progressives avec un métal plus aérien («Do you accept ?» et sa belle lyric video, «Ignition»), l'opposition entre la dominance d'un chant clair alors qu'il pleut des riffs sombres («Scaring stars»), la mise en exergue des mélodies («Deceiving utopia», «Wavelength») y compris sur la pause délicate «So shine» (où l'on retrouve Pierre, leur ex-chanteur). La puissance et la hargne qui caractérisaient les débuts du combo ne sont pas oubliées avec les «Inner shout» et sa dose de growl ou «Hold your breath» gavé d'énergie avec une Maya à l'attaque qui reprend délicieusement des forces avec un peu de clavier. Avec des constructions parfois très risquées («A framed window»), (re)M.A.Z.E.d réussit un amalgame d'idées disparates mais qui collent ensemble grâce au liant apporté par chacun.

Retour en grâce pour Memories of a Dead Man avec cet album assez proche de la période Maze / V.I.T.R.I.O.L dans l'intention, un opus qui démontre qu'on peut avoir de multiples idées et les mixer sans en diluer aucune. À noter la finesse du travail de production de Duff Rodriguez (bassiste de Wrong et ex-Sublime Cadaveric Decomposition) qui est en train de faire son trou (Brusque, Krokodil, Everaged, The Distance, Demain Dès l'Aube... sont aussi passés au Meje Studio). Et si t'ajoutes le très bel artwork, t'as un skeud plus que réussi à tous les niveaux !

■ Oli



MACHINE GUN KELLY

TICKETS TO MY DOWNFALL

(Interscope)

Dans la famille j'ai plus de 5 millions de likes sur facebook mais je déchire tout, je voudrais Machine Gun Kelly. C'est mon pote Mickson qui m'a branché sur ce gars cet été avec le clip «Bloody Valentine». Bonne pioche direct ! Même s'il peut avoir de très bons tuyaux, la preuve ici, il faut savoir que ses goûts sont extrêmement variés. Attention au grand écart sans échauffement préalable, il est aussi fan de Amen Ra que de Miley Cyrus, de Superchunk que de Midtown ou de Monarch que de Fall Out Boy. Ah, on va gagner du temps, si Blink-182 et la pop punk surproduite des années 2000 te file des boutons, tu peux

zapper tout de suite, pas la peine d'aller plus loin. MGK est un grand échelas de 30 ans qui sort là son cinquième album. J'avais jamais entendu parler de lui avant et c'est normal car il donnait au début dans le rap à la Eminem (un peu cliché avec ses cheveux blonds peroxydés), puis des choses plus sirupeuses ensuite, genre alternative r&b (beurk !) mais il est devenu pote avec Travis Barker, batteur de Blink-182, qui a donc produit ce Tickets to my downfall et lui a radicalement fait changer son style. L'album est sorti fin septembre mais c'est ce que j'ai écouté le plus cette année et il me file toujours autant la patate. «Tickets to my downfall», «Kiss kiss» (the bottle), «Bloody Valentine», «Forget me too» (avec Halsey, inconnue au bataillon), «Concert for aliens» qui sonne le plus comme du Blink circa 2000, «Nothing inside» (avec Iann Dior, autre inconnu)... l'automne a beau être terminé, les tubes se ramassent à la pelle. Est ce que je me replongerai dedans aussi facilement dans 4-5 ans, est-ce que les chansons résisteront à l'épreuve des années ? J'en sais foutre rien mais pour l'instant ça fonctionne à mort (le côté un peu emo, écorché vif en pleine rédemption doit jouer) et je le clame donc haut et fort, quitte à perdre des points de street cred. Comme je le disais plus haut, il ne faut pas être allergique aux trucs hyper propres, très (trop?) efficaces et à la grosse prod' synthétique mais pour du commercial, les guitares sont quand même bien présentes et si ça peut ramener des kids au punk rawk et qu'il y en a 0,1% qui creusent davantage (environ 5000 nouveaux convertis), moi je dis banco.

■ Guillaume Circus





7 WEEKS

WHAT'S NEXT

(F2M Planet)

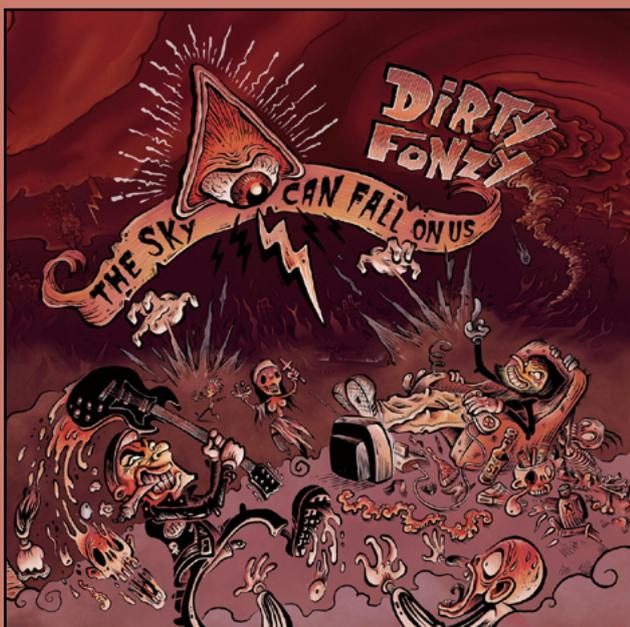
Les 7 Weeks ont commencé l'année en lâchant un taureau nommé Sisyphus qui a laissé des traces de sabots sur à peu près tout ce qu'il a piétiné tant on ne pouvait rien faire face à une telle démonstration de force. Comme les Limougeauds n'ont pas envie de laisser la COVID gagner 2020, ils terminent l'année en offrant une rallonge à travers un EP ironiquement appelé What's next. Oui, parce qu'à moins que le combo nous prépare un album acoustique avec des reprises pour la suite, c'est plutôt un ensemble de titres qui vivent en parallèle des premiers.

A-t-on assez précisé que l'album n'avait aucune faiblesse ? Qui en douterait peut simplement écouter les deux premières plages de ce six titres, ce sont deux morceaux inédits, «Intimate hearts» a été enregistré durant les sessions de Sisyphus mais va savoir pourquoi, il n'a pas été retenu dans la liste des neuf. Intro pesante, mise en place du riff vertébrale, mélodie poignante, notes saturées aiguës, on plane et on s'agite en même temps dans ce titre assez personnel. «My valhalla» n'a pas la même chaleur mais il est enregistré à un autre moment dans un autre lieu, de facture plus classique, c'est un bon morceau qui coche toutes les cases de ce que sait faire 7 Weeks avec un solo de guitare peut-être un peu différent et un final trop abrupt pour se mêler aux autres compos... Pas le plus marqué par la guitare des titres de King Crimson, le «Cirkus» expérimental est ici repris pour deve-

nir l'expression de grattes tortueuses qui remplacent les bidouillages originaux, la douceur de la voix assure la liaison avec l'original et nous laisse penser que quoi que décide de reprendre 7 Weeks, ce sera fait avec audace et classe. La deuxième face du petit format est intégralement dédiée à des versions acoustiques, ce sont les trois titres les plus calmes de l'album qui ont le droit à leur unplugged. On attaque cette série de sucreries avec «Gone», tempo délicat, guitare discrète, voix chaleureuse, comment ne pas succomber ? Ok, j'étais déjà accro avec les versions normales, la puissance du chant et la rondeur du son associées à des parties épurées me mettent définitivement à genoux, «Idols» comme «Sisyphus» jouent aussi sur la légèreté et c'est un régal. Si What's next est annonciateur d'une suite dans cette veine, je m'en réjouis.

Ce disque n'est pas qu'un petit bonus dans la discographie de 7 Weeks, c'est un indispensable, d'ailleurs comme tu aimes les beaux objets, tu as forcément besoin de celui-ci (en vinyle par exemple) car son artwork est au moins aussi sublime que celui de Sisyphus, et les deux, l'un à côté de l'autre, ça fait son petit effet...

■ Oli



DIRTY FONZY

THE SKY CAN FALL ON US

STILL THE WORST

(Dirty Productions / Monster Zero)

En 2004 les Dirty Fonzy jouaient des chansons punk rock (vous l'avez ?) et débutaient leur premier album ainsi, «We are the worst and we don't give a fuck», tiré du morceau «The worst». En 2020 ils clôturent leur double LP avec le morceau «Still the worst», «We're still the worst, never been the first». Ça cerne un peu le propos. Entre il s'est bien évidemment passé un paquet de trucs et par trucs j'entends de nombreux albums dont une excursion folk, des splits avec les potes Bad Chickens et Charly Fiasco dont ils partagent le même bassiste, quelques changements de line-up, des concerts, des kilomètres à gogo et vraisemblablement autant de caterings dévalisés en bières. Bref, un groupe qui compte et qui a contribué à placer Albi dans le paysage punk rock français, d'autant qu'on leur doit aussi le Xtreme Fest via leur Pollux Asso. Ils n'ont peut-être pas été les premiers mais de là à dire qu'ils sont les pires, on flirte avec la fausse modestie. C'est pas beau, ça ! Ce qui l'est en revanche, beau, c'est l'artwork réalisé par le dessinateur de BD AuréliO, qui a réussi à allier sur les pochettes un certain nombre de clichés inhérents au style et des détails propres aux membres du groupe, aisément reconnaissables.

Double LP donc, disais-je en préambule, avec à ma gauche le LP The sky can fall on us qui affiche 10 titres pour 28 minutes au compteur et à ma

droite le EP Still the worst pour 7 titres et 13 minutes. Je vais être honnête, je n'ai pas complètement saisi cette dichotomie. Avant de mettre les disques dans la platine, je pensais qu'on aurait par exemple un LP avec des morceaux punk rock plutôt mélo et un EP avec d'autres plutôt HxC, deux versants musicaux auxquels nous avions habitués les Dirty mais non, ils sont savamment et plus ou moins équitablement distillés. Une fois ce constat établi, j'ai eu envie de remettre les disques en mode repeat car ils sont vraiment très cools. Ça c'est de l'argument critique choc et pertinent ! Mais sérieusement et sincèrement, je ne pensais pas être autant agréablement surpris. Alors certes, il n'y a rien de révolutionnaire, les gars connaissent leurs classiques, du Clash à Rancid en passant par Screeching Weasel, les paroles abordent des thèmes éculés (franche camaraderie, travail aliénant, vie de groupe etc.) mais ça fonctionne, c'est efficace avec les oh-oh qui vont bien. À ce sujet, mention perso spéciale aux deux chansons éponymes, «The sky can fall on us» et son riff d'intro plus que pistolien, «Still the worst» mon titre préféré mais aussi «Sound of the underground», «You're not alone» ou «Night shift», propices aux sing-alongs et «Coming back» ou «Sick world», qui me donneraient presque envie d'aller dans le pit, le poing levé à quarante ans passés. Trop vieux pour mourir jeune de toute façon.

■ Guillaume Circus





DUST LOVERS

FANGS

[Autoproduction]

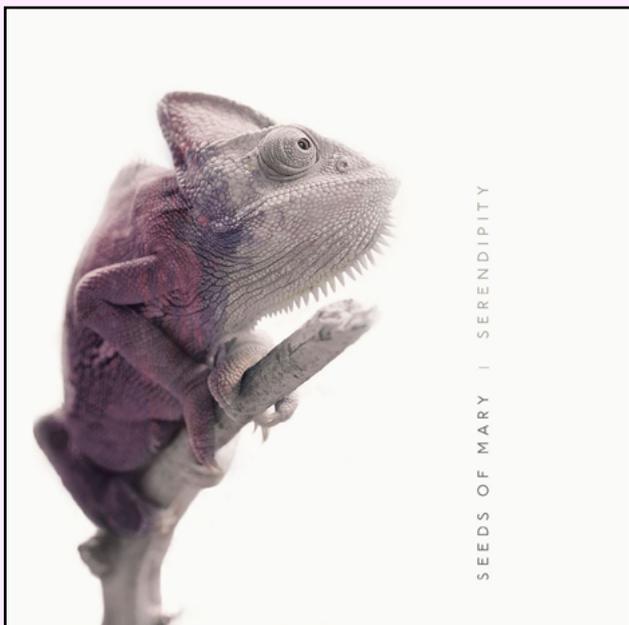
Revoilà les Texas Chainsaw Dust Lovers, mais exit la partie de leur nom en hommage au titilleur de tronçonneuse, ils se font désormais appeler simplement Dust Lovers. En auraient-ils perdu pour autant leur tranchant ? Ont-ils viré la moitié du groupe pour faire plus minimaliste ? Sont-ils passés à l'acoustique en débranchant le tout électrique ? Sont-ils juste devenus des amoureux de la poussière, mais quelle poussière, celle des étoiles, des cendres ? Arrêtons tout de suite

les tergiversations, car avec un album intitulé Fangs (cros), et un dentier de vampire au milieu d'une salle de spectacle qui trône sur la pochette (allusion au fantôme de l'opéra ?), on se dit que les désormais Dust Lovers n'ont rien renié de leur passé et de leur amour pour les films d'horreur et fantastique. Et les 11 titres de ce nouvel album vont le démontrer parfaitement.

On débute calmement, sur un titre rock très classique dans sa construction, son rythme, son orchestration, son refrain chantant, sa guitare en retrait. Ben mince, les Fangs ont été limés ou quoi ? Point du tout ! Tel le vampire choisissant sa proie, Dust Lovers te charme doucement, avec cette approche presque pop rock, pour mieux te mordre goulûment avec les tracks suivants, «Born to lose», «Night cruising», «Fangs». Et même amputés d'une partie de leur patronyme, les Nantais n'ont rien perdu de leur inventivité, leur fougue et leur style rock, un peu moins stoner, mais toujours aussi entêtant. Un Queens Of The Stone Age de chez nous. Parfois apparaît un clavier aux sonorités new wave, ce qui en plus d'être déconcertant aurait pu être décevant, mais non, c'est juste étonnant et sympathique. En tout, 11 titres impeccables, même le premier qui offre finalement une autre des nombreuses facettes des Dust Lovers. Tout autant que le dernier track instrumental, dont l'intitulé à lui seul est déjà une œuvre en soi : «After a thousand years the vampire finally dies alone». Classe !

■ Eric





SEEDS OF MARY

SERENDIPITY

[Klonosphère]

En quelques années, Seeds of Mary a réussi à se faire remarquer grâce à la qualité de ses compositions et à progressivement se démarquer de son influence majeure. Alors qu'ils auraient pu creuser le même sillon qu'Alice In Chains, après tout, nombreux sont ceux (comme moi) qui apprécient ce grunge métallique alternatif, ils ont préféré élargir leur musique et y intégrer d'autres influences comme la musique industrielle. On avait déjà évoqué leur goût pour Nine Inch Nails, voilà qu'avec ce nouvel album, quelques passages ne sont pas sans rappeler Marilyn Manson, Une association aussi étonnante que détonante.

Le caméléon change de couleur essentiellement pour montrer ses sentiments, l'option camouflage ne concerne que quelques individus mais est bien plus excitante, c'est donc celle qu'a retenu le commun des mortels... Ici, les Seeds of Mary ne cherchent donc pas à se fondre dans la musique d'un groupe phare ou d'un autre mais bel et bien à exprimer des sensations, ils font varier la température et la vélocité parfois tel un animal mécanique («Gone astray»), parfois tel une héroïne enchaînée («The atheist») et parfois même avec une rythmique saccadé et un timbre qui peut rappeler celui de Jonathan Davis de Korn («Bleed me dry»). L'idée étant toujours de coller aux textes, de laisser transparaître la rage, la mélancolie, le désespoir, voire de casser la dynamique de l'ensemble pour laisser réfléchir l'auditeur à son avenir («Reinventing you»). Comme si au hasard de l'écoute, on pouvait trouver une utilité à leur musique, qu'elle soit vectrice d'introspection ou un exutoire à des pensées désagréables.

Au-delà de toutes ces considérations qui laissent penser à un album qui part un peu dans tous les sens, Serendipity se déguste sans découpage, le tout s'amalgame aisément car il porte désormais le sceau Seeds of Mary, ce sont leurs influences et leurs aspirations qui amènent à la construction de leur son, de leurs compositions, leurs ambiances. Les Girondins reflètent ce qui les entoure, ce qui a fait ce qu'ils sont mais ne disparaissent pas dans ce paysage, au contraire, ils se servent de tous ces éléments pour mettre en valeur leur talent.

■ Oli





SEEDS OF MARY

C'EST À LA FOIS UN DES INITIATEURS DU GROUPE (JÉREM AU CHANT) ET LE DERNIER À AVOIR REJOINT LE COMBO (ELIOTT À LA BASSE) QUI PRENNENT DE LEUR TEMPS POUR RÉPONDRE À QUELQUES QUESTIONS SUR LEUR NOUVEL LP ET DONC BIEN SÛR ON DISCUTE SÉRENDIPITÉ !

Où est la sérendipité dans Seeds of Mary ?

Jérem : Nous avons dans l'idée que toute création artistique est affaire de sérendipité. Quand on commence à travailler sur un album, même si on a une idée de là où on veut aller, il y aura forcément une part d'imprévu dans le processus, qui peut aboutir à un résultat différent de ce que l'on visait au départ. Cette part de hasard témoigne du caractère humain de la manœuvre, et vient, dans le meilleur des cas,

enrichir le résultat final.

Avec le confinement, comment se sont déroulés ces derniers mois avant la sortie de l'album ?

Eliott : On a essayé de maintenir le feu allumé comme on pouvait... on a sorti un morceau de l'album «Choose your lie» en version acoustique avec les moyens du bord de chacun pendant ce confinement. Le gros avantage

est d'avoir pu terminer l'enregistrement de l'album juste avant d'être confinés et d'avoir pu se concentrer uniquement sur le mix et le mastering avec David notre ingé son.

Le groupe affirme davantage son identité protéiforme sur cet opus, vous avez cherché à sortir de l'ombre d'Alice in Chains ou c'est un cheminement naturel ?

Jérem : Alice in Chains est une influence indéniable, nous adorons tous ce groupe. Pour autant, nous avons la sensation de nous détacher de cette influence depuis quelques temps déjà. J'imagine qu'avec le temps, notre direction musicale s'affine et part dans une direction de plus en plus personnelle, les influences sont d'avantage digérées. Mais même si la volonté de nous affranchir de nos modèles est consciente, le cheminement se fait malgré tout de façon assez naturelle. Notre ambition est avant tout d'émouvoir les gens qui nous écoutent, et cela commence par le fait de chercher à nous émouvoir nous-mêmes.

«Rewind me» est un des titres mis en avant, il est pourtant assez différent des autres avec une atmosphère indus, pourquoi avoir fait ce choix ?

Jérem : Là aussi, ce n'est pas totalement conscient. C'est le premier morceau sur lequel nous avons travaillé au moment de la composition de l'album, et il nous a semblé naturel que ce soit un des premiers morceaux que l'on dévoilerait. Son format court lui donne un côté single assez évident, mais là encore, ce n'est pas quelque chose que l'on s'est imposé pour «faire tube», le format s'est présenté de lui-même.

Les visuels sont toujours travaillés et significatifs, le caméléon, c'est vous qui utilisez des influences pour vous fondre dans un univers ou c'est juste pour illustrer la présence de «Chameleonic» ?

Jérem : Il y a un peu des deux, et d'autres choses encore. Ce visuel est le deuxième que nous a proposé Julien, notre guitare, nous étions au départ assez unanimes sur une première pochette qui figure aujourd'hui sur le livret à l'intérieur de disque, et qui fonctionne de pair avec le visuel du caméléon et avec la

thématique globale de l'album. Disons que la notion de sérendipité nous a semblé assez cohérente avec le caméléon, puisque c'est un animal qui s'imprègne de son environnement, qui est conditionné par ce qui l'entoure. Comme nous, êtres humains, et êtres vivants de manière générale, qui sommes les fruits de notre éducation, notamment musicale donc, de notre cheminement personnel, de ceux qui nous entourent etc. L'humain doit donc évoluer dans un monde qui était déjà là avant lui, et dans lequel il n'est qu'un vivant parmi tant d'autres. Du coup ça pose pas mal de questions morales et philosophiques : doit-on absolument chercher à s'adapter totalement au monde et aux autres ? Comment exprimer notre identité propre ? Quelle influence notre existence exerce-t-elle sur notre environnement ? Et pour répondre à ta deuxième question, le morceau «Chameleonic» pose justement un peu toutes ces questions, sur le cheminement personnel, la perte de l'identité, le regard de nos parents, etc...

C'est un animal qui s'adapte toujours, est-ce qu'on va trouver de quoi s'adapter à la situation sanitaire ?

Eliott : Je pense que la situation va se tasser, espérons-le... on voit de plus en plus de concerts avec masque et distanciation qui se font malgré tout ! Après la pluie vient le beau temps ! Bon ça fait un moment que la météo est pluvieuse quand même là !

Les salles de concerts sont fermées, les bars ferment en soirée, que reste-t-il aux musiciens ?

Eliott : L'amour et l'eau fraîche...

Jérem : Pareil ! Puis pas mal de disques, des livres à lire et des films à mater.

N'assurer la promo que «virtuellement», ce n'est pas lassant ?

Jérem : Je ne dirais pas lassant car cette promo virtuelle doit exister dans tous les cas. Mais c'est bien-sûr terriblement frustrant ! C'est totalement inutile à l'heure actuelle d'envisager de véritables tournées, car on prend le risque de voir tout s'annuler d'ici quelques mois. Aujourd'hui ça nous démange terriblement de monter à nouveau sur scène et de



présenter nos nouveaux morceaux. Mais nous comprenons les enjeux actuels, et nous en profitons pour travailler nos futurs concerts. Puis nous avons des projets sur lesquels nous allons commencer à vraiment nous pencher, notamment en matière de clips. Donc oui, c'est une période très ingrate, et elle va certainement durer un bon moment encore. On ne peut qu'attendre, espérer que les choses s'arrangent, dans tous les domaines, ce qui implique de repenser en profondeur notre fonctionnement.

Le streaming a ouvert des portes, à l'étranger notamment, ou les retours sont anecdotiques ?

Jérem : Oui grâce à la Klonosphère nous figurons sur plusieurs playlists Spotify et Deezer, et «Rewind me» a beaucoup été écoutée, nous en sommes ravis ! Idem pour «The atheist» qui était notre premier single. Disons que les gens écoutent aujourd'hui majoritairement de

la musique sur Spotify, donc c'est une bonne chose pour nous d'y figurer et d'être découverts par des gens qui ne nous connaissent pas. Après tout dépend de ce que tu appelles «ouvrir des portes», mais l'essentiel pour nous à l'heure actuelle est d'être écouté, et à ce niveau là le streaming facilite la chose.

Vous avez tourné un clip haut en couleurs, les instruments n'ont pas trop morflé ?

Eliott : On ne pourra pas dire qu'aucun instrument n'a été maltraité dans ce clip... Je pense notamment à la guitare de Raph dont le manche s'est arraché et a été revissé de manière très très archaïque sur place.

Jérem : (rires) En effet, du grand Raph comme toujours ! Les instruments ont été préparés exprès pour le tournage, les gars les ont customisés comme des chefs pour que tout soit blanc ! En l'état actuel, on ne peut plus en tirer grand-chose, mais ça fait une super déco à la baraque !

Le travail de Thomas Duphil est encore une fois très réussi, comment se prépare un clip avec lui ?

Jérem : Merci pour lui, je transmettrai ! Pour celui-ci, ça s'est plié assez vite. Confinement oblige, nous avons décidé de trouver quelque chose d'assez simple à mettre en place, et avons eu cette idée de décor blanc et de jets de peinture, et c'était directement lié à nos photos promo. Mais de manière générale, on fait écouter le morceau à Thomas, et on lui donne nos premières idées, on échange beaucoup avec lui, notamment sur tout l'aspect visuel et pratique. Thomas est un ami de près de 15 ans, je connais bien ses goûts et sais aussi qu'il peut faire à peu près tout ce qu'on veut, ou qu'il nous proposera des alternatives. Donc cela fonctionne à peu près comme les rapports au sein du groupe, on communique énormément, on échange des idées, on écrit puis on répartit les tâches pour l'organisation. On aime bien se lancer des défis donc la réalisation d'un de nos clips représente pas mal de travail, mais c'est souvent très excitant.

Quel est votre préféré ?

Eliott : «Hey you», la reprise de Pink Floyd, pour le cadre en premier lieu et de plus le titre a une valeur sentimentale pour moi. Encore un grand bravo à Thomas Duphil pour la réalisation qui a su, à mon goût, réaliser une belle harmonie entre son et image.

Jérem : J'adore celui d'«Hey you» aussi. Mais celui qui me touche le plus encore aujourd'hui est peut-être celui de «The blackbird». Et puis je garde une affection particulière pour «Here comes the night» qui a été compliqué à faire du début à la fin et dont je regrette quelques imperfections, mais que j'aime pour son côté fou et démesuré, et pour le souvenir du tournage.

Vous êtes amateur de reprise, ça reste un travail qui n'a pas sa place sur un album «normal» ?

Jérem : En soi, il n'y a pas de règle, donc pourquoi pas intégrer une reprise un jour ! A la base, notre cover «Hey you» devait figurer sur l'album *The blackbird and the dying sun*, mais nous avons décidé de la retravailler

pour en offrir une version plus personnelle et l'avons donc sortie plus tard. Disons que si une reprise figure sur un album, elle doit vraiment s'intégrer à l'ensemble, et donc il faut qu'on ait vraiment travaillé un arrangement pertinent. Donc à vrai dire, ça peut être très intéressant d'intégrer une reprise. A titre d'exemple, j'adore la reprise de Bjork que Klone a proposé sur l'album *Black days*. Elle fonctionne parfaitement avec le reste du disque, son arrivée semble totalement naturelle, et l'arrangement est béton ! Hypno5e aussi a fait une folie avec «Ojos azules» sur leur album acoustique, l'incroyable reprise d'un très beau morceau bolivien. Bref, rien n'est exclu en somme, encore une fois tout est question de cohérence et d'envie.

Y'avait pas la place de mettre une piste cachée avec le titre de Nirvana que vous travaillez en ce moment ?

Jérem : (rire) Comment sais-tu ça ? Alors à vrai dire ce morceau nous semble surtout taillé pour le live, et je crois que nous avons pensé à le reprendre après l'enregistrement de l'album. Mais en concert, ça va vraiment être une boucherie ! En tout cas, l'idée de la piste cachée me plaît bien, c'est le genre de gourmandise 90's que j'adorais plus jeune, même si ça perd un peu de son sens à l'heure du dématérialisé. Mais là encore, on ne s'interdit rien, l'avenir nous dira !

Merci à Jérem et Eliott et à tous les Seeds of Mary, merci aussi à Pat' de la Klonosphère.

■ Oli

Photo : Michael Tirat



BOTTLE NEXT

DRIFT

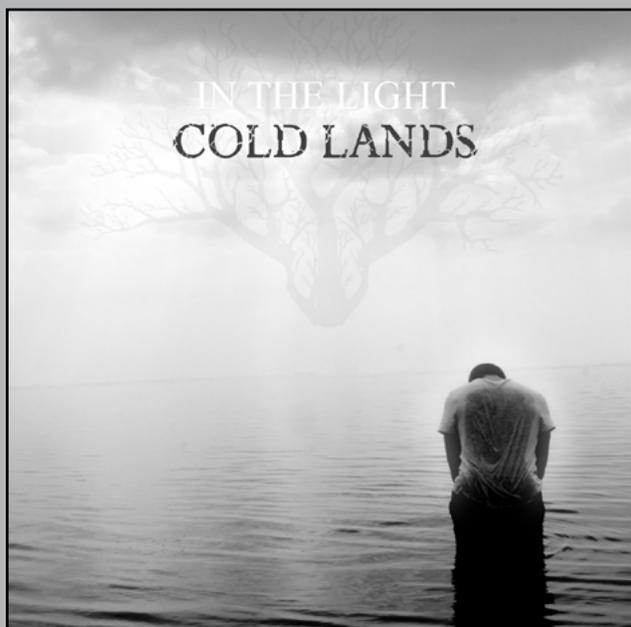
(Le Cri du Charbon - Inouïe Distribution)

Aaah ça ne doit pas être facile d'imposer sa vision musicale quand on fait partie d'un groupe composé de plus de membres qu'il n'y a de joueurs dans une équipe de hand-ball. Va demander au second percussionniste de Slipknot s'il avait son mot à dire sur les compos. Au moins, Martin

Ecuer et Pierre Rettien, les deux seuls musiciens de Bottle Next n'ont pas ce problème-là avec le premier nommé à la batterie, et le second au chant et à la guitare (et très ponctuellement au saxo, juste sur un titre). Un choix organisationnel minimaliste d'autant plus pertinent quand on parcourt ce Drift, qu'il laisse une liberté évidente au duo. Metal, stoner, rock, folk, groove, Bottle Next pioche toutes ces cartes mais avec finesse. Pas besoin de sortir l'artillerie lourde pour sonner metal, et pas besoin de la jouer intimiste pour sonner folk. Pour chacun des styles, le duo en extrait quelques sons, mélodies, constructions références, et s'amuse à intégrer tout cela dans son propre style rock énergique au chant puissant sans être agressif. On ne part donc pas sur une salade de bruit, mais vers une invitation autour de rock, en piochant délicatement les saveurs de chaque dérivé. C'est donc forcément original, et en plus, c'est très bon. Et puis si on rajoute que l'étrangeté de l'artwork semble résumer l'identité de Bottle Next dans cet amalgame aérien, que le nom de leur label (le Cri du Charbon) est d'une poésie surréaliste, que Shanka des NoOne et Marki Littieri des Snarky Puppy viennent faire une apparition sur un des titres, alors je n'ai plus rien à rajouter.

■ Eric





COLD LANDS

IN THE LIGHT

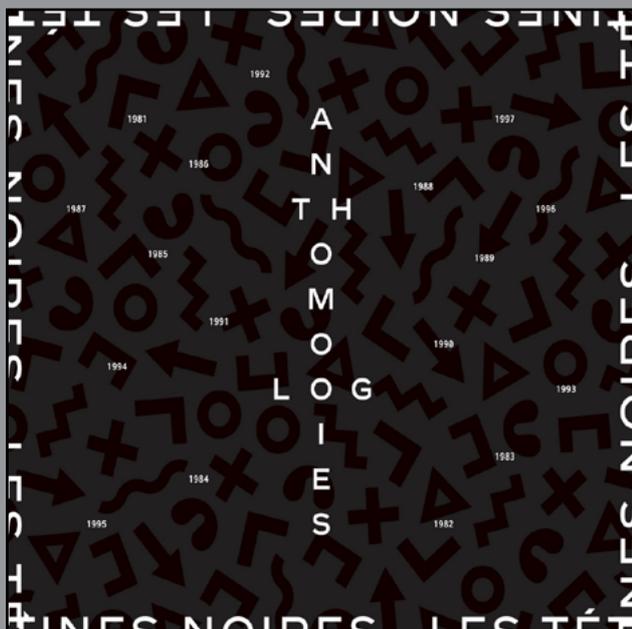
[Autoproduction]

Initié comme un groupe au début des années 2010 du côté de Grenoble, Cold Lands s'est étioilé jusqu'à ne subsister que grâce à la motivation d'Alexandre Martorano qui fait tout presque tout seul. Il est épaulé pour la prod et des musiciens lui prêtent main forte pour les concerts (ah, la belle époque...) mais c'est bel et bien un projet solo maîtrisé de bout en bout par son géniteur qui nous est donné d'écouter. Passée la désagréable sensation d'avoir un décalage entre la

prod' des sons claires et celle des distos (vraiment pas au même niveau, elles manquent de tranchant et de profondeur voire sont très brouillonnes comme sur le dernier titre), on se focalise davantage sur les qualités d'In the light : des ambiances soignées et un chant lumineux. Les parties instrumentales accompagnent la voix et cherchent à la mettre en valeur, les mélodies sont ici reines et les attaques de riffs comme les solos ne sont pas ce qu'on retient une fois le CD terminé. Non, on retient le timbre d'Alexandre et cette facilité à toucher avec des mots (bien qu'en anglais), à l'instar d'un Gavin Hayes (Dredg), un Aaron Lewis (Staind, en mode unplugged) ou d'un MJK (en mode APC), le seul son de la voix permet d'ensorceler l'auditeur, les harmonies et les choix d'instruments autour (comme le piano ou la guitare acoustique) font le reste. Cold Lands a donc dans sa main de sérieux atouts, et comme les parties claires et épurées sont très belles («Face the light», «Wasted in the wind», «Here you are»), j'espère que c'est dans cette direction que l'histoire se poursuivra car les morceaux plus rock («The liars prayer», «The blue men») sont bien trop passe-partout.

■ Oli





LES TÉTINES NOIRES

ANTHOMOLOGIES

[Manic Depression Records]

Quand tu découvres la box Anthologies, ton excitation est telle que tu ne sais pas par où commencer, se jeter sur la musique ? Si oui, lequel des 4 CDs ? Et par quelle piste ? Une connue ou une rareté ? Ou alors se plonger dans le livret et disséquer chaque page et son lot de messages ? Personnellement, j'ai balancé les 12 têtes mortes par pure nostalgie. J'ai donc attaqué en terrain conquis puisque c'est l'album que je connais le mieux, album que j'écoutais en K7 dans les années 90 et que je n'avais pas écouté depuis très longtemps... Faute de l'avoir trouvé en CD et pas fan au point de lâcher 30 euros pour récupérer Anthology sur Discogs, je suis désormais bien content de pouvoir écouter Les Tétines Noires en CD, rien que pour ça, cette Anthologies m'était essentiel.

Ni recueil de morceaux choisis, ni porté sur l'étude des insectes, Anthologies, c'est à peu de chose près (il ne doit pas rester lourd de diffusable/exploitable dans leurs tiroirs) l'intégrale des Tétines Noires. Aussi atypique à l'époque que culte aujourd'hui, le groupe fondé par deux collégiens inspirés, a marqué les années 90 et hante encore les mémoires 30 ans plus tard. Pour disséquer cette boîte noire, j'ai décidé de faire les choses dans l'ordre en essayant de ne pas tout dévoiler, tu n'auras ainsi aucune description du livret d'une trentaine de pages proposant pochettes, dessins et photos qui mériteraient pourtant une analyse en profondeur.

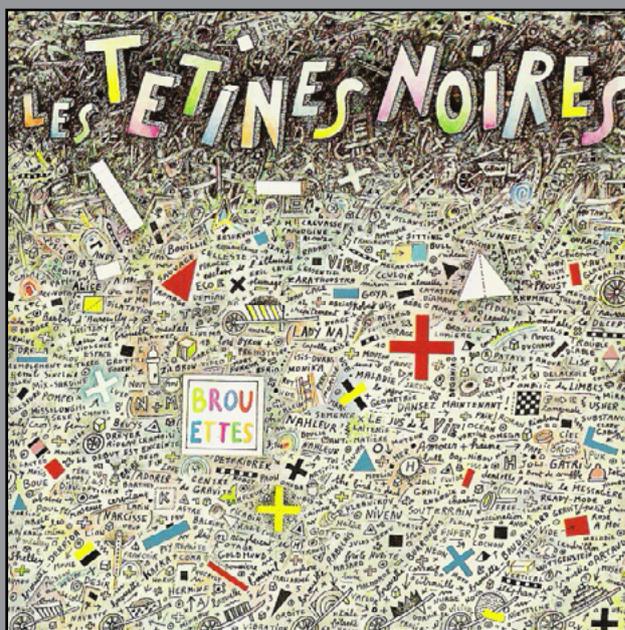
Rangés par ordre alphabétique, on remonte le temps jusque 1982 pour ouvrir le bal des «Botanus tracks» [encore une histoire de mixage de botanique et de bonus], on est en Normandie et deux gamins s'essayent à un rock sombre où les expérimentations enthousiasmantes du début des années 70 (Pink Floyd ?) percutent les sentiments dépressifs de la fin de la même décennie (Joy Division ?), le son est bon et le génie créatif de la famille Hubaut est déjà éclatant. 1986-1987, quelques années ont passé, deux titres témoignent de cette époque, c'est plus rock, le son est plus froid, la cold wave fait des ravages, il faut des mélodies et davantage de chant, on se rapproche de ce qui sera leur première démo. Ce sont les cinq pistes suivantes, le son est plus brut, l'esprit plus sauvage, les ados sont devenus (post)-punks et jouent avec les codes du rock n roll (solo, refrain) sans pour autant soigner les mélodies et sans hésiter à casser les structures classiques. A l'heure du minitel, le nom du groupe va commencer à circuler avec l'album mais également avec des performances live hors du commun (notamment aux Transmusicales en 1990), un premier aperçu nous est donné avec le live du titre «Le loup des steppes» capté en 89 à l'Abordage (salle d'Evreux dans laquelle le W-Fenec a quelques souvenirs...), l'ambiance prévaut sur le rythme, il s'agit de marquer l'auditoire durablement et ne pas se contenter de faire un concert. Dixième plage, 1990, c'est l'année du premier album : Fauvisme et pense-bête, Les Tétines Noires y chantent français, totalement libérés, mettent en valeur les «Freaks», assument leur folie et se permettent des titres presque sans musique, en quelques minutes, le trio (Marcus est arrivée à la basse) dépasse le cadre de groupe pour devenir un concept. On peut jauger de l'évolution de «Crazy horses» ou de «Streap teac», entre la démo de 88 et la version album, le combo cherchant à pousser encore plus loin le curseur pour donner à leur musique une forme de cage où il faudrait les enfermer.

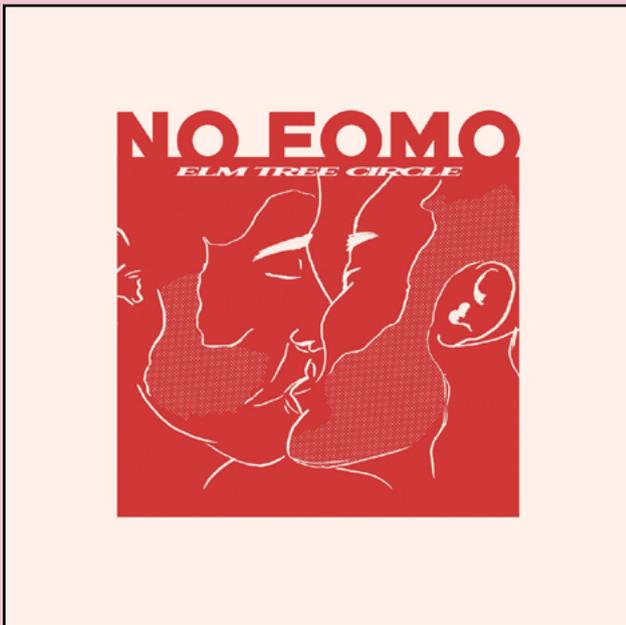
Deuxième disque, 1991, Brouettes, c'est toujours gothique, c'est un peu plus flamboyant ou grandiloquent, le théâtre du grand guignol se joue sur plusieurs tableaux, les silences bousculent les larsens, les invités foutent le bordel, la cacophonie jouxte les parties éthérées, Les Tétines Noires partent dans tous les sens et ne sont vraiment pas faciles à suivre. Les 11 titres bonus enregistrés entre 1992 et 1994 qui suivent sont plus lisibles. Ils ressemblent plus à des chansons ou à du rock («Lady memory») et

certains sont mêmes particulièrement touchant et accessibles («Shadow», «Lie down»). C'est aussi l'occasion de commencer à tâter de l'industriel avec notamment «Empire head buildind» et «Washing head» dont les démos annoncent le choc 12 têtes mortes. Une série de vingt-quatre pistes à base de «tête» dont une moitié qui sert de sauce pour lier le tout et l'autre qui sont autant de brûlots forgés dans un rock-métal machinal. Faut-il y voir les volontés de Jérôme (nouveau batteur), celles d'Antonie (nouveau bassiste), la patte d'Amadou (Treponem Pal vient de sortir Excess and overdrive) qui produit cet album ? Ou alors, une simple évolution et une attirance vers un mouvement qui prend de l'ampleur ? Rien qu'en 1992 sont sortis Psalm 69 : the way to succeed and the way to suck eggs de Ministry, Broken de NIN, Pure de Godflesh, T.V. sky des Young Gods, Experience de Prodigy... les samplers se domptent plus facilement et ouvrent de nouvelles perspectives à la démente des Tétines. C'est l'album dans lequel je me retrouve le plus, entre décadence et fulgurance, le son permet à la fois les plus belles coquetteries et d'envoyer des riffs surpuissants, ça matraque, ça éclate, ça balance des psychotropes, sur une trame indus sans concession, le combo poursuit le dessin de son univers haut perché et le mariage fonctionne. Les 4 remixes proposés ensuite dénotent l'intérêt de la scène électronique pour le travail de bidouillage et l'idée que les titres peuvent être réinventés à l'infini. Ultime bonus de ce troisième disque, le morceau «Gymnopneudie» (dispo à la fin des années 90 sur la compilation Fractal Music) est aussi le dernier enregistré par Les Tétines Noires.

Le quatrième est dédié à un inédit qui ne ressemble à rien d'autre, enregistré en 2015 qui rend hommage à Jacques Luley et à 18 titres dans des versions live rares, captés à travers l'Europe (Paris, Prague, Berlin et même à Calais où je me demande si je n'étais pas dans le public...). Une sorte de best of sur scène entre 1987 et 1997 avec un très bon son (surtout pour l'époque) même si on entend rarement le public. Dans cette box de 90 pages, c'est donc toute l'histoire (ou presque) du monument qui nous est offerte, enfin l'histoire avant LTNo et ses autres suites car cette histoire ne sera jamais terminée...

■ Oli





ELM TREE CIRCLE

NO FOMO

[Krod Records]

On ne va pas se mentir, quand on anime une émission de radio, écrit des chroniques pour un fanzine ou webzine, c'est toujours appréciable de recevoir des disques promos. Ce n'est pas le but, bien sûr mais c'est une juste reconnaissance du travail et des heures passées à promouvoir cette musique qui nous est cher. Perso, je me cantonne à parler des albums qui me plaisent vraiment ou pour lesquels on m'a fait un gros chèque. Je vous laisse juger, avec ce qui suit, dans quelle catégorie ranger ce No FOMO. Quand en plus, ledit promo est un magnifique LP blanc translucide envoyé depuis Berlin, cela fait encore plus plaisir. Merci donc Jordan Krod Rds, pour commencer.

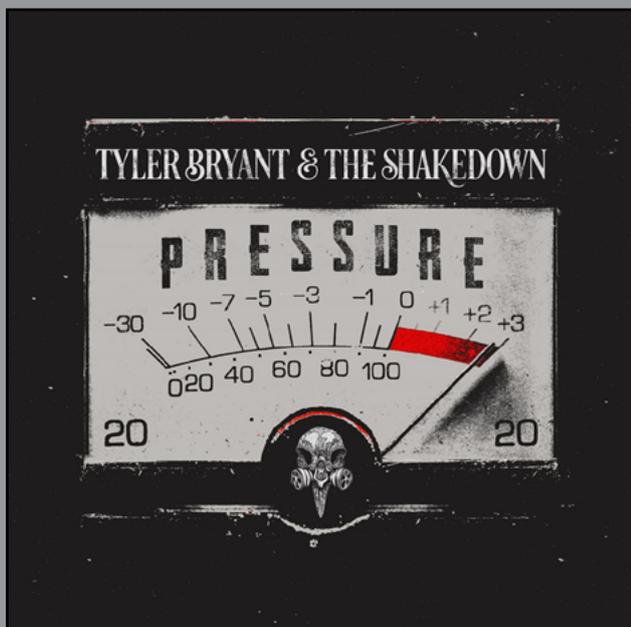
Je ne sais pas si vous êtes familiers avec ce concept de «FOMO», acronyme pour «Fear Of Missing Out». La peur de rater quelque chose, pour ceux qui étaient au fond de la classe en cours d'anglais. J'ai une copine comme ça. Quand on fait des soirées, elle a toujours besoin d'être la dernière à aller se coucher, au cas où elle rate-rait un truc fun. C'est presque viscéral et paradoxalement, quand elle est dans les parages, les meilleurs moments d'un séjour deviennent justement ceux dont elle ne fait pas partie. J'ai par exemple souvenir d'une partie de pétanque à 1h du mat au pied d'un immeuble à Propriano l'été dernier, où clouée au lit à cause d'une insolation, elle nous entendait, déprimée, nous marrer comme des baleines, parce qu'on jouait avec un

mix de boules normales et d'autres en plastique, jaunes, bleues, rouges etc, sous les regards mi incrédules, mi amusés, mi envieux des passants. Une soirée comme une autre mais le fait qu'elle la rate et qu'elle soit atteinte de FOMO lui conférerait un cachet particulier. Mais revenons à nos moutons, enfin nos jeunes Allemands de Elm Tree Circle.

Premier EP en 2016, premier LP en 2018 et deuxième LP, qui nous intéresse, en 2020, jusqu'ici tout va bien. J'avais déjà entendu parler de ce groupe avant ce disque, écouté quelques morceaux vite fait, trouvé cela sympa mais sans plus, sans creuser davantage. Je vais revoir tout de suite ma copie avec ce No FOMO car cela aurait vraiment été dommage de passer à côté ! Musicalement ils évoluent dans la case indie emo punk machin, rien ne dépasse trop, même si ce n'est nullement plat et lisse pour autant. J'en veux pour preuve le titre «Flow», d'ouverture et sa batterie qui se fait plus catchy une fois le refrain arrivé. Ce n'est pas forcément frappant mais la première référence qui m'est venue à l'esprit en écoutant ce disque est le groupe Iron Chic de Long Island NY, davantage pour les jeux de guitares que la voix, bien moins éraillée que les Américains il est vrai. Si l'ambiance mélancolique est très présente, côté emo oblige, on en sort quelques fois pour des morceaux plus ensoleillés, comme «Violent Soho on the mood» [excellent groupe australien rock grungy 90's, Violent Soho, que je vous conseille au passage si vous ne connaissez pas] ou «Done running», clôturant l'album et peut être le titre le plus Iron Chicesque. En parlant de courir, l'album tient très bien la distance et l'écoute répétée, sans véritable temps mort, ni chute d'attention et d'intérêt, ce qui est généralement plutôt bon signe. Pour enfoncer le clou, c'était le cas la première fois que j'ai mis le LP sur ma platine et ça l'est encore à la vingtième, quand j'écris ces lignes, le morceau qui ressort pour moi est le très efficace «I got it», où l'on peut entendre un peu de mes chouchous Samiam. On a connu pire...

Si vous avez peur de rater quelque chose, ruez-vous donc sur ce No FOMO, malgré sa chouette pochette pro-LGBT mais pas très anti-covid et si vous voulez approfondir, leurs compatriotes The Deadnotes ne sont pas mal dans le genre.

■ Guillaume Circus



TYLER BRYANT AND THE SHAKEDOWN

PRESSURE

(Spinefarm Records)

Formé en 2009, Tyler Bryant and The Shakedown est une formation rock venant tout droit du Tennessee. Une raison sûrement pour sentir de près les racines blues dans les compos. Une affaire qui marche à tous les coups depuis quelques décennies. Oui mais pour se tailler un place auprès des grands, il faut un peu plus de talent. C'est là que Tyler Brant a très bien réussi. Après ses trois premiers albums, la rock énergique de sa formation est devenue valeur sûre. En octobre est sorti son quatrième opus : Pressure.

Le titre éponyme démarre les hostilités. Gros riffs et chant puissant, le thème semble donné. Les Américains ne devraient pas faire dans la dentelle. «Hitchhiker» est un rock sudiste bien soutenu dans l'intention. Origine confirmée par l'apparition de la chanteuse folk Rebecca Lovell (Larkin Poe) sur «Crazy days» ou encore par celle de Charlie Starr (Blackberry Smoke) sur «Holdin' my breath». Sur le chant, le duo est particulièrement intéressant sur des envolées lyriques complémentaires. Graham Whitford fera également parler la poudre sur ce morceau en posant des solos tant attendus. La vapeur se renverse ensuite sans crier gare avec «Like the old». Le morceau est calme, épuré et mélodieux. Avec une guitare pour tout accompagnement, Tyler Brant réalise un chant parfait qui transpire la mélancolie. «Automatic» remet les bouchées doubles, le fils de Brad Whitford (Aerosmith) prend la lumière avec son jeu de guitare. Jusqu'ici les compositions sont globalement denses. Le côté aérien de «Misery» est un véritable souffle. En poussant un peu plus loin, «Loner» procure le même effet avec un chant en état de grâce largement appuyé par la section instrumentale. Enfin «Coastin» permet la tombée du rideau sur un authentique blues.

Sur treize pistes, Tyler and the Shakedown semble de prime abord jouer la simplicité. C'est en fait un album qui multiplie les approches. Le tout sans jamais s'éloigner de la source. Finalement toujours aussi bon.

■ Julien





THE ANIMEN

SAME SUN/DIFFERENT LIGHT

[Two Gentlemen]

Les nostalgiques de la pop n'roll sixties vont être ravis d'entendre qu'en Suisse, un quatuor diffuse de brillantes mélodies qui font chaud au cœur avec en sus une énergie très contagieuse. Ce dernier s'appelle The Animen et charme d'emblée par une pop parfaitement maîtrisée qui rappellera une ribambelle de formations aussi notables que celles, par exemple, de l'écurie Toolong Records. Façonné par Samy Osta, reconnu pour son travail avec Feu! Chatterton, La Femme et BB Brunet (donc des références pas très compatibles avec ce que W-Fenec vous propose de découvrir en général), le son de Same sun/Different light est une réussite absolue, à la fois vintage et très moderne, sans tomber dans l'opulence d'arrangements inutiles. Le troisième disque des dandies suisses jouit de morceaux à la composition finement réfléchi, pour aller à l'essentiel sans réinventer la poudre, mené par une voix portante légèrement sous effets et saturée, souvent perçante (on aime ou pas, mais cela peut être usant à la longue) et nous rappelant par intermittence celle d'Alex Turner et les grandes heures d'Arctic Monkeys, lorsque sa musique attirait encore un public assez jeune. Car signalons-le, ce Same sun/Different light s'inscrit dans la droite lignée des vagues rétro pop indie-garage-psyché liant mélancolie et vigueur que les labels servaient en masse dans les années 2000 à un public averti.

■ Ted



SOLITARY

THE TRUTH BEHIND THE LIES

[Metalville]

Bien que ce soit leur cinquième album et qu'ils existent depuis plus de 25 ans, je ne connaissais pas Solitary avant de recevoir ce The truth behind the lies. Originaires du Nord de l'Angleterre, ils ont débuté dans les années 90 à une époque où pas mal d'autres groupes touchaient le monde entier avec leur métal (Pantera, Machine Head, Testament, Sepultura pour ne citer que quelques références qui suintent à l'écoute de l'opus), leur label de l'époque n'étant pas de taille à lutter avec les monstres du moment, le groupe s'est contenté du Royaume-Uni. Les Allemands de Metalville sont allés les chercher et servent sur un plateau cet opus qui peut jouer sur la nostalgie d'un temps où les riffs étaient lourds, le son sourd directement repérable et où le maître mot était puissance ! Enregistré avec un expert en la matière (Simon Efemey ingénieur du son de Paradise Lost, Crowbar, Napalm Death...), The truth behind the lies veut nous ouvrir les yeux (au sens propre comme au sens figuré) sur la décadence de leur pays qui se laisse berné par les thèses et la désinformation de l'extrême droite avec des conséquences irrémédiables en plus d'une montée du racisme. Un discours qui colle à la rage des riffs et des rythmes, qui ravira donc les amateurs des premiers Machine Head, Pantera voire même Metallica, un temps béni pour ce style, un temps qui semble si loin aujourd'hui.

■ Oli



TAGADA JONES

A FEU ET À SANG

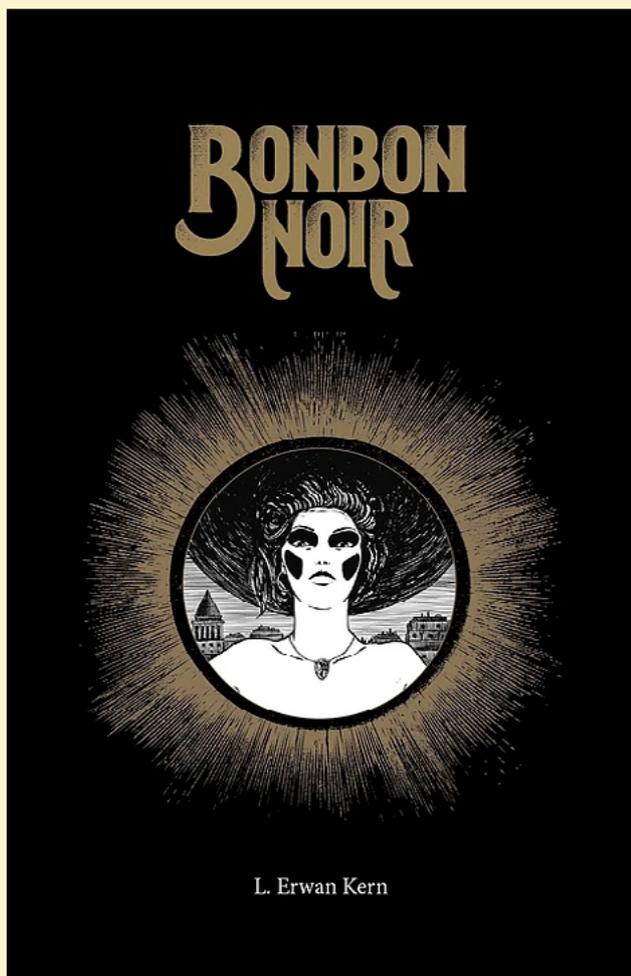
[At(h)ome]

Tagada Jones fait partie de ces groupes que je respecte essentiellement pour son parcours. La certaine idée de l'indépendance et du do-it-yourself du quatuor rennais s'est concrétisée par une belle réussite pour un groupe de rock en France (c'est-à-dire avec peu d'exposition médiatique et encore moins de reconnaissance du grand public). Un groupe engagé, enragé et à la crédibilité indiscutable. Plus de vingt-cinq piges sans interruption, un line-up stable depuis un bail, des tournées à n'en plus finir partout en France et même ailleurs (ce qui n'est pas négligeable pour une formation chantant en français) et surtout une véritable machine de guerre en live et sur skeud. Respect. Et À feu et à sang, le petit dixième, ne va pas mettre en péril la formule qui gagne.

Et la formule qui gagne est toujours la même (ou presque). Un crossover de rock alternatif, de punk et de metal hurlé/scandé en français où les tubes se mélangent aux brûlots revendicatifs et contestataires. Et quand je parle de brûlot, c'est aussi bien au sens figuré (la musique) qu'au sens propre (les paroles de «À feu et à sang» qui ouvre avec conviction l'album). Tout a été dit ou presque sur Tagada Jones, et pourtant, j'ai toujours plaisir à écouter les nouvelles productions du groupe (même si j'ai tendance à me lasser assez vite du type de chant de Niko Jones). Les amateurs de Tagada Jones ne seront pas déçus (même si quelques boucles et sonori-

tés électro bien senties pourraient surprendre), et les nouveaux fans prendront cher avec la succession de knock out. Le champ lexical emprunté par le groupe est (comme toujours) puissant et affirmé (feu-sang-rage-larmes-lion, rien que pour les titres des morceaux), au même titre que la production aux guitares massives et au basse-batterie bien mis en valeur. Les textes sont de véritables pamphlets contre les maux de notre société (mention spéciale à «La biche et le charognard» et son chakal prédateur sexuel), mais non vides de sens. Profondément révoltées, les paroles bousculent plus qu'elles ne critiquent gratuitement sans fondement. Seul bémol : j'ai vraiment du mal à comprendre l'intérêt de «Elle ne voulait pas», titre (mal) chanté avec Didier Wampas en milieu d'album qui fait certes retomber la pression, immédiatement balayé par «De rire & de larmes», le titre qui lui succède, alternatif à souhait en mode béru des temps modernes. Incompréhensible. Rien à voir avec l'alien «Magnitude 13», titre lent et bouleversant, qui aurait pu être l'œuvre de No One Is Innocent et clôturant avec originalité et mélancolie un album gavé de rage et d'espoir. Bravo Messieurs.

■ Gui de Champi



BONBON NOIR

BONBON NOIR

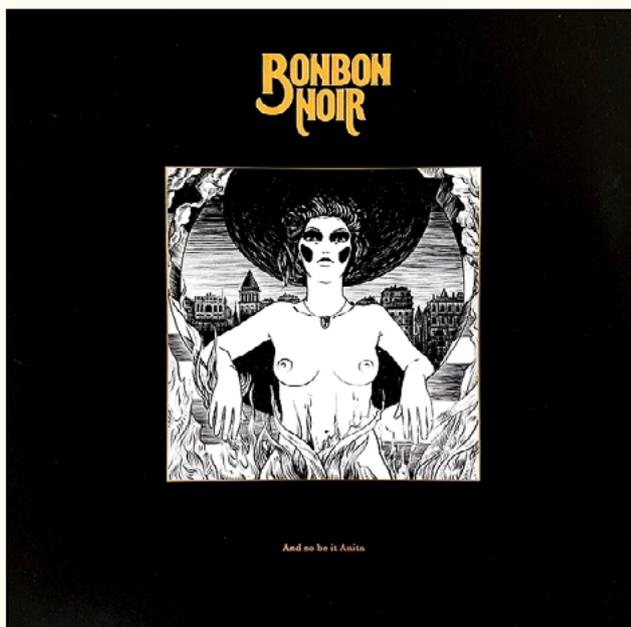
[Autoproduction]

Bonbon Noir, c'est un collectif mais c'est aussi le titre d'un roman où ce «Bonbon noir» est à la fois un bijou, un lieu voire un concept. Écrit par «L. Erwan Kern», pseudo derrière lequel se dissimule (un peu seulement) Laurent (chanteur de Bonbon Noir, le groupe) qui nous narre l'histoire d'Anita Black. Une histoire en noir et blanc avec quelques touches dorées, une histoire du siècle précédent (La Grande Dépression, la Seconde Guerre Mondiale, les Trente Glorieuses...), une histoire plutôt sombre quand on suit la chronologie des différents événements. Sans rien révéler, la trame oppose la destruction (matérielle, physique, mentale) à la construction (palpable, familiale, morale) et nous laisse penser que le monde est petit. Très petit quand il s'agit d'un lieu où l'on est prisonnier mais à peine plus grand quand de Paris à l'Irlande en passant par New York, des personnages se croisent et se recroisent. Encore plus petit quand dans un même lieu, quasi onirique, l'auteur invite Boris Vian, Elvis Presley et adresse un clin d'œil aux Beat-

les. Parmi les autres références, les amateurs de Flying Pooh (groupe dont est en quelque sorte issu Bonbon Noir) reconnaîtront le navire Viva San-Antonio ou leur penchant pour quelques pratiques SM (Spanking day). De nombreuses âmes habitent le récit, certaines sont perdues, d'autres cherchent leur voie, quelques-unes ne sont que lumière mais la galerie de personnages est improbable, entre l'ordinaire et l'extraordinaire, il n'y a souvent que quelques lignes. Planant au-dessus de tout ce beau monde, la vengeance motive la progression de nombreux rôles, elle crée des cycles dont on ne semble pas pouvoir voir la fin. Celle du roman, enfin de ce «Tome 1», arrive assez vite car L. Erwan Kern ne s'embarrasse pas trop avec les descriptions et le temps long, préférant l'action, le livre est une sorte de carnet intime qui ne dit pas vraiment son nom (un peu à la fin), on saute donc d'une époque à une autre, d'un fait important à une autre action qui mérite qu'on s'arrête dessus. L'histoire avance donc très rapidement, les deux cent et quelques pages peuvent même se lire d'une traite si tu as un peu de temps devant toi.

Bonbon noir est un bel ouvrage, papier glacé, couverture gaufrée, héroïne attachante, écriture alerte mais soignée, ce livre permet de mieux comprendre les titres de Bonbon Noir comme les affiches qui servent d'illustrations (signées Nicolas Lemonstre). C'est un rouage essentiel du projet et en plus ça fera beau dans ta bibliothèque.

■ Oli



BONBON NOIR

AND SO BE IT ANITA

[Autoproduction]

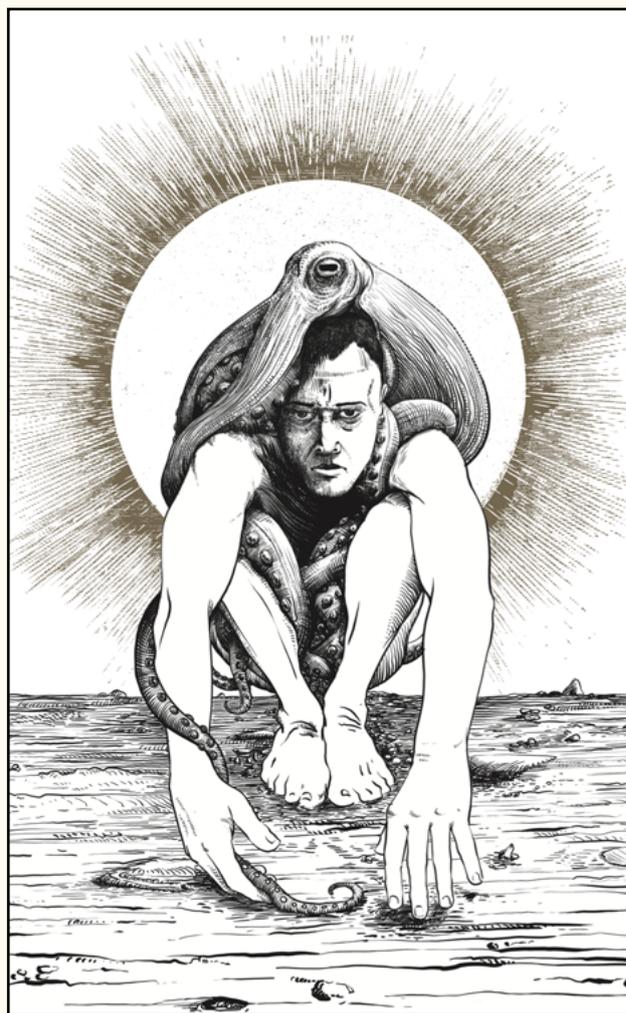
Bonbon Noir, c'est un collectif créatif qui propose un roman, des illustrations et bien sûr de la musique. Si les racines du groupe s'appellent Flying Pooh, il y a peu de points communs musicaux entre les deux entités, on est ici en plein territoire seventies où la douceur du psychédéisme a des effets psychotropes.

Le voyage commence dès la découverte de l'objet, un vinyle 10 pouces couleur «or» (dans l'intention du moins, car on peut aussi qualifier ce jaune de «caca d'oie malade») où Anita trône en maîtresse des flammes dans un New York dévasté par la crise de 1929, l'avarice et la folie. Le roman traite de la mort dès son introduction, ainsi soit-il, la ligne de vie d'Anita fricote avec la faucheuse mais son bonbon noir autour du cou, elle va découvrir de nombreux mondes (ceux des bijoux ou des livres étant plus enviable que celui du Borderline), les deux premiers morceaux sont plein d'allant, d'entrain, ce sont les mouvements qui portent l'héroïne jusqu'au Nord de Manhattan pour quelques chapitres qui ne sont pas ici mis en musique. Psyché-Pop garnie de quelques synthés, on flirte avec l'esprit des années 60. Le ton se durcit, l'atmosphère s'assombrit alors que l'histoire de notre incendiaire reprend en Irlande avec la douce voix de Stéphanie, cette île («Bullrock island») battue par les vagues de l'Atlantique est un havre de paix puis l'épicentre du Bonbon Noir en tant que concept où sont conviés les artistes, un manoir hanté par des rescapées

affranchies de toutes les règles de la vie sociale leur préférant la cuisine fine, la poésie, le whisky et la musique telle cette guitare qui domine totalement «Recknox's lament». Les instruments sont à la fête, Sat (pseudo derrière lequel se dissimule (un peu seulement) Laurent) les laisse exprimer leurs envies d'ailleurs, ils gonflent les voiles vers la fin de l'EP, une fin épique où les sonorités chères à Ennio Morricone remplacent celles prisées par Pink Floyd.

Pas de cow-boy s'éloignant face au soleil couchant pour terminer le récit, on est plus dans l'hallucination collective sur l'île irlandaise, mais un joli titre qui clôt ce premier chapitre des aventures d'Anita sur une note d'espoir (ce n'est pas forcément aussi réjouissant dans le roman) et l'idée que Bonbon Noir réussit à nous faire voyager, dans l'Histoire, dans l'histoire d'une jeune fille blackboulée par ses rêves, dans un monde où les influences cohabitent sans être mises en compétition, un monde ouvert à tous les vents, à toutes les excentricités qui dans ce décor deviennent la normale.

■ Oli





BONBON NOIR

POUR EN SAVOIR PLUS SUR CETTE FORMIDABLE AVENTURE QU'EST LE BONBON NOIR, ON A AIGUISÉ NOTRE PLUS BELLE PLUME POUR DESSINER UNE INTERVIEW ET L'ORALISER HISTOIRE DE TOUCHER À PEU PRÈS À TOUS LES DOMAINES DANS LESQUELS LE COLLECTIF S'EXPRIME... ICI À TRAVERS LES MOTS D'ERWAN, AUTEUR, COMPOSITEUR, CHANTEUR, DIRECTEUR ARTISTIQUE...

On t'a connu chanteur de Flying Pooh, quel lien peut-on faire entre cet univers et celui de Bonbon Noir ?

Le lien que l'on peut trouver entre Flying Pooh et Bonbon Noir est la dimension cinématographique qui lie ces deux univers. Les ambiances et les compositions de Flying Pooh étaient des trips. Beaucoup de changements de rythme, de thèmes épiques, peu de compromis. Le son vous renvoyait à l'image. Bonbon Noir est un

concept album, la bande originale du roman éponyme. Il y a cette fois-ci un cadre précis. Un univers détaillé. Mais la musique est très évocatrice. Les références cinématographiques sont bien présentes comme Lynch ou Morricone. Il fallait de grands thèmes pour accompagner le combat d'Anita Black !

Flying Pooh s'adressait plutôt à un public «jeune», peut-on apprécier Bonbon Noir à 15-

20 ans ou il faut clairement avoir au moins 40 ans ?

Flying Pooh s'adressait aux fous, aux marginaux. Loin des suiveurs et des tendances. Aucune limite créative, aucune retenue et aucune limite d'âge. On avait aussi de très vieux fans qui aimaient le côté Zappa, Beefheart. L'énergie est désormais différente, mais finalement, il y a des points communs : l'univers Bonbon Noir s'adresse aux personnes curieuses, aux décalés, à tous ceux qui aiment qu'on leur raconte des histoires. Ceux qui grattent. Aucune notion marketing. Il n'y a pas de «cible». Et très important, nous avons toujours tout fait tout seul. Avec toute la passion, et les sacrifices que cela peut représenter.

Le projet prend la forme de dessins, de musique et d'un roman, quel est le point de départ ?

L'histoire du Bonbon Noir démarre à la fin de la tournée Never slow down du dernier album des Flying Pooh. Deux membres du groupe souhaitaient faire une pause. Nous n'étions donc plus qu'un batteur, deux guitaristes et moi-même. J'ai commencé à écrire une nouvelle. J'en ai parlé aux autres. Je leur ai dit que ce serait bien de réaliser la bande originale tirée d'une histoire. Le sujet leur a plu. Nous avons commencé à composer. Rek a monté son studio d'enregistrement. Il a pris la direction artistique musicale du projet à bras le corps.

Les œuvres se sont-elles construites en même temps ?

Passionné de cinéma et de bandes dessinées, j'ai rencontré plusieurs illustrateurs qui ont décidé de nous accompagner dans l'aventure Bonbon Noir. Entre temps, Nathalie Thery, éditrice, a lu le texte. Elle a vu le potentiel du projet et elle m'a guidé. Au bout de quatre ans, nous avons donc un premier LP, un roman, et des dizaines d'illustrations pour exprimer l'univers de Bonbon Noir. Très important aussi, le sceau Bonbon Noir dessiné par Matt qui est batteur mais aussi graphiste qui porte tout l'univers du projet.

A part «auteur» et «chanteur», quel est ton rôle dans ce projet ?

Je suis le créateur du concept Bonbon Noir. J'ai écrit le roman. J'ai travaillé en lien direct avec tous les illustrateurs et je suis auteur au sein du groupe dont Rek est le principal compositeur. C'est vraiment un projet collaboratif. Une œuvre pluridisciplinaire protéiforme. Il y a trois chapitres au projet. Le roman, la musique et les illustrations... et on espère aller plus loin. Un audio book, un film, et plus encore.

Pourquoi avoir autant de pseudos différents ?

(rires) Necker, Satanus, L. Erwan Kern... autant de personnages qui m'habitent. Autant d'évolutions et de périodes de ma vie. Les membres du groupe, et tous mes proches amis m'interdisent tous les stimulants. J'ai un cerveau qui ne s'arrête jamais. Toujours en train d'imaginer de nouveaux projets. Essayer de me coucher moins con qu'au lever, rencontrer des personnes qui me tirent vers le haut. Faut rien lâcher, même en 2020.

L'écriture du roman s'est-elle faite en solitaire ou c'est aussi un travail collectif ?

C'est un travail personnel. L'histoire de Bonbon Noir devait être une nouvelle, quelques pages puis Anita Black m'a pris par la main. L'éditrice Nathalie Thery m'a poussé à rendre l'histoire encore plus épique, épaissir les personnages, les ambiances. J'ai été aussi beaucoup aidé par deux relecteurs : Dave, bassiste du groupe et secrétaire de rédaction, et Lady Damiot, une journaliste qui chante sur quelques morceaux. Une aide précieuse, primordiale. J'aurais aimé y passer encore plus de temps. Un roman peut être une histoire sans fin. Vous pouvez ne jamais vous arrêter. Ma tête est remplie de tous ces personnages, ces lieux et ces époques. Ce premier tome aurait pu faire 600 pages.

Les titres de l'album suivent l'aventure d'Anita Black, la musique peut-elle être appréhendée sans le reste ?

C'est indépendant. Mais les personnes qui ont écouté la bande originale après avoir lu le livre ont trouvé ça très complémentaire. Et ça leur a donné envie d'en voir plus. Ça les a replongés dans l'histoire. Anita se bat pour survivre, puis pour vivre libre. Les thèmes épiques sont faits pour accompagner son histoire. Et vu

qu'elle rencontre un tas de freaks, les thèmes plus étranges «lynchiens» collent bien aussi. Idem pour les illustrations. Chacun a eu une vision artistique différente. La couverture et les dessins les plus aboutis ont été réalisés par Nicolas Le Monstre qui s'est vraiment investi. Histoire, musique, illustrations, Bonbon Noir est un cabinet de curiosité où chacun est libre d'entrer, de tripper et de choisir son chemin.

Les morceaux sont assez doux et font écho au psychédélisme des années 70', ce n'est pas vraiment raccord avec la vie d'Anita à New York, quand on lit le roman, on s'attend plus à du jazz, du blues...

Imaginez Tarantino qui couche avec Lynch. On ne parle plus d'époque mais d'énergie et d'inspirations. Mais il n'est pas proscrit d'avoir un vieux blues agricole ou un jazz psyché sur les prochaines productions. L'amitié et la folie qui nous lient au sein du groupe depuis une vingtaine d'années est une force. Nous sommes libres. Le champ des possibles de Bonbon Noir est infini.

Une partie de la promo sur internet est en anglais, le livre est-il traduit dans d'autres langues que le français ?

Alors c'est prévu. Mais traduire correctement un texte en gardant les subtilités de langage est très onéreux. Le livre devrait aussi sortir en audio book.

Sans être un livre sur l'histoire, le contexte joue un rôle, tu as fait des recherches historiques sur cette époque ou t'es laissé porter par les représentations culturelles qu'on en a ? Je pense notamment aux travaux de Dorothy Lange ou de John Steinbeck...

J'ai fait énormément de recherches. Sur l'Amérique en 29, et plus spécifiquement New York. Oui les photos de Dorothy Lange font partie des documents de mon «mur» Bonbon Noir. J'ai parcouru des kilomètres de page web. Chaque personnage a une histoire détaillée, même si elle n'est pas dévoilée dans le livre, et réaliste. Tous les rôles secondaires et faits historiques ont été calés. J'ai des centaines d'images, de références. J'ai une pièce dédiée au Bonbon Noir chez moi. Je suis prêt à présenter un dossier complet à Netflix !

Les chapitres sont très courts, on est toujours dans l'action, on peut passer de longs mois en tournant une page, le quotidien et les descriptions ne t'intéressent pas ?

Le roman aurait pu être beaucoup plus long. Anita raconte les moments clés de sa vie, on ne s'attarde pas dans les lieux. Ça va assez vite c'est vrai. En 240 pages, on passe de 1920 à 1960. Il n'y a pas de temps mort. Je laisse aussi le lecteur se dessiner les lieux et les héros. Il faut laisser des portes ouvertes, une liberté pour s'imaginer le Bonbon Noir une fois le livre refermé. L'esprit doit vagabonder.

Quelles sont tes références en littérature ?

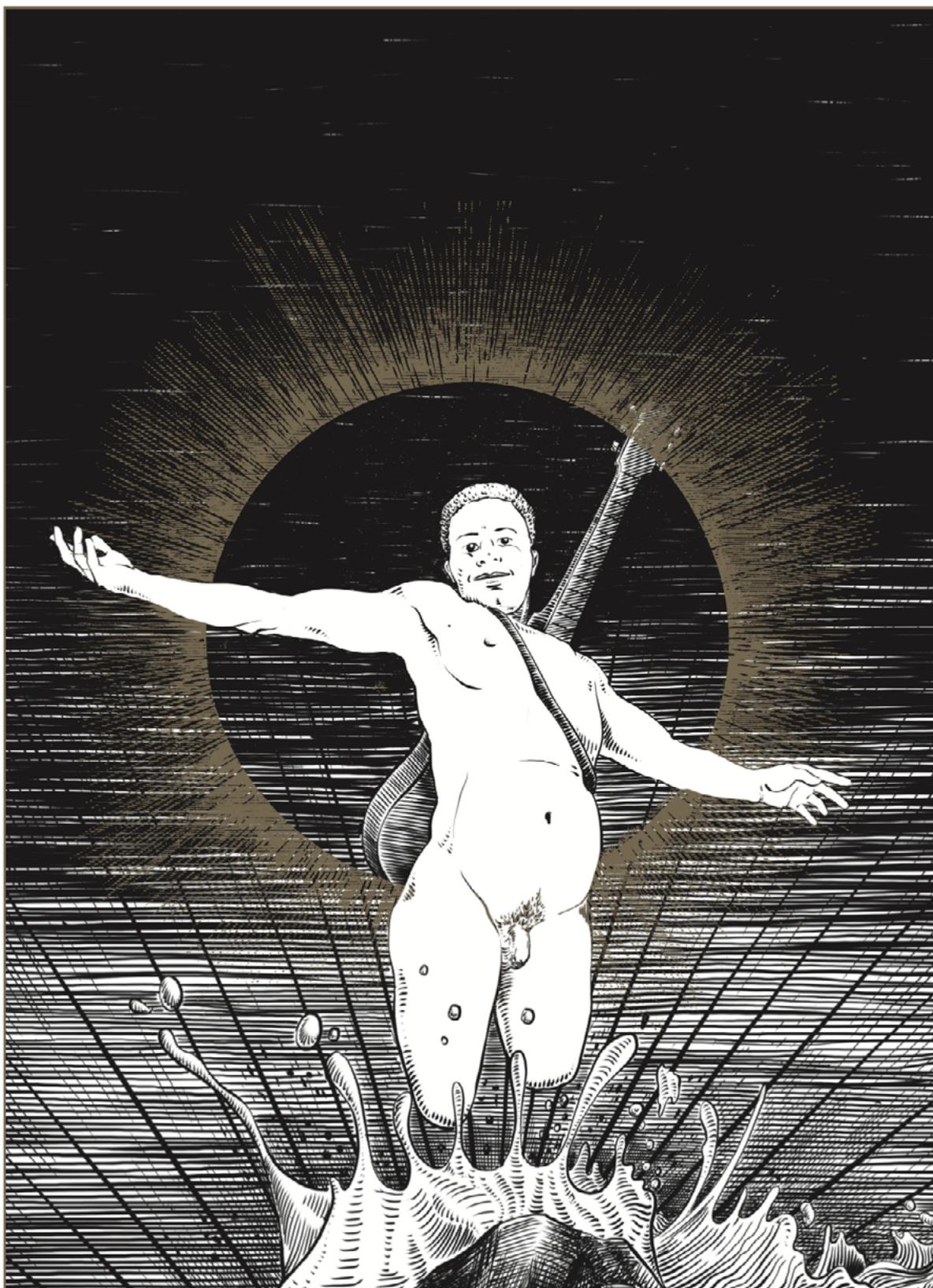
Fichtre... c'est tellement éclectique ! Murakami, Damasio, Despentès, Tesson, Virginia Wolf, Fabcaro, K Dick, Riff Reb's, Frederic Dard, Slimani... et des bandes dessinées, des romans graphiques. Je lis dès que je peux, et de tout. Mais je me considère plus comme un raconteur d'histoire qu'un romancier en fait. Mon rêve reste de porter Anita à l'écran.

D'ailleurs, l'ensemble est assez cinématographique mais l'histoire est un peu trop éclatée dans le temps pour correspondre à un scénario, non ?

Disons que ça ferait une belle série, une trilogie. Soyons fous. L'histoire démarre en 1920. et se terminera en 120 ans plus tard. La saga d'une femme qui va changer le monde.

Le livre, le vinyle, les images, tout est ultra soigné mais a un coût, en cette période de crise, ce n'est pas un pari risqué ?

C'est une règle que je me suis imposée. Tous les objets Bonbon Noir doivent être fabriqués comme des objets précieux. La musique mérite un bel écrin. Les illustrations méritent le plus beau papier. Toutes les personnes qui ont reçu les objets ont pris une claque visuelle. Les papiers d'impression luxueux, les marquages à chaud en or, l'or du vinyle, rien n'a été laissé au hasard. Tout a été possible grâce à un imprimeur passionné. Il n'est pas question de faire un objet commun. Je me suis vraiment démené pour trouver des originaux et les embarquer dans l'histoire d'Anita et du Bonbon Noir. Tout le monde est très impliqué.



**BONBON
NOIR**



**Il y a eu discussion sur le format du vinyle ?
Les 10 pouces sont assez rares...**

Rek a tout de suite pensé au 10 pouces. Toujours dans un esprit de préciosité et de collectionneur. C'est très élégant un 10 pouces. On dirait presque un 78 tours. Et les illustrations se prêtent bien à ce format.

Tu as été tenté par un texte plus court qui aurait pu être édité au cœur d'un 33 tours pour mélanger les 3 projets ?

Oula, il y a eu tellement de versions de ce projet avant d'aboutir. On voulait effectivement mettre la nouvelle au sein d'un coffret qui aurait contenu un double vinyle, puis un coffret de 33 tours. Mais au final, je voulais que les gens découvrent le livre seul. Et qu'ils apprécient la musique sans forcément avoir lu le livre. On peut voyager et se faire son propre délire en écoutant l'album. Ou s'imaginer sa propre bande son en lisant le livre.

Chaque objet méritait d'avoir sa propre vie même s'il est lié au même univers.

Notre grand défaut, c'est l'aspect «business» musical. On a sorti l'album sans label et sans distributeur. Sortir un son sans le distribuer est un non-sens. La rareté ne paie plus en

musique. Je veux qu'un maximum de monde puisse embarquer dans l'aventure Bonbon Noir. L'idée n'est pas du tout de se faire de l'oseille mais bien d'emmener le projet beaucoup plus loin.

Y-a-t-il plus d'excitation au moment de la création ou maintenant que tout est dispo et que le public se l'approprie ?

Chaque étape a eu ses passages euphoriques. La fin d'un mix, l'envoi des masters en presage. La validation définitive du texte du roman. Chaque fois que Rek nous envoyait une nouvelle piste, chaque illustration terminée. Les rencontres avec des passionnés qui se sont engagés. L'appel de l'éditrice qui a craqué sur le texte. La réception du vinyle. Les premiers envois. Les premiers retours du public. Un producteur de légende qui vous félicite sur le premier disque et qui accepte de travailler sur la suite. Les espoirs de porter le projet plus loin.

Un producteur de légende ? On peut en savoir plus ?

Non, désolé, c'est encore trop tôt pour en parler...

Mais le tome 2 est en cours ?

Le tome 1 est aujourd'hui trouvable sur Ulule/Bonbon-Noir et en E-Book. Il n'est pas « officiellement » sorti puisqu'il n'est pas en librairie. Je vais essayer de trouver un éditeur qui puisse m'accompagner pour le sortir et attaquer le deuxième tome. Instagram, illustrations et illustrateurs, contact, producteur, ingénieur du son, c'est une aventure passionnante mais chronophage. Élargir le réseau Bonbon Noir est essentiel pour aller plus loin. L'autoproduction a ses limites. Label, distributeur, producteur, réalisateur, soyez les bienvenus ! Pour prolonger les aventures d'Anita Black et du Bonbon

Noir, ce sera primordial.

Merci

Merci à toi et un grand merci à Elodie et Romain de Singularités. Bravo à W-Fenec, guidé par la passion. On ne lâche rien !

Merci au Bonbon Noir, que l'extravagance et la folie créatrice fasse honneur aux génies de tous horizons ! Merci aussi à l'équipe de l'Agence Singularités.

■ Oli

Illustrations : Nicolas Lemonstre





JW FRANCIS

WE SHARE A SIMILAR JOY

[Sunday Best]

Lo-Fi (tiens, c'est le nom du troisième titre), indie pop, rock de chambre, JW Francis s'inscrit dans la longue tradition des gars qui ne s'encombrent pas de masses d'instruments pour faire leur truc dans leur coin. Et si son logo barbu peut nous faire penser à Forest Pooky, c'est plus en parcourant nos articles sur Federal ou The Married Monk que tu trouveras l'ambiance proposée sur We share a similar joy. Des titres bricolés autour d'une mélodie ultra accrocheuse avec un petit rythme, quelques beaux accords de gratte et pourquoi pas des sonorités saupoudrées par-dessus histoire d'arranger un peu la production et la faire sonner nettement moins «roots». C'est que le frenchie installé à New York (tiens, c'est le nom du huitième titre) tient à bien présenter, bon, à la vue de l'artwork, ce n'est pas évident mais je t'assure que les compositions sont bien propres, il n'y a pas de larsen qui traîne ou de saturations agressives, tout est fait dans l'esprit cocooning ! Bon, la joie partagée n'est pas éclatante car le loustic se fait parfois mélancolique y compris sur son «Good time» tout en retenue et bien moins guilleret que «Is that the one» ou «Gold». On approche même la dépression sur «I'm down, whatever», pas le genre de disque à mettre pour ambiancer une soirée, non, c'est plutôt un de ceux que tu peux écouter sous un plaid dans le canapé un jour pluvieux ... ou un jour de confinement.

■ Oli



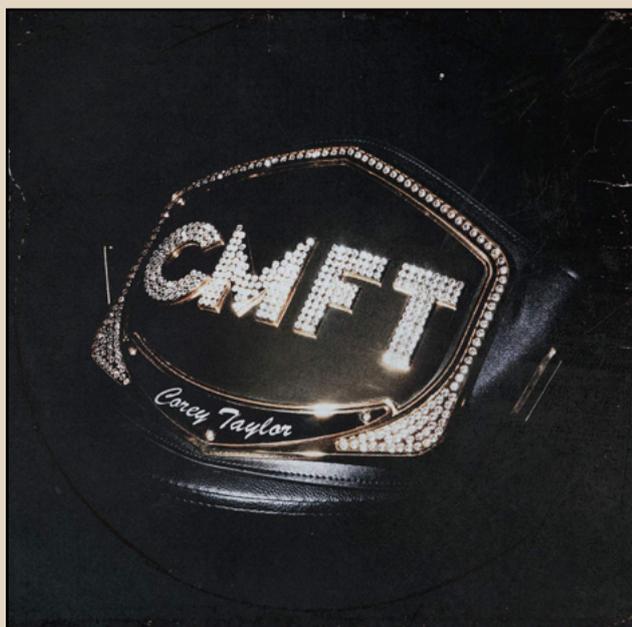
NIANDRA LADES

YOU DRIVE MY MIND

[Cut Cut Records / RMA Records]

Niandra Lades, tiré du nom du premier album de John Frusciante (RHCP) sorti en 1994 pendant sa célèbre période junkie, est un groupe Clermontois qui a fait l'actu entre les deux périodes de confinement avec la sortie de son troisième album, You drive my mind, trois ans après le succès d'estime de Night funeral. Pour tout vous dire, nous n'avons pas pu résister à la délicatesse et aux fulgurances indie-rock de ce quintet qui balance sans vergogne ses influences indie-rock 90's (citons Sebadoh, My Bloody Valentine, Sonic Youth, ou même The Cure) et dont la variété de leurs morceaux apporte un ensemble un tantinet contrasté tuant ainsi l'ennui. En effet, Niandra Lades est à la fois capable de nous embarquer dans un univers pop ambivalent qui berce («Untitled w/ bass», «It's time») autant qu'il cogne («Wrong way men»), et dans le temps d'après nous éjecter dans une sphère sonore cosmique («Where is your smile»). Et puis, ne mentons pas, il y a également cette petite touche «émo» («The same boat») qui nous plaît tant chez ces gars-là, sûr que notre Gui de Champi national ne saurait être insensible à ce You drive my mind.

■ Ted



COREY TAYLOR

CMFT

[Roadrunner]

Pour être tout à fait franc avec toi, je n'attendais absolument rien de ce premier album solo de Corey Taylor, le célèbre frontman de Slipknot [bouhhh] et Stone Sour [bof bof]. Mais j'ai quand même bien fait de pousser la curiosité à écouter CMFT au moins une fois car depuis, le disque a du mal à quitter ma platine !

Entouré du gratin des musiciens de studio et des membres de Stone Sour, Wall of Jericho, ou Ministry, Corey Taylor a mis en boîte pendant le premier confinement un disque haut en couleurs, gavé de tubes et, il faut bien le reconnaître, clairement sympathique. Un disque «à l'américaine» bourré de testostérone [tant au

niveau des chansons que de la production] et dont la moitié des titres pourrait être en heavy rotation dans les stations rock US. Mais même si ça fonctionne [et que tout a été fait pour que ça fonctionne], on sent bien tout au long des 13 titres de l'envie et de la passion qui rendent l'ensemble clairement cohérent et authentique. L'ensemble est puissant sans être agressif, entraînant sans être mielleux, et surtout diversifié ! Alternant morceaux catchy [«HWY 666» ouvrant le bal avec son solo de guitare au bout de 16 secondes d'intro, l'excellent «Samantha's gone», l'énergique «Meine lux» et ses excellents chorus de guitares, «Halfway down»], tubes que tu n'arriveras pas à faire disparaître de ton cerveau [l'excellent power pop «Kansas», «Black eyes blue»] et brûlots plus agressifs [«Culture head», «Everybody dies on my birthday», le pétard mouillé «CMFT must be stopped» avec les feat de rappeurs US, «European tour bus bathroom song» dans une veine punk hardcore clôturant avec bon goût ce disque] sans -malheureusement- oublier les incontournables [mais tellement dispensables] ballades [«Silverfisch», «Home»], Corey Taylor présente un premier album presque parfait. Un disque tout au long duquel le chanteur se montre tout aussi à l'aise quand il s'agit de hausser le ton que quand il convient de muter en mode crooner. Le gars se fait plaisir, c'est sûr, il explore des styles qui ne rentrent pas dans le cahier des charges de ses groupes, et cette respiration est clairement un plaisir pour les écoutilles. Les fans hardcore de Slipknot crieront certainement au scandale, mais qu'importe, CMFT est un foutu bon disque. Tout simplement.

■ Gui de Champi
Photo : Ashley Osborn





THE TWIN SOULS

II
[Smoky Sun Records/Archipel]

2, duo, II, deuxième, bis repetita. On va développer cette idée autour de ce chiffre 2 jusqu'à plus soif pour parler de cette nouvelle sortie. Pour ce deuxième EP, qu'ils ont sobrement intitulé II, les frères Marcos qui forment le duo The Twin Souls, nous offrent non pas 2 tracks, mais 5, aux noms qui sonnent parfois double : «Keep keep», «Hey Hey», «Ch ch Chewa». Dépassée cette amusante allitération numérale, on espérait que Martin et Guilhem allaient également répéter la même recette pour cette deuxième mouture que celle développée dans leur premier EP, à savoir un bon rock nerveux qui puise dans les bonnes recettes du son des 70's (de Led Zeppelin aux Black Keys). Et c'est le cas, et c'est tant mieux ! Même si, pour ce nouvel EP, ils savent aussi faire le lien avec le traditionnel pop rock british («Hey hey»). Un chant à 2 voix, un intervertissement des instruments au gré des compos, à croire que la gémellité apporte un surcroît d'âme à la création artistique, une dynamique fusionnelle. Celle des The Twin Souls est évidente, et la qualité de cette deuxième galette l'est toute autant.

■ Eric



FREE FEELING

ALL IS THERE AND THAT IS ALL
[Autoproduction]

Si Enzo fait beaucoup de choses dans Free Feeling (chant, guitare, compositions, production, mixage, mastering, communication...), il n'est pas seul derrière cet album de blues rock puisque Etienne (batterie), Mathias (basse) et quelques invités (aux guitares et à l'orgue) comptent également quand il s'agit de sortir un premier album qui vaut double ! Très axé seventies avec un son chaleureux, le trio, plus ou moins élargi selon les titres, met autant en avant le rythme que les mélodies et joue avec le français comme avec l'anglais. Ma préférence va vers les textes en langue étrangère, le côté franchouillard datant encore davantage l'ambiance. Recherchant aussi la finesse, on a le droit à quelques morceaux qui sortent du lot comme le nerveux «Shed one me wrong», le grassement distordu «Lonesome highway», l'instrumental «Douceur». Parfois c'est moins réussi (le chant sur «Master piece», la longueur de «Perte de contrôle») et on se dit que plutôt que tout nous mettre, les Toulousains auraient peut-être du faire le tri et en laisser de côté pour ne pas trop se disperser et perdre des auditeurs en route.

■ Oli



IRON MAIDEN

NIGHTS OF THE DEAD - LEGACY OF THE BEAST, LIVE IN MEXICO CITY

(Parlophone Records)

Mon dernier papier sur Iron Maiden concernait la chronique d'un album live. Comme je pouvais l'indiquer dans ce précédent papier sur Iron Maiden, le groupe britannique a pris le pli de proposer un live résumant plus ou moins fidèlement la tournée qui a suivi la sortie du dernier album studio en date (en l'occurrence, *The book of souls*). Comme on n'arrête pas le progrès, et qu'Iron Maiden n'arrête pas de tourner, le groupe propose aujourd'hui à ses aficionados un deuxième live avant un prochain album studio (?) tant attendu. Mais les deux différences de taille avec son prédécesseur, c'est que *Nights of the dead - legacy of the beast, live in Mexico City* a été enregistré dans un même endroit (en l'occurrence à Mexico) sur trois dates et qu'il présente une set list «best of» imparable et presque indiscutable. Et pour le reste ? Pas grand-chose à dire car l'adage selon lequel on ne change pas une équipe qui gagne se prête parfaitement à la Vierge de Fer.

Les grincheux et autres mauvais coucheurs de la pire espèce clameront à gorges déployées qu'il s'agit d'un album qui ne sert à rien, compte tenu de la pléthore de disques live déjà sortis. En quelque sorte, ils n'auront pas tout à fait tort car il s'agit bien, dans la discographie officielle, du onzième disque du genre. Sauf que cet album, et de surcroît sa setlist, est le fidèle reflet d'un Iron Maiden au top de sa forme et dont la dernière

tournée mondiale a été unanimement décrite comme exceptionnelle. Alors qui va cracher sur une nouvelle trace discographique captée live des princes, que dis-je, des rois de la NWOBHM ? Car avec un Maiden de ce calibre, les poursuivants, déjà loin, peuvent se rhabiller.

Les grands classiques sont tous au rendez-vous (et pour le coup, aucun morceau de *The book of souls* dans la tracklist de 16 morceaux pour 100 minutes de plaisir) avec quelques raretés («Revelations», «Flight of Icarus»,..) qui raviront les fans acharnés qui, tout comme les simples passionnés de musique rock en général, en auront pour leur argent avec ce double album (également disponible en triple LP). Car oui, Iron Maiden sait régaler. Le son est impeccable, l'interprétation est du même calibre, la track list équilibrée, et j'ai bien du mal à trouver un défaut à ce disque. Et pourquoi chercher midi à deux minutes avant minuit quand le plaisir est au rendez-vous ? *Nights of the dead - legacy of the beast, live in Mexico City* s'écoute à fond les ballons, en hurlant aux «Scream for me Mexico» de Bruce Dickinson et en battant les records de air guitar quand il s'agit de singer les trois excellents guitaristes d'un des meilleurs groupes live encore en activité. Net, efficace et sans bavure.

■ Gui de Champi



LAETITIA SHÉRIFF

STILLNESS

[Yotanka Records]

Active depuis 2004, on pourrait imaginer la discographie de Laetitia Shériff longue comme le bras... Mais si on met de côté les EPs, le live et les participations à d'autres projets, Stillness n'est «que» son quatrième album. Autant dire que notre icône française du rock (oui, allons-y franchement) sait prendre son temps pour préparer ses compositions et préfère la qualité à la quantité. C'est bien simple, il n'y a rien de trop sur ces dix nouveaux titres, tous apportent leur truc, vivent leur vie, dévoilent leurs atouts et laissent la place à un autre.

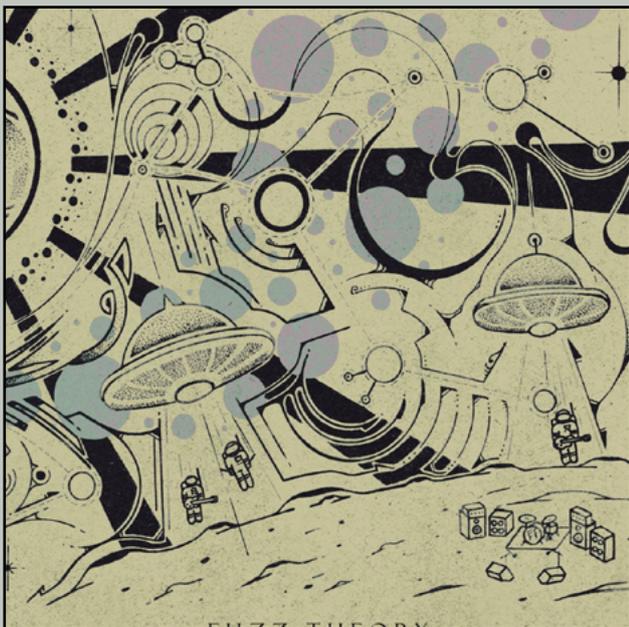
Si elle occupe le devant de la scène, Laetitia n'est pas seule dans cette entreprise, elle est accompagnée de son fidèle Thomas (guitariste de Montgomery) et de Nicolas (batter Eiffel ou The Married Monk), ainsi si sa voix, chaleureuse ou rocailleuse, porte la lumière, c'est un véritable trio qui construit les titres où aucun instrument n'est mis de côté (Thomas place même un peu de synthé de temps à autres). Il n'y a qu'un titre («Pamper yourself») où elle semble isolée, il sonne évidemment plus pop/folk que les autres et amène un calme différent des autres plages apaisées (le déchirant «A stirring world», l'orchestré «Go to Big Sur», le pesant «Ashamed»). A l'opposé, on trouve des titres résolument rock avec une grosse dose d'énergie et de saturation pour «Sign of shirking» (digne d'un L7) ou «Stupid march» (pas loin d'un Sonic Youth). Mais qu'elles soient plus douces ou plus électriques, toutes les compositions bénéficient d'un charme indéniable apporté par des mélodies touchantes («People rise up») ou accrocheuses («Deal with this»).

Quelque part entre la délicatesse de Shannon Wright et l'électricité transmise par Patti Smith, à moins que ce ne soit l'inverse, Laetitia Shériff nous revient avec un bel album sous le bras, en d'autres temps, on se serait réjoui d'écouter toutes ces nouvelles chansons en concert, aujourd'hui, on est plus à regretter de ne pas pouvoir vivre cette expérience, disons-nous que ce n'est que partie remise...

■ Oli

Photo : Lise Gaudaire





FUZZ THEORY

TRACK & EAT

[Opposite Prod / Blackout Prod]

Voici Fuzz Theory, nouvelle tentacule de la power pieuvre orléanaise donc forcément ça sort chez Opposite Prod mais avec également une coprod dans le grand Est chez Blackout. Le trio, où l'on retrouve notamment un ancien Gravity Slaves au poste de guitariste/chanteur sort son premier LP Track & eat, trois ans après s'être fait les armes sur un premier EP Sin use it. Ok, je vois qu'on a affaire à des p'tits rigolos alors moi aussi je veux jouer. J'ai le nom pour votre prochain disque les gars, ça sera App and 10 it !

Étant donné le patronyme du groupe, vous avez deviné qu'on ne faisait pas dans la folk douce-reuse ou l'ambient electronic. Ça envoie des grosses guitares et des gros riffs dès le titre d'ouverture, «Stone age Logan», qui comme son nom l'indique évoque la reine de l'âge de pierre et cette mixture de stoner, punk, rock, noise... C'est du reste l'influence principale, qui se dégage des premiers morceaux, «Midi breakfast», peut être celui qui se rapproche le plus de Gravity Slaves, «Ma mère disait», le seul curieusement en français ou encore le plus lent «Global warning», qui vient clôturer la face A (la face Fuzz ?) du LP. Pour la B (face Theory ?), on repart à peu près sur les mêmes bases, si ce n'est que «Let's share» démontre davantage de nuances. L'ambiance monte progressivement avec un riff tranquille, qui s'anime petit à petit, puis arrive la fuzz, pour finir sur un truc bien plus massif et noisy. C'est après que j'ai été quelque peu surpris. J'avais

bien lu, avant d'écouter ce Track & eat, les noms de groupes cités comme influences dans la bio et à partir de ce moment du disque, c'est plus que frappant. L'instrumental «Chewba K wasa qui» sonne à fond comme du Munity On The Bounty, «O N U», ensuite, rappelle en tous points Rage Against The Machine, quand «Impose me rules», avec son riff entraînant, m'a tout de suite fait penser à l'excellent «Summer holiday vs punk routine» des regrettés Refused. Bon, ok, ils sont toujours actifs mais on ne va pas se mentir, c'était mieux au siècle précédent. Pas de soucis, les Orléanais écoutent plein de trucs différents et se font plaisir, ils auraient tort de s'en priver. Et c'est toujours bien de varier un peu et ne pas proposer exactement la même chose, déclinée en dix-douze chansons identiques. Là c'est juste que l'enchaînement des trois m'a vraiment sauté aux yeux, enfin aux oreilles (j'ai pas repéré le morceau Death From Above 1979 en revanche). Nul doute, vu la qualité déjà proposée, qu'ils sauront à l'avenir s'affranchir ou du moins atténuer ces références un peu trop visibles. La théorie est bien maîtrisée, reste à peaufiner et retranscrire tout cela encore plus personnellement dans la pratique. Sinon, le disque se termine par une très agréable petite sucrerie, avec la très bonne reprise de «Maniac», tube de la BO de Flashdance, que j'ai du googler pour vous dire qu'il avait été écrit par Michael Sembello. Une nouvelle preuve que les classiques de la pop, notamment des années 80, sont toujours aussi efficaces, repris à la sauce punk rock. Ça m'a d'ailleurs donné envie de ressortir la compil' Whiskey dancing, sortie en 2005 chez Slow Death sur ce même thème, avec que des groupes français comme Dead Pop Club reprenant «Let's all chance», Dead End «Big in Japan», Atomic Garden «A forest», Guerilla Poubelle «Sunday bloody sunday» et... Thirsty Six Side «Maniac». Tout s'explique !

Track & eat va tourner chez moi, c'est certain et je suivrai et écouterai avec beaucoup d'attention App and 10 it quand il arrivera.

■ Guillaume Circus



FUZZ THEORY

IL A FALLU QUE JE REÇOIVE UN MAIL D'UN MEMBRE DE FUZZ THEORY ENTRE LES DEUX CONFINEMENTS POUR ME PENCHER SUR CE TRIO D'ORLÉANS. JE M'ATTENDAIS À DU PUNK ROCK OU À UN GROUPE DE FUZZ, ET JE ME SUIS RETROUVÉ À PASSER EN BOUCLE TRACK & EAT, DISQUE DE ROCK PAR EXCELLENCE. DU COUP, JE ME SUIS DIT QUE ÇA POURRAIT T'INTÉRESSER D'EN SAVOIR UN PEU PLUS. C'EST PARTI !

Salut Fuzz Theory. Je pense qu'une petite présentation s'impose pour nos lecteurs : pouvez-vous nous en dire plus sur l'origine du groupe, le background des musiciens, vos influences, et votre projet musical principal ?

Antoine (basse) : On a commencé à répéter avec Nico en 2016, Nico à la batterie et moi à

la basse, et en décembre 2016, Nico a rencontré Louis à un concert de Speed Jesus. Nico cherchait le Dave Grohl d'Orléans et Louis s'est tout de suite présenté comme tel ! Les répétitions ont démarré 5 jours après, le temps que nos oreilles arrêtent de saigner après le concert de Speed Jesus ! On a pris le temps de se

connaître, Louis avait pratiqué la batterie avec Palette Europe, Nico avec les Gravity Slaves et Broken Roses et moi avec Mismeasure of Man. Premier concert de Fuzz Theory le 22 avril 2017 à Orléans avec Heavy Heart et Attention du Canada. Nos influences sont diverses et variées mais finalement dans la même veine : Death from Above, Them Crooked Vulture, Royal Blood, RATM, QOTSA, Foo Fighters, Grauss Boutique, Love Computers, Burning Heads, At the Drive-In, Unsane etc. Nico venait d'un milieu plutôt punk, Louis plutôt pop indé et moi du hardcore et l'idée c'était de s'orienter vers un style plus stoner, plus mélodique et garder une vision large de ce qu'on pouvait faire sans s'enfermer dans un style trop catalogué tout en gardant la sensibilité de chacun.

Après un premier maxi en 2018, vous présentez votre premier album qui sort notamment via Opposite Prod, le label des Burning Heads : était-ce une évidence de collaborer avec eux ? Orléans, ville du néant, mais Orléans définitivement ville rock ?

Nico (guitare/chant) : Dans la mesure où, à Orléans, tout s'est globalement connecté dans le Rock'N'Roll autour des Burning Heads, que les salles de répétition et camions de tournée se sont pas mal prêtés de gauche à droite, PP&M et Opposite Prod sont finalement devenus une seule et même entité, chapeauté par notre bon vieux pote Boris, pour qui on fait les barman quand on n'est pas programmé. Autant dire que tout tourne pour nous sur Orléans autour de Opposite / PP&M. C'est l'asso la plus active de la ville pour l'actu Rock'N'Roll et Punk HxC et donc incontournable. Il y a longtemps qu'on n'a pas été au club de reggae du coin, mais oui Orléans ville du néant, en revanche grosse production de rockeurs et de groupes qui ont écrit l'histoire dans la ville : NDE, Keneda, DDT, Def Daf, Détective, les Fly's Fuckers etc.

Votre style oscille entre punk et stoner, le tout saupoudré de sonorités pop et fusion à la RATM. Vous alternez également chansons chantées dans des formats rock «classiques» et des titres avec de longues plages instrumentales : mélanger les styles est-il pour vous une façon de ne pas s'enfermer

dans un créneau unique et de ne pas vous cantonner à une «scène» ?

Louis (batterie) : Bah oui !

Nico : C'est un peu la liberté qu'on s'offre dans nos choix de compositions. Ce n'est pas évident à tenir parce qu'on nous rappelle souvent que nous ne sommes pas dans un style bien défini. On savait d'emblée par expérience que ne pas pouvoir cataloguer notre groupe dans une case serait compliqué, mais nous l'assumons ! Nous sommes un groupe trop métal pour la case pop, trop pop pour la case métal, trop punk pour la case stoner et trop stoner pour la case punk, et trop reggae pour la case hip hop (rires).

La scène stoner power rock est bien représentée dans l'Hexagone et le style a le vent en poupe. Malgré votre jeune âge, vous avez déjà des connections avec des groupes français ou étrangers avec qui vous avez des affinités ? Vous préférez vous retrouver dans des soirées 100 % stoner ou bien dans des plans avec des groupes aux styles plus ou moins éloignés du vôtre ?

Antoine : Bien sûr, les rencontres qu'on a pu faire au travers de nos dates de concert nous ont permis de côtoyer quelques super groupes pour lesquels on a un profond respect : The Eternal Youth, Young Harts, 7 Weeks, Guerilla Poubelle, Bien à Toi, Junior Rodriguez, Dirty Fonzy, Youth Avoiders, Rebel Assholes, Welcome Noise, Red Sun Acatama, Over The Top, etc...

Louis : Nous sommes éclectiques, et ouverts à toutes propositions.

Nico : Louis est du genre à avoir une serviette jaune quand il va au bain turc. Globalement on se sent assez à l'aise que ça soit une soirée métal ou plus rock indé, et la diversité de nos compos nous permet d'adapter nos sets.

En bons technocrates de l'indépendant, vous sortez votre album en plein confinement. Timing parfait et idéal pour défendre et promouvoir l'album sur scène ! Trêve de plaisanterie : pourquoi ne pas avoir décidé de décaler la sortie du disque pour vous permettre de faire coïncider sa sortie avec une éventuelle reprise des concerts ?

Nico : On a eu peur de mourir avant ! On a bos-

sé sur cet album depuis plus de 2 ans, l'ingéson avec qui on devait faire le mix de l'album nous a fait un infarctus suivi d'un triple pontage coronarien qui avait déjà impacté le délai de sortie de cet album. Et aussi pour éviter de sortir 2 albums différents en même temps post confinement !! Nous avons fait une étude de marché quelque peu douteuse et de façon inévitable nous avons décidé de le sortir ! Plus sérieusement ça nous a aussi permis de nous accrocher à quelque chose de concret pendant toute cette période de merde.

Antoine : Finalement le fait de devoir rester chez soi nous a aussi permis de pouvoir passer beaucoup de temps sur la promo de l'album, je ne suis pas certain que nous y aurions consacré autant de temps dans une situation «normale».

Track & eat est le titre de l'album : subtil jeu de mots les gars, félicitations. En hommage aux fumeurs et anciens fumeurs de ouinj de Bou DC ? De quoi parlent vos chansons pour ceux qui ne sont pas à l'aise avec l'anglais ?

Antoine : Je ne vois pas du tout de quoi tu parles à Bou DC. ! On a décidé d'inventer des titres bien douteux de maladies d'origines ORL, ça nous faisait marrer et en plus ça justifie nos voix nasillardes et rocailleuses.

Nico : Chaque chanson a une histoire, on a quelques chansons qui parlent d'écologie : «Stone age logan» : réflexion sur le monde qu'on laisse à nos enfants, «Global warming» qui parle d'elle-même, «ONU» qui parle plutôt de la politique d'immigration européenne voire anglaise, «Let's share» qui est un appel au partage face à la misère humaine en bas de chez nous, «Rubber» sur un cambriolage chez moi qui retarde de 2 ans la sortie de l'album à cause d'un vol de disque dur ! On compose nos chansons comme des films : une histoire, une époque, un sujet !

Et cette pochette, elle sort d'où ?

C'est notre très talentueux pote Yann Yzi qui a fait le job, en partant de bribes d'idées que nous lui avons soumises. Les petits curieux verront le lien entre la pochette de l'EP et celle de l'album !

L'album comporte douze titres dont une cover

punk de «Maniac», mais plus lourde que celle proposée en son temps par Hateful Monday, et un titre chanté en français, «Ma mère disait», : explications de ces deux choix ?

Louis : Pour «Maniac», chanson pop qui accroche et je suis super fan des chaussettes de la nana dans le clip. Un côté vintage sympa dans le morceau qui est plutôt agréable à jouer ! C'est un peu une tradition dans le punk orléanais de reprendre une vieillerie et d'en faire une version rock !

Nico : «Ma mère disait», les paroles sont celles d'une chanson traditionnelle française. On voulait éviter de faire du punk trop classique pour sortir de ce qu'on a déjà pratiqué et faire un petit clin d'œil à un groupe orléanais qui chantait en français : Keneda.

Vous allez penser que je fais une fixette avec les Burning, c'est pourtant le cas, mais la biographie Hey You! vient de sortir, et en parcourant ce pavé, c'est toute l'histoire du rock indépendant en France qui est décrite. Même si vous avez des influences américaines, ce groupe, comme d'autres en France, par son parcours et son activisme, guide-t-il intentionnellement, ou pas, la façon de voir et de faire les choses pour faire avancer le groupe ?

Antoine : On a grandi sous l'influence et l'exemple que nous montraient les Burning Heads, j'ai fait mon premier concert des BH à 11 ans dans un skate park avec Unlogistic, un truc de dingue quand t'es gosse ! Donc forcément les chiens ne font pas des chats !

Nico : Pour avoir joué sur le premier album Opposite des BH au didjeridoo et au saxo, j'ai appris qu'on pouvait évoluer dans un style sans se mettre des œillères. Ils ont été capables de faire un album reggae/dub tout en restant punk dans l'intention. A partir de là, tu comprends que tu peux ouvrir toutes les frontières de styles musicaux tout en t'appropriant ton identité artistique. J'ai été, pendant quelques années, voisin de quartier de Samprass (nd GdC : Pierre, l'ancien chanteur des Burning) et j'ai beaucoup appris à ses côtés, notamment pendant les séances d'enregistrements de Brokken Roses, sur une façon de faire très punk orléanaise ... mais efficace.

Louis : Je n'étais pas né !



Si on vous autorise à dépasser le kilomètre du confinement le temps d'une activité physique d'une heure par jour, que va-t-il se passer pour Fuzz Theory en 2021 ?

Nico : Je reste chez moi, je jardine (rires).

Antoine : On va chercher des dates et essayer de promouvoir et de défendre au mieux notre album, bref envoyer la purée partout où on voudra de nous, si possible avec des copains. On a 300 vinyles à vendre avant de pouvoir engager le prochain !

Tribune libre pour terminer : un truc à rajouter ?

Louis : Faites du sport et préparez vous à foutre des coups de pompes quand tout ça sera ter-

miné. Soyez prêts, soyez chauds !

Antoine : Faites-vous plaisir et à vos proches, l'album n'est qu'à 15 balles, ça fait un super cadeau de Noël !

Nico : Portez-vous bien la East Coast ! On arrive bientôt !

Merci aux musiciens de Fuzz Theory, salutations distinguées à Boris PP&M et à l'équipe d'Opposite Prod.

■ Gui de Champi



ALL THEM WITCHES

NOTHING AS THE IDEAL

[New West Records]

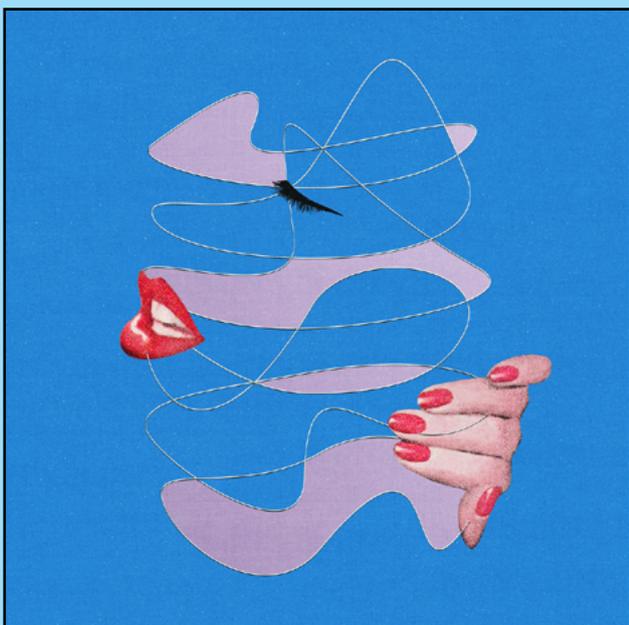
All Them Witches continue sa mue en version accélérée (troisième album en 4 ans) et si on garde une image assez psychédélique, colorée et inquiétante (un peu un mix des deux artworks précédents), le trio semble se poser davantage et devenir de plus en plus accessible. En conservant leurs références (du blues, de la folk, du psychédéisme, les années 70), les Américains jouent davantage sur la simplicité. En

témoignent des titres comme «Saturnine & iron jaw» (particulièrement épuré pour un titre stoner), «Everest» (qu'une petite guitare au son à peine distordu), «The children of coyote woman» (une ballade country) ou même «Rats in ruin» (dont les 9 minutes se terminent comme un titre de Pink Floyd mais qui a pris son temps et en est arrivé jusque là dans un calme olympien). Quand ils sont plus nerveux («Enemy of my enemy», «Lights out»), la voix reste claire et mélodieuse, facile à suivre et surnage au-dessus de la saturation pour nous servir de repère. Le combo garde son côté aventurier et propose encore des titres plus longs et outre «Rats in ruin», s'étend pour «See you next fall» où la basse vient cadrer une ambiance peu rassurante, la guitare puis la voix, encore elle, viennent tout remettre en ordre, le son est classe, l'ensemble progresse avec grâce, sans se préoccuper des timings radiophoniquement corrects ou de ce à quoi est censé ressembler la fin d'un titre. Si on pourrait presque qualifier la tonalité d'ensemble de «pop» au regard du tempo et des harmonies, All Them Witches s'attache à montrer qu'il a encore du mordant avec la partie finale assez lourde de «41» ou un «Lights out» venimeux so seventies. Ambitieux mais efficace, Nothing as the ideal s'écoute très aisément, c'est une excellente porte d'entrée dans l'univers ATW pour celui qui n'aurait pas encore franchi le pas...

■ Oli

Photo : Joe Charlton





PUBLIC PRACTICE

GENTLE GRIP

[Wharf Cat Records / Modulor]

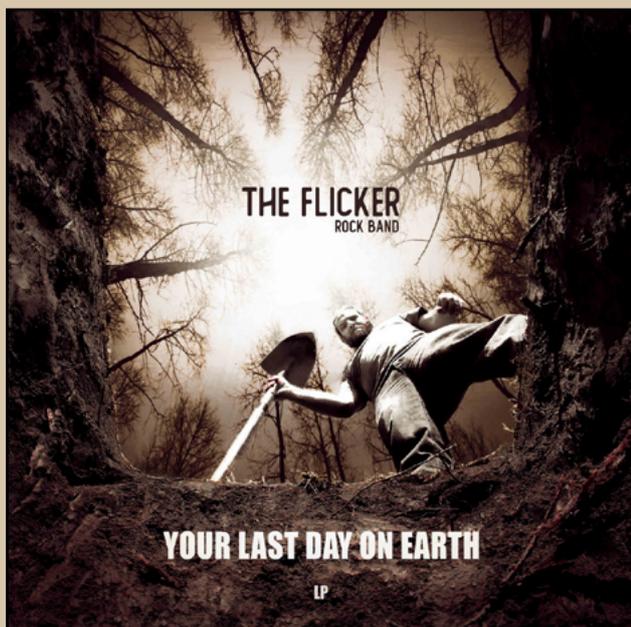
Toute nouvelle formation provenant de la scène rock new-yorkaise, Public Practice compte pourtant parmi ses membres des musiciens déjà

bien connus là-bas. En effet, le quatuor comprend deux musiciens de Wall (la chanteuse Sam York et le guitariste Vince McClelland) et deux de Beverly (Drew Citron au synthé et basse, et le batteur/producteur Scott Rosenthal). Le premier penchant du côté post-punk, le deuxième se situant plutôt dans une vague indie-pop. Leur premier disque, Gentle grip, est un mélange détonnant de l'esprit no-wave new-yorkais de la fin des années 70, clairement post-disco, avec des sonorités pop-funky qui vont te faire danser comme jamais. Mais pas que, car cette musique de caractère lie le chaud et le froid via une esthétique rock évidente rappelant à la fois les grandes heures du post-rock mais également la disco-funk, histoire d'équilibrer le tout. Bref, si tu aimes autant les Talking Heads que Blondie, James Chance que Gang Of Four, peut-être bien que ce Gentle grip saura te contenter pleinement, voire plus : il sera ta découverte du mois !

■ Ted

Photo : Okay Ogut





THE FLICKER (ROCK BAND)

YOUR LAST DAY ON EARTH (Twenty Something)

Je vais être honnête, j'ai un peu traîné des oreilles avant d'écouter ce disque. Déjà, dans le colis promo envoyé par Frank Frejnik du label Twenty Something, il y avait l'album de Do Not Machine et ce dernier n'a pas arrêté de tourner. Ensuite, j'avais quelques a priori sur ce rock band The Flicker, que j'associais de par ses membres à du punk rock à papa. Rien de péjoratif là-dedans mais plutôt typé années 80, pas exactement ma décennie de prédilection, donc. Enfin, c'est pas la tronche des gars à l'intérieur du cd digipak ou la première phrase de la bio «malgré leur moyenne d'âge élevée, les membres de The Flicker (Angers) ont survécu à la pandémie...» qui allaient me faire changer d'avis. D'autant que la période actuelle, pas très funky (doux euphémisme que de dire ça), n'est pas franchement propice à écouter de la musique non essentielle, termes malheureusement à la mode en ce moment. On n'a pas envie et encore moins besoin de ça. Sauf que Frank m'avait dit avant de m'envoyer les disques : tu vas voir, ça va peut être te plaire. Et une fois n'est pas coutume, il avait raison.

Surprise, dès les premières secondes, la rythmique basse/batt' et les guitares pleines de wah-wah me font penser à un morceau d'Öfö Am, groupe de stoner rock instru de Montpellier, impression néanmoins vite balayée quand le chant arrive. Je n'accroche pas tout de suite,

au début, du fait des sonorités, tonalités qui me sont moins familières et petit à petit, je m'en acclimate et cela passe bien. Très bien même. Ce sont les morceaux garage punk'n'roll qui me font d'abord pleinement rentrer dans Your last day on Earth. Des titres comme «The dark side of the hill», «Generation surrenders» ou encore «Nero playing lyre», le plus rapide, avec son refrain «They want to conquer the sun» qui renvoie au «I want to conquer the world» de Bad Religion. En tout cas c'est ainsi que je l'entends. En parlant de conquête, c'est avec «Swimming in a sewer», se révélant davantage après quelques écoutes que je finis par l'être complètement, conquis. Enfin, ok, ce n'est peut être pas le disque que j'écouterai lors de mon dernier jour sur Terre mais j'ai diamétralement revu mon jugement un peu hâtif sur le groupe et remis le CD plusieurs fois dans la platine depuis. C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes, il paraît...

Your last day on Earth est certes leur premier album mais les gars ont de la bouteille, certains jouaient dans Casbah Club il y a une trentaine d'années, si cela vous évoque quelque chose. Les deux derniers morceaux me parlent un peu moins en revanche, même si leur reprise «Radioaktivitat» de Kraftwerk a le mérite d'être personnelle et ne dénote pas trop dans l'album. Mais je vais plutôt remettre le début et notamment «Swimming in a sewer», que je mentionnais précédemment. J'adore ce titre. Il sonnait un peu comme un autre groupe et je n'arrivais pas à mettre un nom dessus, ça m'énervait. Il y avait un truc dans la voix, la manière de chanter par moments, les guitares (très mises en avant dans tout l'album, enregistré et mixé par Camille Belin au passage, de Lane, Do Not Machine... décidément le monde est petit à Angers et Twenty Something !) et tout d'un coup c'est l'illumination. Je ne sais pas si c'est voulu, si c'est une influence mais j'y trouve un côté The Bomb, excellent groupe de Chicago avec Jeff Pezzati (ex Naked Raygun) au chant.

Bon, cette chronique part un peu dans tous les sens si on fait la liste des divers groupes mentionnés mais n'hésite pas à te faire ta propre opinion et fais moi confiance, ne traîne pas des oreilles comme j'ai pu le faire.

■ Guillaume Circus



MEMORIES of a DEAD MAN



(re)M.A.Z.E.d

LE 4^E ALBUM SORT LE
16 OCTOBRE 2020

Karoshi

Mastered by

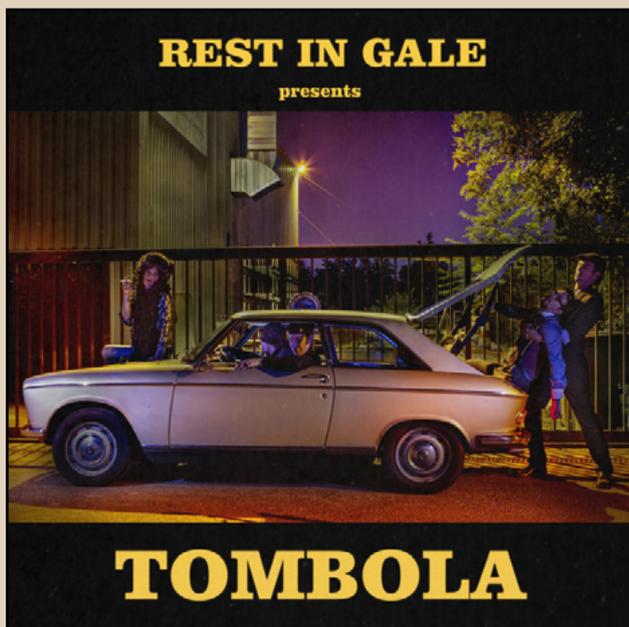


MEJEJ
STUDIO

Season of Mist
Distribution



memoriesofadeadman.bandcamp.com



REST IN GALE

TOMBOLA

[Jarane / KLISS records]

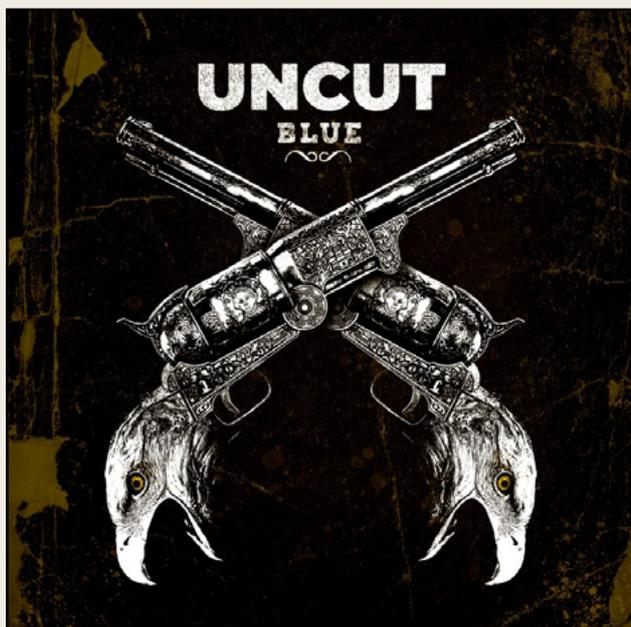
Alors que le crépuscule éclaire encore faiblement la cité, une étrange roulotte vient de débarquer en ville. Ses roues usées claudiquent sur chaque pavé, emmenant le véhicule au centre de la grande place, au son d'un orgue funéraire et du craquement des panneaux de bois de l'habitation. La porte s'entrouvre et un Monsieur Loyal apparaît, dandy gothique, il annonce de sa voix creepy le début du spectacle de Rest In Gale. D'autres voix chuchotent, des chœurs s'élèvent, des mélodies orientales et slaves s'échappent sur «Amauri». Puis une «Page blanche» s'écrit à mesure qu'un clown triste fait jaillir des lucioles

de ses mains. Monsieur Loyal réapparaît soudain au milieu de la foule, entraînant celle-ci dans une épidémie dansante endiablée. Elle les emmène et les embarque sur le «Bateau ivre» d'un Arthur qui finira en transe sur un «I.S.H.A.». Les saynètes continuent de sortir de la roulotte Rest In Gale, glissant vers des sentiments de plus en plus joyeux et électriques. D'autres musiciens apparaissent et la troupe complète explose dans la scène finale avec «The evil electric fall». En guise de rappel, au son d'une guitare et d'un orgue, les artistes remballent les accessoires tout en entonnant en chœur «Sweet disease». La porte de la roulotte se referme, elle reprend sa route. Les yeux se ferment, l'aurore vient, fin du spectacle.

Après 2 EPs savamment intitulés God Bless Jacob Delafon 1 et God Bless Jacob Delafon 2, les comparses de Romainville plantent leur chapiteau pour 10 titres psyché rock creepy. Né en 2014 et initialement composé de Julien Howler et Williams Rains, Rest In Gale s'est étoffé d'autres saltimbanques pour proposer cette poésie musicale venue des ruelles sombres londoniennes, où un Dorian Gray, un Jack the Ripper, un Sherlock Holmes pourraient apparaître en guest. Sur cette bande son qui reste majoritairement rock, même si l'ambiance générale, portée par la voix de Julien et les orgues d'outre-tombe, pousse le curseur psycho-pop. Rest In Gale propose un nouveau tour de piste original et déluré, alors mate le passage de la roulotte, et laisse-toi tripoter les oreilles.

■ Eric





UNCUT BLUE

[Klonosphère]

Fin 2019, Uncut livrait un EP enrichi intitulé From blue, devine quoi, c'était en fait quelques extraits du Blue qui sort à l'automne 2020. Logique. Alors qu'on peut aussi y voir un clin d'œil à des racines blues, cet EP n'a servi qu'à baliser le terrain, on avance donc déjà en terrain conquis au moment de découvrir cet album, avec l'inconvénient de devoir reparler des mêmes titres (4 sur un total de 10), je vais zapper cette étape en te renvoyant à nos archives sur le site et me concentrer sur les nouveaux morceaux et la tonalité d'ensemble de ce très bon album de stoner-blues.

Et alors que ce From blue (et notamment ses titres acoustiques) nous avait laissé sur une grosse dose de blues, Blue débute avec un titre au groove phénoménal, ça dégaine du beau riff, ça se déhanche, ça attaque bien plus dans une tradition rock'n'roll avec un petit solo qui va bien. La deuxième plage enfonce le clou, «Highway to Cagne» déborde d'énergie, on se prend la chaleur des seventies d'entrée de jeu et on peut se demander si c'est le même combo qui se la jouait cool et tranquille sur l'EP quand on entend surgir l'envolée guitaristique en fin de titre. L'image du Uncut un peu «commun» avec son boogie-blues vole en éclat, le trio cachait son jeu et dévoile ici d'autres facettes qui lui donnent du volume et davantage (encore) d'intérêt. Les titres déjà connus se fondent dans la masse et assurent un liant entre ceux qui sont plus énervés et d'autres plus calmes («Small steps» ou le sublime «The

trap»)], la partie émergée de l'iceberg était sympa, maintenant qu'on a une vue d'ensemble, on ne peut être que plus emballé encore. Si le début de l'album, c'est un cheval au galop, sa fin, c'est une épopée sauvage, après un déchirement osé avec «Diplodocus», le groupe nous emmène très loin dans son univers avec «The trap», titre épique qui fait étalage de toute la classe des Poitevins : introduction ouatée, petites notes délicatement posées, voix suave qui nous parle et raconte cette histoire de piège, un piège dans lequel on tombe quand les distorsions s'éveillent et fracassent la douce atmosphère qui s'était installée, et même si elle réussit à se recomposer quelque peu, l'air chargé d'électricité (raaah, ce son de gratte à la Clapton) reprend le dessus pour un final magistral.

Dépassant largement le cadre entrevu avec son EP inaugural, Uncut s'impose, dès son premier album, comme un groupe avec lequel il faut compter au rayon stoner, tant il sait manier les influences et varier les rythmes comme les sonorités. Alors, n'hésite pas, et fais en profiter ton saloon !

■ Oli





UNCUT

CETTE INTERVIEW D'UNCUT EST RÉALISÉE FIN OCTOBRE, QUELQUES JOURS AVANT LA SORTIE DE LEUR PREMIER ALBUM, L'OCCASION DE REVENIR SUR LEUR TRAVAIL DEPUIS LA SORTIE DE L'EP ET DE CE QU'ILS NOUS PRÉPARENT POUR LES MOIS À VENIR MALGRÉ LES INCERTITUDES LIÉES AUX CONDITIONS SANITAIRES...

Pourquoi avoir sorti un album plutôt qu'un nouvel EP avec les nouveaux morceaux ?

Pour tout dire, les enregistrements datent de la même session d'enregistrement, à la base nous voulions sortir notre album, mais par manque de financement et du fait de la tournée d'automne 2019, on a dû sortir un premier EP en teasant l'album avec. Ça nous a permis de jouer avec quelque chose à défendre sur les concerts.

Même si on y retrouve les titres de l'EP, l'album change un peu de couleur avec des titres plus énergiques et électriques, c'est une évolution ou un hasard ?

Disons l'inspiration du moment ! Mais en tout cas ni l'un ni l'autre, C'est sûr que c'était bien réfléchi de garder certains morceaux agressifs pour l'album plus que pour l'EP.

Jouer sous la forme d'un trio, ça limite les possibilités ou ça renforce la cohésion ?

Ah, pas mal comme question ! Effectivement ça renforce la cohésion. Aussi, ça nous permet de faire abstraction de fioriture et de garder un son brut. Et ça n'empêche pas de se réinventer avec son propre instrument. Et comme dans l'album, jouer en trio ne nous empêche pas de faire des collaborations dès qu'on le sent sur un titre !

Quelle est la part de Francis Caste dans votre son ?

Il nous a bien guidés pour avoir un son hyper moderne. Et on a réussi à le ternir un peu avec son aide pour aussi faire plaisir au fan de 70's. Francis a fait les prises, le mix et le mastering, Il nous a bien conseillés sur le choix des amplis, des réglages, aussi bien niveau pédales que l'accordage de la caisse claire. Bref, On a joué les morceaux, Francis a fait tout le reste !

L'artwork renvoie aux Etats-Unis, le far west est une source d'inspiration ?

Effectivement, notre musique est globalement inspirée du rock américain, et des racines du blues.

Vous sentez-vous plus proches des années 70 ou des années 90 ?

90 sans hésiter.

La scène stoner française est riche, quels sont les groupes que vous appréciez ?

Effectivement, tu connais Howard, un trio aussi, parisien. Leur musique est aussi bonne que ce sont des personnes incroyables. On devait d'ailleurs faire un co-plateau avec eux à la Maroquinerie, on espère vraiment que ça se fera un jour.

Vivre à Poitiers est un atout pour travailler avec Klonosphère ?

Ahah, quelque part ça facilite les rendez-vous. Mais Klonosphère a pas mal de groupes qui ne sont pas de la Vienne finalement, je pense que ça ne change rien sur le fait de bosser avec eux.

L'album sort dans quelques jours, quel est l'état d'esprit ?

Nous sommes très heureux de pouvoir sortir l'album. C'est à la fois une grosse fierté et un

soulagement de savoir que le Jour J arrive à grand pas. On va pouvoir maintenant se consacrer essentiellement à l'orga' de 2021 et à la création, c'est vraiment bien.

Il n'y aura pas de release party, le compte en banque ne va pas exploser le 6 novembre, qu'est-ce qui en fera un jour différent des autres ?

Pour nous, juste le savoir sorti, et que nous pourrions le défendre certes bien plus tard est quelque chose de gros. Ça fait deux ans que nous attendons ce moment, ceux qui nous suivent aussi, on va pouvoir enfin honorer notre promesse sur le financement participatif, et avancer vers les nouvelles chansons !

Le titre «Family blues» a fait l'objet d'un clip, pourquoi avoir choisi ce titre ?

Eh bien c'est le premier titre de l'album, qui est d'ailleurs le plus «joyeux» de la galette. C'est un bon morceau pour introduire cet album.

Et pourquoi ce scénario pour le clip ?

On a fait totalement confiance à Julien Philips, le réalisateur. On a un bon feeling avec ce mec, c'est un vrai passionné, et on est très content du résultat. Et tant qu'on bossera avec lui on lui fera confiance de cette manière.

Faute de concerts, vous préparez déjà la suite et notamment un EP «particulier», on peut en savoir plus ?

Ouais, il y a pas mal de titres sur le feu, on peut juste te dire que l'EP va avoir une configuration différente et une direction musicale beaucoup plus décalée que sur l'album. Et aussi un deuxième album plus fidèle au premier.

Y'aura de la reprise sauce Uncut ?

A chaque fois qu'on parle de reprise, on sait pas du tout quoi prendre comme morceau. On voudrait un truc un peu original à reprendre, mais on galère à trouver. Du coup c'est pas prévu pour tout de suite, mais on y réfléchit encore !

Merci aux Uncut ainsi qu' à Pat' de la Klonosphère.

■ Oli



FURIES

FORTUNE'S GATE

[Autoproduction]

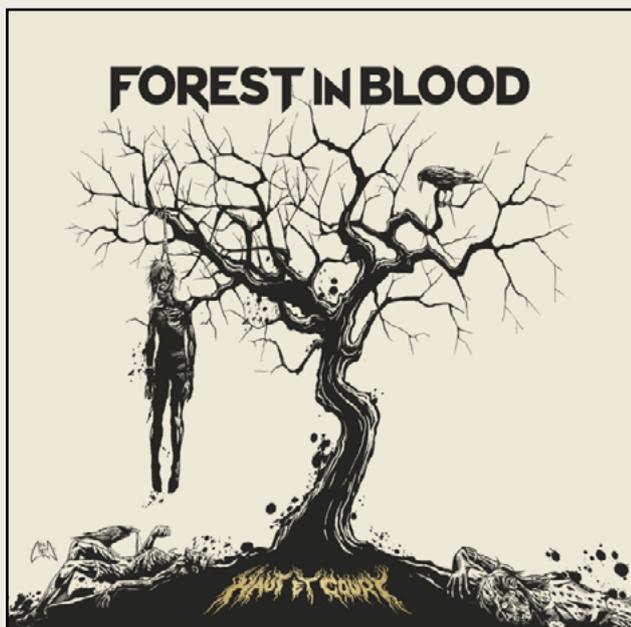
Furies est la sensation Hard Rock made in France du moment. Même si le groupe est actif depuis la moitié de la précédente décennie, la sortie de son premier album (faisant suite à un premier EP chroniqué dans nos pages) était attendue par sa fan base, et Fortune's gate, c'est son nom, paraît cet automne en totale autoproduction. Le line-up a évolué depuis la dernière trace discographique (bienvenue aux deux nouveaux gratteux) et semble vouloir en découdre sans retenue. Passé l'artwork peu attirant, le contenu de la galette comportant 10 titres ne laissera personne indifférent, et pour cause : jouer du Hard Rock en 2020, aussi moderne soit-il, ça passe ou

ça casse. Et pour être transparent, la première écoute de Fortune's gate a failli être la dernière pour moi. Chant féminin haut perché, guitares ultra démonstratives, références trop évidentes, bref, le cocktail pas vraiment gagnant en ce qui me concerne. Mais une deuxième écoute attentive a attiré un peu plus mon attention, et la troisième m'a fait tomber sous le charme du combo parisien ! Car Furies maîtrise à la perfection les codes (musicaux et -malheureusement- vestimentaires) d'un mouvement dont les heures de gloire remontent à plusieurs décennies déjà mais qui n'a rien perdu de sa superbe. Jouer (très bien) du Hard Rock déviant vers le Heavy par les temps qui courent dans notre bel Hexagone mérite d'être souligné.

Majoritairement chanté en anglais (seul «Anti-dote» a droit à un traitement dans la langue de Molière pour une réussite discutable), Fortune's gate tiendra en haleine tous les shredders en herbe en mal de sensations fortes et les vieux de la vieille qui n'ont pas mis au placard les vestes à patches. Les lignes de chant sont assez téléphonées mais exécutées avec une justesse presque irréprochable. Les musiciens s'en donnent tous à cœur joie dans un registre dosant, avec intelligence, démonstration technique et sens de la mélodie. Il en ressort de bonnes chansons avec des refrains qui percutent, le tout servi par une production en mode rouleau compresseur. Si bien que l'ensemble est riche mais pas indigeste. Furies n'est pas tombé dans le piège du mauvais revival sans intérêt et délivre un disque authentique et sacrément bien foutu.

■ Gui de Champi





FOREST IN BLOOD

HAUT ET COURT

(10-54)

Capitalisant sur son excellent *Pirates*, Forest In Blood est rapidement repassé en studio pour ce Haut et court qui, comme le combo, ne perd pas de temps, expédie ses 10 titres en 28 minutes (ok, trois d'entre eux sont des bases de lancement ou des relais instrumentaux et ça fait baisser la moyenne). En même temps, tu t'attendais

à quoi ? Les gars aiment le Hardcore brutal, sans s'interdire d'y apporter de la nuance, et auraient même aimé te foutre ça dans la tronche plus tôt mais le bordel ambiant a fait que la sortie a été repoussée à fin octobre. Bon, c'est pas dit que la situation soit meilleure mais au moins on peut se nettoyer les oreilles et faire des moulinets devant ses enceintes. Et cet opus n'est pas un simple exutoire où on aurait mis toute l'énergie accumulée pendant ces temps où on ne peut pas faire grand-chose, non, les boucaniers nous brutalisent les esgourdes avec finesse, n'hésitant jamais à varier les rythmes (festival sur «Never surrender» !), à casser le tempo ou à différencier les sonorités, quand bien même le morceau ne s'étale pas sur beaucoup plus de 200 secondes, on a le droit à une multitude de bonnes idées qui rendent l'ensemble encore plus puissant («Black skull», «Liquor of tears», «Reign in rum»...). La présence d'un peu de français («Haut et court» qui donne son nom et son artwork à l'album) ajoute à cette diversité et fait de Forest In Blood un des combos les plus riches (et du coup agréables selon moi qui n'aime pas trop les tiroirs fermés) au rayon Hardcore.

■ Oli





DRUIDS OF THE GUE CHARETTE

TALKING TO THE MOON

(Beast records)

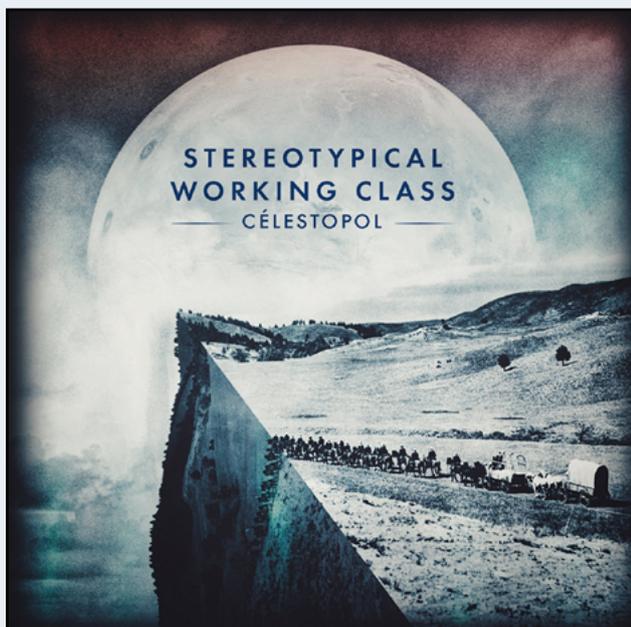
Si les druides de l'ancienne génération se retrouvent à la forêt des Carnutes, à papoter divinités, rites initiatiques, tout en picolant de la cervoise, une nouvelle branche druidique vient de se créer depuis quelques années. Elle a établi son QG près de l'étang du Gué Charrette, et plutôt que s'adonner à la cueillette du gui et d'autres plantes médicinales, cette nouvelle mouvance spirituelle a préféré taper dans le garage punk

goth dark wave (j'en mets un peu beaucoup niveau style, mais c'est comme dans la potion magique, il y a plein d'ingrédients, et l'effet est étonnant). Druids of The Gue Charette réinvente donc l'identité musicale celtique (ou au moins druidique), parce que le combo violon flûte, c'est sympa, mais on peut peut-être essayer autre chose.

C'est donc ce que font les 5 païens, revêtus de leur robe de bure sur scène (dans un style entre Assassin's Creed et Au nom de la rose), en produisant un mix entre The Stooges, Joy Division et The Cramps. Ligne de basse mystérieuse qui plante le décor, claviers old school qui la jouent parfois orgue religieux, guitare fuzz qui emplit l'espace ou qui la joue plus en retrait en riffs précis, chant plutôt sombre, dans une gravité diabolique ou une rage subite, tout cela saupoudré de reverbs qui viennent impacter tous les instruments. 11 psaumes d'une messe noire qui sait varier les rythmes. De titres bien rock et accrochant («The curse»), on dérive aussi vers des moments suffocants dans les vapeurs d'encens («Every color but the black» et le très beau «Faking emotions is easy»). A l'instar de l'artwork de Tom Bornarel, chargé de symboles comme une carte de tarot qu'il faut prendre le temps d'analyser, il ne faudrait pas se cantonner au premier abord grand-guignolesque de l'aspect vestimentaire, version moine, des Druids of The Gue Charette, car il y en a sous la capuche.

■ Eric
Photo : Cath





STEREOTYPICAL WORKING CLASS

CÉLESTOPOL

[Autoproduction]

Ayant dignement fêté ses 20 ans, Stereotypical Working Class s'est remis au boulot et a réussi à passer en studio (avec Fred Duquesne) juste avant le confinement histoire de proposer du neuf aux fans qui s'impatientent depuis plus d'un lustre et la sortie d'Every could has a silver lining. Le groupe annonce s'être inspiré du voyage littéraire d'Emmanuel Chastellière pour prolonger explorer son Célestopol en musique. Ne l'ayant pas lu, je vais uniquement traduire mes sentiments quant à la musique ... toujours aussi puissante émotionnellement.

L'EP débute avec «Testify», si le titre a été le premier dévoilé, c'est bien parce qu'il concentre tout le pouvoir de séduction des Lyonnais : riff accrocheur, chant charmeur et sonorités douces malgré une énergie folle et un rythme renforcé à la nitroglycérine. On retrouve immédiatement la patte SWC et ce pourquoi on les adore. Quel kiff. Et on peut se passer le titre en boucle sans jamais se lasser. J'avoue, c'est ce que j'ai fait pendant un petit bout de temps avant de découvrir les quatre autres morceaux. Le mur de guitare (depuis 2018, Mehdi est revenu renforcer ce secteur) de «Soon I will» s'efface derrière le chant de Martin pour une partie très pure à la Dredg, l'amalgame se fait naturellement et le combo pousse encore plus loin le mariage de la douceur et de la saturation sur le sublime «Face

down», renouant le temps de quelques mesures avec l'acoustique. On remet le courant pour un refrain ultra poignant qui s'ancre facilement au fond de l'esprit («With my face down / When my head down / On my knees / To the ground»), aussi magique qu'imparable, c'est ma plage favorite. Et pourtant il y a de la concurrence puisque les cinq sont irréprochables, je ne réussis même pas à critiquer la facilité avec laquelle se déroule «Time will never change» et son break basse/batterie d'école tant l'écriture est limpide. Commencé avec un tube universel, le disque se termine avec «Celestopol», une composition bien plus personnelle, intimiste, délicate, une œuvre qui prend doucement de la hauteur, gagne en intensité, s'ouvre sur le refrain et se referme sur les couplets, un ascenseur émotionnel qui remue les tripes qui fait de cette d'opus un véritable déchirement.

Le retour de Stereotypical Working Class se fait pour le moment en distanciel mais écouter de nouvelles compositions aussi riches apporte ce qu'il faut d'espoir et de courage pour espérer oublier aussi vite que possible cette période difficile et pouvoir vibrer à l'unisson avec eux.

■ Oli



ONLY SONS

LIONS AND UNICORNS

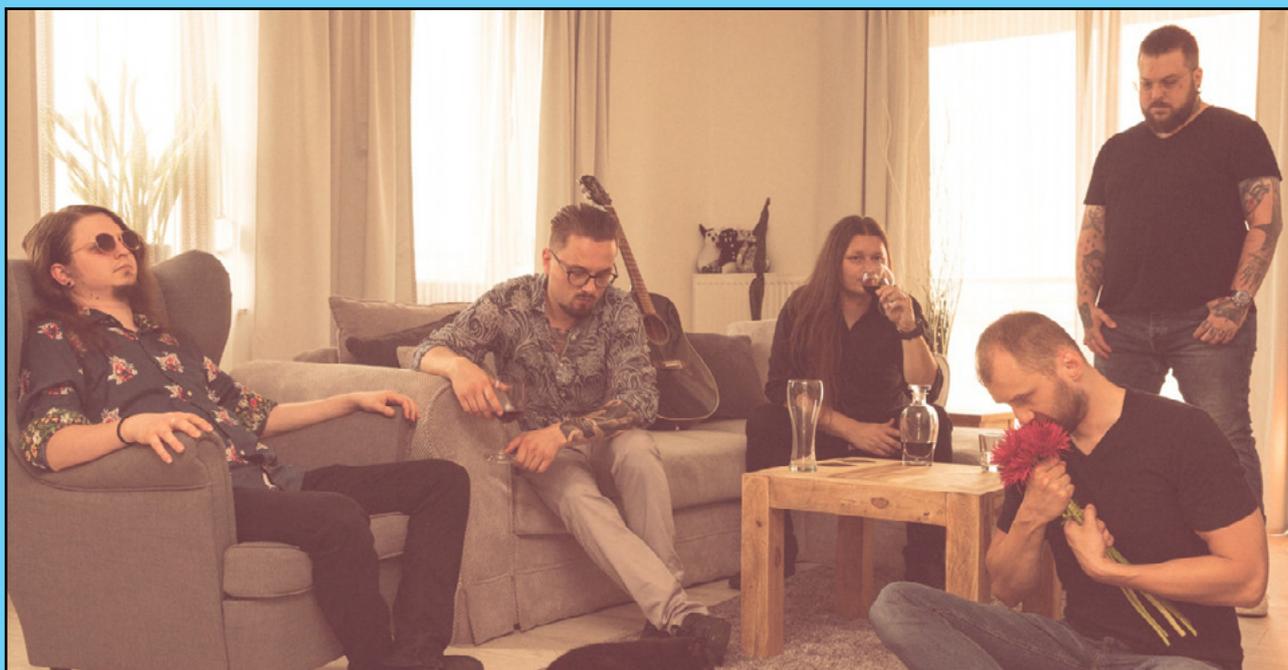
[Autoproduction]

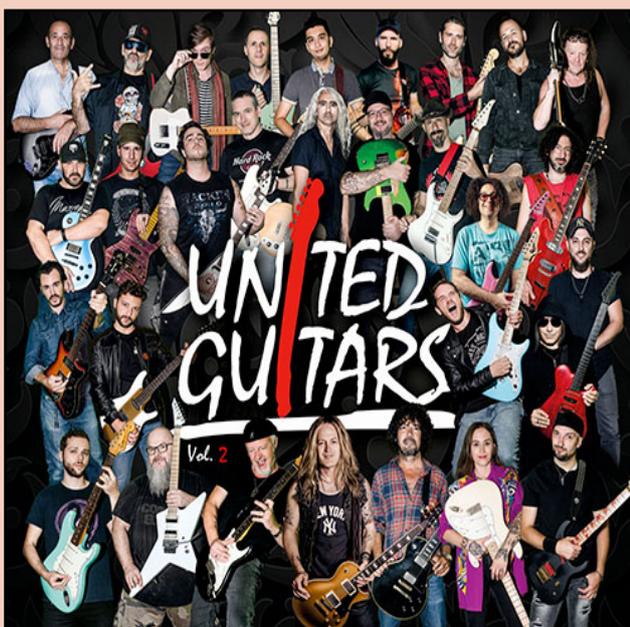
Lions and Unicorns squatte ma chaîne hi-fi depuis quelques semaines après avoir subi la douloureuse attente du déblistage (ça n'existe pas mais ça sonne pas mal) durant, je dois l'avouer, quelques mois. Pourquoi tant d'attente de ma part ? aucune idée. Ce que je sais par contre, c'est ce que ce quintet Polonais ne méritait pas cette injustice car Only Sons, c'est de la dynamite !

Œuvrant dans un style résolument rock et mélangeant sans complexe le grunge, le stoner rock, le

heavy rock et même quelques codes empruntés au doom, Only Sons frappe fort dès Lions and Unicorns, titre ouvrant ce premier album. Rythmiques lourdes, riffs lancinants et percutants, voix hypnotiques, tous les bons ingrédients pour se sentir en confiance. Les guitares sont bien devant, la rythmique tabasse dans les règles de l'art et les voix s'accordent à la perfection. Et Rite of spring, deuxième titre, enfonce le clou en mode heavy. Impossible de rester insensible quand on aime les grandes envolées de guitares et les ambiances lugubres. Dans un style sentant bon les 90's avec des points de comparaison évidents avec ses aînés Corrosion of Conformity et Orange Goblin, Only Sons enchaînent les brûlots avec une classe déconcertante, maîtrisant son sujet sur le bout des médiateurs. La deuxième partie du disque est plus disparate avec des incursions dans le blues (Bonfire, Cabine in the woods) et des titres très lourds mais moins tape à l'œil, mais avec pour dénominateur commun des guitares très basses et en parfaite symbiose et une performance vocale de belle qualité. En neuf titres et 45 minutes, Only Sons démontre qu'il n'y a pas que les américains et les anglais pour exceller dans le style. Et même si ce disque ne révolutionne pas le style, oui, je te le dis, ce disque entraînant et bien exécuté mérite une écoute attentive. Plusieurs écoutes même. Et surtout pas de prendre la poussière auprès de ton lecteur cd en mal de sensations fortes !

■ Gui de Champi





UNITED GUITARS VOL.2

COMPILATION

[Mistiroux Productions]

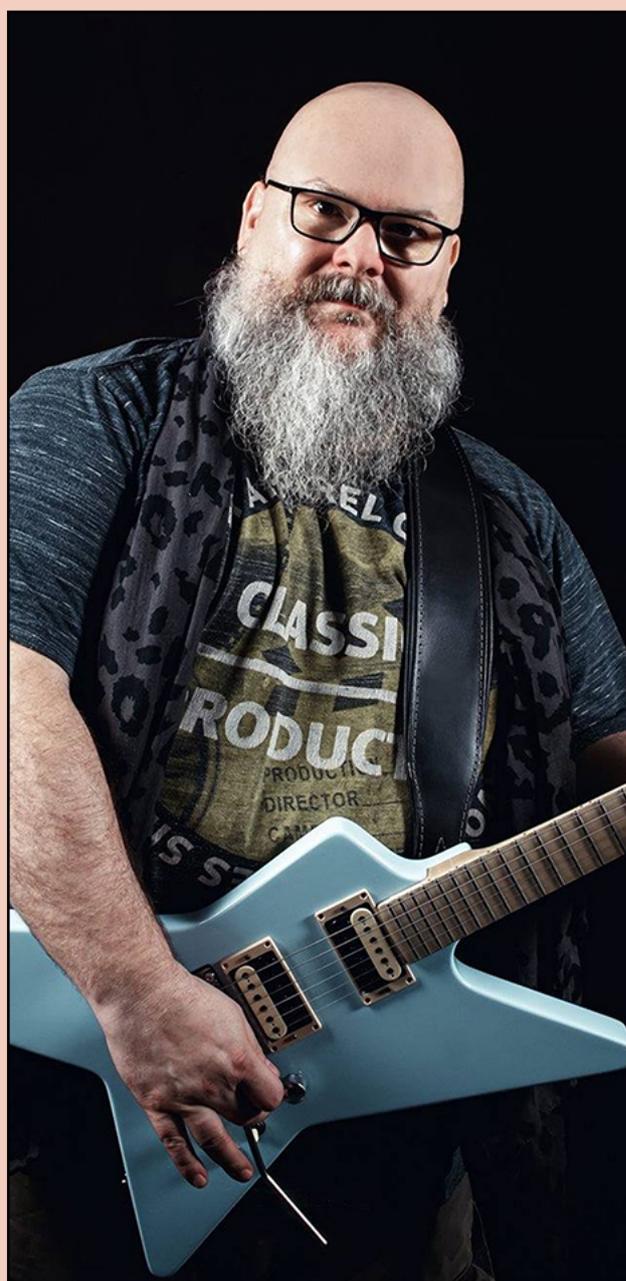
Il était bien précisé «Vol. 1» en petit à côté de United guitars mais les temps sont durs et imaginer un «Vol. 2» aussi rapidement et en pleine pandémie, ce n'était pas évident. Bon, ok, on dira que les guitaristes n'ont besoin de personne pour jouer et que les conditions actuelles sont propices à leur art puisque de toute façon les guitar heroes ne motivent plus les foules. Bien sûr, ce n'est que pour la vanne car la compil a eu le droit à son fest à Paris (dans le monde d'avant) et une panoplie d'autres zicos accompagnent les guitaristes sur ce deuxième volet (pour la plupart ce sont les mêmes que pour la première édition, je te laisse fouiller les archives si tu t'intéresses aux sous-fifres).

Sur les dix-sept titres que composent les deux albums de la version 2020 de cette réunion, on retrouve quelques loustics déjà entendus et qui ont remis ça et notamment Fred Chapellier, Manu Livertout, Youri De Groote, NeoGeoFantic, Saturax, Nym Rhosilir, Fabrice Dutour, Jean Fontanille, Judge Fredd, Yvan Guillevic, Régis Savigny, Yoann Kempst ou Anthony Magro ! Ca fait déjà un paquet de jolis noms et on a donc des «duos» (voire trios) sur pas mal de pistes. Parmi les nouveaux venus (et pas des moindres), on note Yarol Poupaud (FFF) pour un titre pas très funky (mais quand même très réussi), Doug Aldrich (gratteux de Dio, Whitesnake ou The Dead

Daisies, Matt (Acod en ce moment) pour un morceau plus pétillant que death ou Nina Attal qui reste sans voix pour son «Gossip girl» très arrondi. Ludovic Egraz a rameuté des gens de tous horizons (profs, testeurs de matos, musicien de studio ou de live... et influencés par le rock, le blues, le métal...) pour proposer des titres très variés ayant pour dénominateur commun ... la guitare évidemment. Il y a donc plus de couleurs, plus de monde (et plus de collaborations/partenariats) que pour le premier jet et plus de chance de tomber sur des morceaux vraiment sympas (mon préféré c'est «So you're gone» mais «Hollywood spleen» s'est bien battu pour être sur la première marche du podium).

■ Oli

Photo : Amélie Likethemovie





EMBRYONIC CELLS

DECLINE

(MusikÖ Eye)

Plus ou moins actif depuis le milieu des années 90, Embryonic Cells livre son cinquième album cette année avec un effectif réduit puisque les originaires de Troyes sont passés à ... trois. Exit les synthés, le combo s'est recentré sur les instrus «de base» (la basse de Fred, la batterie de Djo et la guitare de Max) pour poursuivre son exploration du monde métallique où l'on trouve du death (là aussi, c'est une constante vitale) mais également un peu de toutes les autres sauces métal selon les titres (pas mal d'influences

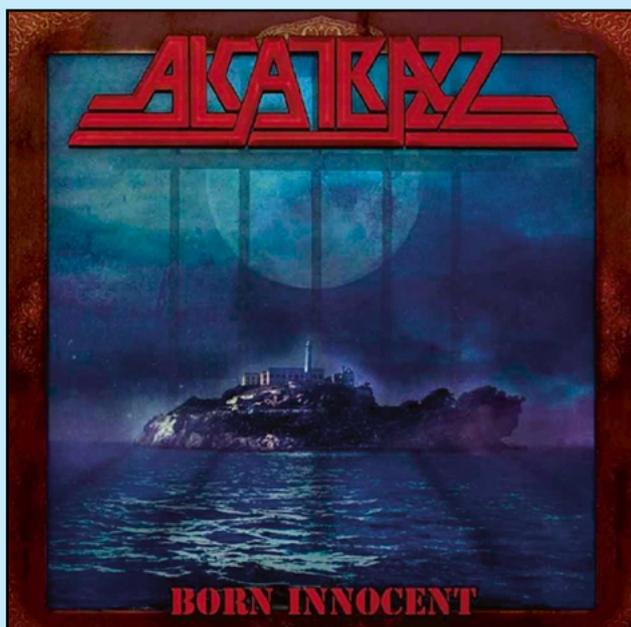
black mais aussi des touches de heavy et même de rock plus posé).

Alors que j'étais resté totalement imperméable à leur précédente galette (Horizon en 2018), le fait qu'il s'éloigne d'un black porté par les claviers me sied bien davantage, on se retrouve avec une musique hybride bien difficile à «ranger» dans une case et qui met mal à l'aise de par la noirceur et la violence qu'elle dégage. Cela tient beaucoup du chant de Max qui est à l'aise dans plusieurs registres et se démarque des traditions black/death avec son chant «parlé en mode nu-wave», un chant qui fait froid dans le dos et colle parfaitement aux instruments qui, quand ils arrêtent de labourer à grande vitesse, arrivent à se faire encore plus incisifs et saignants. Ce qui est dingue, c'est que la plupart des ingrédients d'un titre comme «You're so full of fear», s'ils étaient présentés séparément, pourraient me faire hurler au scandale, chacun connaît mon horreur des chœurs et de la cold-wave mais là, les gars font en sorte que ça se tienne et qu'on se prenne au jeu, nous laissant au cœur d'un titre assez épique et parfaitement construit.

Decline est un album de reconstruction pour Embryonic Cells, il laissera peut-être sur leur faim les fans qui suivaient le groupe depuis longtemps mais devrait en toucher un autre public, amateur de sensations aussi fortes qu'étranges.

■ Oli





ALCATRAZZ

BORN INNOCENT

(Silver Lining Music)

Je vais me permettre de resituer tout de suite le débat, car Alcatrazz (avec deux Z hein !) n'a pas eu les honneurs du W-Fenec jusqu'à ce jour. Et ce pour plusieurs raisons : la première, la plus rationnelle, c'est que Born innocent (album qui fait l'objet de ce papier) est le premier album studio du combo ricain depuis... 1986. On a beau être sur la toile depuis quelques décennies (et oui, on peut le dire), en 1986, Pooly n'était pas né et Oli écoutait encore les Musclés, et donc, notre magazine n'existait pas encore. Une autre raison, plus subjective, c'est qu'à part moi, aucun membre actuel, ancien, et certainement futur n'est en mesure d'écrire une chronique de ce

groupe de Heavy Metal ayant notamment compté dans ses rangs Yngwie Malmsteen et Steve Vai. Recentrons le débat, donc.

Pas besoin de te faire un dessin, avec ce genre de gaziers aux guitares, Alcatrazz n'est pas du genre à faire tourner les deux mêmes accords avec quelques chorus de la gamme pentatonique. Et les réfractaires aux guitares tourbillonnantes balançant plus de notes à la minute que de signes dans cette chronique passeront logiquement leur tour. Sauf que ce disque est truffé de bonnes chansons aux mélodies soignées. Avec des quantités astronomiques de guitares, je te l'accorde. Mais avec d'excellentes mélodies vocales parfaitement exécutées par le maître de cérémonie Graham Bonnet, un des trois rescapés du line-up d'origine. Le type fait le boulot, et de fort belle manière, et la concurrence peut s'accrocher et même s'incliner devant le bonhomme de 72 ans («l'm the king» correspond assurément à la situation). Pléthore d'invités apportent leur contribution à ce disque en qualité de compositeur (Steve Vai), d'exécutant (Jeff Waters d'Annihilator) ou même des deux (feu Bob Kulick de Kiss...), et au milieu de tous ces cadors de la six cordes, le nouveau guitariste à plein temps Joe Stump remplit le contrat avec une facilité déconcertante. C'est vintage mais ça sonne quand même moderne, et aussi bien sur des passages rapides que des tempo plus lents, Alcatrazz n'a rien à envier aux poids lourds du genre, en activité ou non.

■ Gui de Champi
Photot : Alex Solca





BULLRUN

WILDERNESS

[Autoproduction]

Quelque part entre Paris et Orléans, BullRun a bossé dur sur ses nouvelles compos et passe un palier avec ce nouvel EP même si le groupe affiche déjà presque 10 ans d'ancienneté et pas mal d'expérience (un album, un EP, des dates avec Wednesday 13 ou à Clisson Hell Session). Quelque part entre Motörhead et Metallica, leurs

influences sont multiples et mettent en avant la guitare et des mélodies gonflées à la testostérone, le genre de truc que les Américains adorent, ça tombe bien, ils aiment bien l'Amérique. Quelque part entre hard rock et hargne rock, leur musique joue sur des bases solides avec un son incisif, une rythmique percutante et un chant clair et puissant, Remy, Gael et Mark font dans la précision malgré une approche assez aisée de leurs morceaux. Quelque part entre bordel futuriste et conquête de l'Ouest à vapeur, leur artwork n'est pas très engageant, je préfère largement son prolongement illustrant l'abandon et le désert à cette débauche de traits, de lumière et d'énergie. Quelque part entre blockbuster ricain et savoir-faire made in France, le clip «Fire and hate» est un des plus réussis de l'année en termes de production et de réalisation (signée Julien Metternich), la violence conjugale à son paroxysme pour une mise en scène et un résultat explosif qui n'ont rien à envier aux plus grosses machines, c'est une carte de visite à voir ! Quelque part entre mon oreille gauche et mon oreille droite, Wilderness est donc passé et m'a fait headbanger, faire de la air batterie et me dit que je passerais certainement un encore meilleur moment avec le trio en live.

■ Oli

Photo : Audrey Ritzenthaler





DO NOT MACHINE

HEART BEAT NATION

(Twenty Something / PIAS)

Décidément, tout ce que touchent dernièrement les frères Belin se transforme en or ou plutôt en miel pour les oreilles. Je dis dernièrement car si j'aimais bien Daria, découvert en 2006 grâce à un alter ego radiophonique (coucou Fred de Ça dégouline dans le cornet) avec qui on s'échangeait les bons tuyaux de groupes, lui sur Angers et moi Montpellier, c'est avec leur dernier album Impossible colours sorti en 2016 que je suis passé du pouce bleu en l'air au cœur rouge. Sans contester un des meilleurs disques de rock par un groupe français ces dix dernières années et je pèse mes mots. Depuis ce petit bijou, ils ont donc formé Lane avec les frères (et fils) Sourice, sorti un EP en 2018 et deux albums en 2019, 2020 et voilà qu'arrive en plus, en cette fin d'année, ce Heart beat nation par Do Not Machine, nouveau groupe avec également un ex-Zenzile à la basse et le guitariste chanteur de Last Time Voodoo. Wow, ça chôme pas dis donc, de vraies machines ! D'autant que la qualité est au rendez-vous. On n'en attendait pas moins d'eux, ni du label Twenty Something, fondé par Frank Frejnik et Éric Sourice. Vous l'avez compris, on reste en famille.

L'album s'ouvre avec le punchy «Curious box», qu'on connaissait déjà car présent sur leur démo bandcamp. Certes c'est le morceau le plus court et pêchu du disque mais les bases sont posées. Le son va être dantesque (enregistré à la maison par Camille le batteur, mixé à Baltimore par Mos-

sieur J. Robbins rien que ça et masterisé par Dan Coutant), les guitares heavy pop à souhait, le tout sans être avare de mélodies. Complètement ma came, donc. À chaque numéro du W-Fenec, il y a toujours un groupe français dont je parle, qui mériterait de faire le tour des Zéniths ou des SMAC, plutôt que son petit bonhomme de chemin, dans une relative indifférence générale et bien on est en plein dedans là. Vraiment rien n'est à jeter dans les dix titres qui composent Heart beat nation. Les références, influences sont indéniablement présentes mais pleinement digérées pour y faire hommage, payer leur tribute, tout en s'en détachant et proposant quelque chose de plus personnel. Oui il y a du Torche dans les guitares lourdes et foisonnantes de fuzz, fuzzonantes quoi, comme dans «The host inside» et son final endiablé ou encore «A grain of truth», qui clôt l'album. Oui il y a du Jawbox dans la tension qui habite le morceau éponyme ou bien «Undertow». Étant donnée la relation privilégiée et l'amitié entretenue par les frangins et J. Robbins, ce n'est pas vraiment une surprise. J'avais vraiment halluciné quand à l'été 2012, dans le cadre du Sant Feliu Fest, j'avais vu J. lors d'un set acoustique reprendre un morceau de Daria. On est sur la Costa Brava, le gars est une icône, il aurait pu jouer un autre de ses morceaux ou faire une autre reprise mais non, il reprend un titre d'un relatif obscur groupe d'Angers ! Cela s'était confirmé quelques années plus tard quand ils tournaient ensemble en Europe et que Daria avait servi de backing band sur quelques morceaux. Gros souvenir de concert au Gibus mais je digresse, revenons à nos machines. Et enfin, oui il y a du post hardcore à consonance mélodique, plus pop, à la Rival Schools ou encore les différents projets électriques de Jonah Matranga tels Gratitude, New End Original dans les titres «A promise» ou mon préféré du disque, qui ouvre la deuxième face du vinyl, «Happy burial», qui me prend aux tripes, mon côté emo sûrement. Un peu de tout ça, donc mais surtout beaucoup de Do Not Machine, impérial et nouveau fier représentant de la french tough rock, qui bat la mesure pendant 40 minutes. On est en fin d'année, ça va être l'heure des bilans, il n'y a pas grand chose à garder de 2020 mais ce LP (l'album n'est disponible en physique que sous ce format) sera assurément dans mon top 10 !

■ Guillaume Circus



DO NOT MACHINE

A PEINE REMIS DE LA CLAQUE LANE, J'AI REPRIS UNE DEUXIÈME BAFFE DE LA PART DES FRANGINS BELIN (DARIA) AVEC CE NOUVEAU PROJET DO NOT MACHINE, ALL STAR BAND MADE IN ANGERS. LES CONFINEMENTS N'AURONT PAS STOPPÉ LES ARDEURS DU QUATUOR AMOUREUX DES 90'S ET QUI SORT UN DES ALBUMS DE L'ANNÉE. RENCONTRE AVEC LE GROUPE QUI A TOUT COMPRIS.

Salut les gars ! Alors, Do Not Machine, c'est qui ? c'est quoi ? Pouvez-vous vous présenter à nos lecteurs même si il y a des têtes connues chez vous !

Etienne (guitare) : Nous sommes un groupe d'Angers qui s'est monté en 2018 autour de Ben (Last Time Voodoo), Cam (LANE, Daria), Alex (Zenzile, Glass) et moi (LANE, Daria), nous avons l'envie de jouer ensemble des riffs avec des accordages de guitares bien bas, avec quelques références comme Torche ou Floor. Ces formations nous fascinent par leur son très gras et gros avec ce côté pop derrière. Alors on a commencé comme ça, en désaccordant les guitares mais sans savoir ce que ça donnerait, et puis deux ans plus tard, ça donne Heart beat nation. Comme quoi un accordage

en open de «Si», ça peut mener à tout.

La première écoute de votre disque m'a rempli de sentiments mêlés de nostalgie des années 90 et d'excitation avec ces guitares sombres et mélodiques (pour ne pas dire mélodieuses) : à l'heure où le rock est soi-disant mort, faut-il avoir vécu ces fameuses années 90 pour saisir toutes les subtilités de Heart beat nation ?

Etienne : Si tes sentiments en écoutant le disque ont été l'excitation des guitares et la nostalgie d'un style musical «soi-disant mort», alors c'est flatteur ! Merci !

Après, il est évident que nous sommes d'une génération qui a baigné et fait son éveil à la musique par celle des années 90 notamment ! Et on en est tous là aujourd'hui : Nirvana, Kil-

ling Joke, Fugazi, Jawbox sont des références pour nous quatre. Et c'est assurément qu'on en distille dans Do Not Machine, mais toutefois pas sûr qu'il faille avoir nos âges pour écouter notre disque et j'espère l'apprécier.

Comment se déroule le processus créatif chez Do Not Machine ? Vous composez ensemble ou les morceaux sont-ils apportés clé en main en répétition par l'un de vous ? Et les guitares, ont-elles vocation à être accordées toujours très bas ?

Etienne : Une réponse de normand ! Un peu de tout. Parfois ensemble en partant d'un riff émergent dans le local, parfois d'idées pondues individuellement. Ce qui est certain, c'est que le chant (ligne mélodique et paroles) arrive après la musique.

Quant aux guitares, oui je pense qu'on va garder cet accordage. Après deux ans, on commence à avoir des repères, c'est pas pour en changer de suite.

Ben (guitare et chant) : Sur la plupart des morceaux, on est parti de riffs qu'Etienne a composé et enregistré sur ordinateur, on les a joués en répète et agrémentés à la sauce de chacun. Pour ce qui est du chant, je compose en général mes mélodies à part, souvent à la maison à partir des enregistrements qu'on a faits en répète et le texte en découle. L'accordage en open-tuning de «Si» est quand même la marque de fabrique du groupe, c'est notre identité, on n'a pas dans l'idée de faire autrement. On a encore pas mal de choses à explorer avec ce mode d'accordage, ça ouvre un univers qu'on a peut-être déjà pas mal épuisé avec l'accordage standard.

Vous avez tous ou presque tous groupes en activité dans des styles assez différents (dub pour Zenzile, indie pop pour Daria, indie noise pour LANE, stoner pop pour Last Time Voodoo) : quel a été l'élément déclencheur pour créer ce nouveau groupe d'indie rock ? Do Not Machine est-il un side project sans lendemain ou a-t-il vocation à perdurer ?

Etienne : L'amitié, le passif qu'on a entre nous (on se connaît depuis longtemps, on a déjà joué les uns avec les autres dans divers groupes) et le plaisir de jouer ensemble une musique comme celle-là ! Malgré nos vies personnelles

et professionnelles déjà bien chargées et les groupes dans lesquels on joue tous par ailleurs, Do Not Machine est pour nous quatre un projet à part entière qui a évidemment vocation à perdurer, autant que notre envie, notre énergie et nos agendas le permettent.

Ben : On s'est toujours un peu tourné autour de par nos influences, l'idée qu'on se fait de la musique et l'envie qu'on a d'en faire. Quand les gars m'ont demandé de faire de la batterie dans Daria en 2003, je n'ai même pas réfléchi, j'ai dit «oui» tout de suite et c'était parti au moins pour le temps que ça a duré me concernant. C'était surtout juste l'envie de jouer avec eux qui m'a motivé, je ne faisais même pas de batterie à l'époque. C'est un peu la même chose qui s'est passé avec Do Not Machine, se retrouver à faire des trucs cool ensemble et avancer. Pour ma part, c'est mon projet principal, Last Time Voodoo n'existe plus depuis 2012, avec la vie pro' et familiale, c'est un projet à part entière. Donc oui, le groupe a vocation à perdurer.

Le disque sort chez Twenty Something, les «Sub Pop français». LANE a déjà fait partie de l'écurie et le label a réédité les albums des Thugs dont vous êtes proches. C'était une évidence de sortir le disque sur ce label ? Comment s'est monté le deal ?

Etienne : Assez simplement. Il y avait une interview de LANE justement où Cam et moi mentionnons le fait que nous avons enregistré un album avec Do Not Machine et qu'on allait se lancer à la recherche d'un label pour nous aider à le sortir. Eric (l'un des fondateurs de Nineteen Something) nous a directement demandé à écouter. On avait cinq titres (sur dix) de mixés, il les a écoutés, partagés avec son acolyte Frank Frejnik. Et ils ont apprécié, donc c'était parti !

Le disque sort en plein confinement. Cela ne va donc pas être évident d'aller le défendre sur scène prochainement. La scène est-elle un élément indispensable à la (sur)vie de Do Not Machine ? Vous avez envisagé de décaler la sortie ? Vous vous voyez partir en tournée six ou neuf mois après la sortie du disque ?

Alex (basse) : C'est sûr que ce n'est pas la période la plus excitante pour sortir un disque de

rock, la scène restant, pour tous les groupes je pense, le moment le mieux pour faire ressentir la musique que tu fais, la partager avec d'autres et ressentir l'adrénaline, et le fait d'être bloqué par une pandémie est assez rageant mais on va continuer à faire d'autres morceaux, à les répéter, à les mettre dans notre setlist, et à un moment on reprendra les concerts avec des gens sans masques, sans produits sur les mains, sans distances obligatoires, ça sera, je l'espère, le plus vite possible.

Ben : on ne pensait vraiment pas qu'on en serait là quand on a commencé à enregistrer l'album il y a un an. Il a quand-même été stoppé lors du premier confinement. On avait rentré les premières voix à ce moment-là, on a été coupé dans notre élan et mis l'enregistrement en suspens, pour finir fin mai. Bien sûr, l'idée de défendre le disque sur scène est primordial, ce n'est pas envisageable autrement en fait.

Etienne : La période est sacrément bordélique pour un secteur (au sens large) comme celui de la musique. Après, il est évident que pour un groupe comme nous, dès que cela sera possible alors on fera tout pour être sur scène et jouer cet album. Même si on a bien conscience qu'il y'a des risques d'embouteillages pour les assos, les structures et les salles.

Vous avez fait appel à Jay Robbins pour mixer le disque. Camille et Etienne, vous avez déjà travaillé avec lui sur le dernier album de Daria : encore une fois, cette collaboration était une évidence ?

Camille (guitare) : Depuis nos aventures américaines avec Daria (tournées et enregistrement d'Impossible colours là-bas), nous sommes devenus proches avec Jay et sa famille. On se donne des nouvelles au téléphone ou par mails très régulièrement et donc on cause souvent de nos projets musicaux. Jay nous suivait donc avec Do Not Machine depuis le début mais on avait rien évoqué quant sa participation sur l'album. C'est en cours d'enregistrement, enfin, surtout durant la pause imposée par le premier confinement que l'on s'est dit que ce serait super que quelqu'un avec des oreilles extérieures au projet puisse le mixer. C'est alors que Jay est apparu comme une évidence, oui. On aime son travail et comment tous ses mixes sonnent. Son esthétique

sonore nous correspond vraiment je crois, et c'est chose plutôt rare au fond, encore plus dans un style musical qui consiste un peu à avoir tous les instruments à fond de cale en mode superpuissance. C'est un travail bien plus difficile qu'il n'y paraît mais que Jay abat avec une facilité franchement déconcertante, tout ça en restant le mec le plus cool et humble que l'on connaisse.

Que raconte les textes de vos chansons ? Et pouvez-vous nous parler de l'univers graphique du groupe (la pochette est vraiment belle !)

Ben : Des faits de société, des histoires imaginaires ou vécues... La plupart du temps, je laisse guider ma plume et à partir des mots qui ressortent, je crée un texte le plus cohérent possible. Je ne pars pas d'un sujet défini à l'avance, c'est les mots qui vont orienter le texte et à partir de là, une idée, un sentiment va ressortir et l'histoire se crée, soit à partir d'un livre que j'ai lu et qui m'a inspiré, soit un souvenir ou un film/une série.

Alex : Pour la pochette, ce sont des amis à nous, Julie Cicé et Pascal Darosa de la Maquina sur Angers, avec qui j'ai travaillé pour les pochettes de Glass et qui nous ont fait une pochette et des affiches sérigraphiées avec Zenzile. Le fait est que Julie m'avait proposé toute une série de photo-collage qu'elle avait fait pour le dernier album de Glass, avec la photo que l'on a choisi pour Do Not Machine dedans, j'avais mis celle-ci de côté et m'étais dit que je la proposerais aux gars quand on aurait fini Heart beat nation, ça a tout de suite plu aux gars. On leur a également demandé de faire une pochette sérigraphiée, 70 au total, numérotées, car on aime vraiment l'objet, en plus du fait de la dynamique et du son du vinyle, et que l'on aime que ça prenne de la place dans nos habitats et qu'on aime l'œil graphique moderne qu'ont Pascal et Julie !!

Angers est depuis des années un sacré nid à groupes de rock (ou plus largement de musiques amplifiées) : vous avez une explication ? Et vous avez des nouvelles de Daria par la même occasion ?

Alex : Angers a eu et a encore beaucoup de groupes par rapport à la taille de notre «ville-



village» comme on le dit souvent, pas que pour le rock d'ailleurs, des artistes comme Thierry Robin, Lo'jo qui ont commencé à la même période que Les Thugs, les Dirty Hands contribuent aussi au fait qu'ici il y a beaucoup de groupes et de diversités de propositions musicales. Comme dans pas mal de villes dans les années 80-90, il n'y avait pas de salles de type SMAC ou autres pour jouer, par contre beaucoup de gens motivés pour monter des assos et faire jouer les groupes dans des salles que l'on louait et que l'on faisait vivre. Une partie de l'explication pourrait venir de là, tous les groupes se connaissent, s'influencent et motivent l'envie d'en faire d'autres, Do Not Machine en est d'ailleurs la preuve.

Etienne : Très bonne analyse Alex. Et je compléterai aussi en disant qu'il y a quelques lieux typiques comme des bars où l'ensemble des musiciens se retrouvent très souvent pour boire des coups et parler de l'inconfort des kms dans un camion. Et là aussi, souvent se sont montés des groupes. parfois très éphémères puisque à la fermeture à 2h, le groupe avait déjà splitté ! Pour Daria, depuis 2017 et

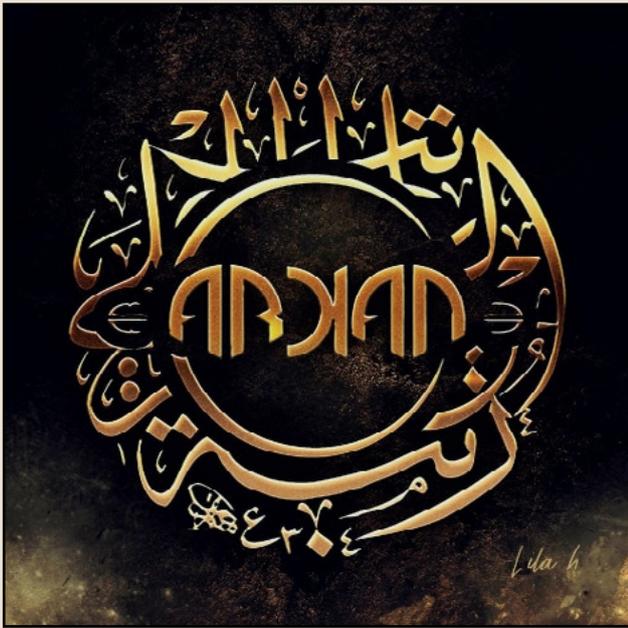
les dernières dates d'Impossible colours, on a mis le groupe en pause, avec le besoin pour chacun de faire autre chose. Et depuis 2020, on se retrouve au local pour jouer, discuter et boire des canons.

Merci pour le temps accordé à répondre à ces quelques questions. Un truc à rajouter ?

Etienne : On essaie toujours de mentionner les gens qui bossent ou ont bossé avec nous. Alors grand merci à Eric, Frank et KK chez Nineteen Something. Grand merci aussi à Pascal et Julie pour tout le visuel de l'album. Et grand merci à Alexandre Lamoureux qui nous met en vidéo (clip de «Undertow»). D'ailleurs, avec Alexandre, on va sortir sous peu 3 titres issus de l'album filmés et enregistrés live depuis notre local.

Merci à Etienne Do Not Machine, Franck et KK de chez Nineteen Something/Twenty Something.

■ Gui de Champi
Photos : Hortense Bourgade



ARKAN

LILA H

[Autoproduction]

Arkan n'a pas changé grand-chose depuis son album précédent si ce n'est qu'ils se débrouillent désormais sans label... Ils sont donc retournés chez Fredrik Nordström (Voice of Ruin, Architects, Eths, Bring Me the Horizon, ...) pour mettre en boîte Lila H, un album très personnel puisqu'il évoque le terrorisme en Algérie, pays d'origine de plusieurs de ses membres. Leur death métal qui incorporait déjà beaucoup de mélodies joue davantage encore sur la corde sensible et entre les sonorités d'instruments orientaux, les samples inquiétants et les textes chargés d'histoire(s), cet album a tout d'un œuvre magistrale.

Pour cela, il a fallu au quintette beaucoup de travail pour équilibrer leurs envies, autant celles qui

les placent au rayon death (voix growlée, métal lourd et tranchant) que celles qui les rendent plus difficilement classables (les nombreux passages clairs, l'apport d'autres ambiances), le tout avec un propos lourd de sens qui mêle les cultures des deux côtés de la Méditerranée et fait des ponts entre le passé et le présent. Leur premier album s'intitule Hilal (un prénom féminin mais aussi l'évocation de «la nuit du doute»), celui-ci change l'ordre des lettres pour donner un autre prénom et une éventuelle initiale, le terme «Lila» signifiant également «la nuit» et fait référence ici aux années 90', celles de la guerre civile algérienne durant laquelle Samir (bassiste) et Mus (guitariste) ont évité les bombes et grandi plus vite que d'autres ados. Dans une locution arabe «Lillah» se traduit par «A Dieu», la religion étant une des justifications du Groupe Islamique Armé pour réaliser ses exactions sur la population... Des héritages qui deviennent des riffs puissants, des hurlements, des enchaînements brutaux, des rythmes destructeurs et qui entraînent des moments de tristesse, de douleur, des «calmes» dans cet opus où l'atmosphère d'un Machrek qui panse ses plaies fait surface, Manuel, mais également Foued et Florent, apportent des voix particulièrement touchantes et poignantes qui honorent de la plus belle des manières ces «Broken existences».

Il est une chose de vouloir mixer différentes ambiances, différentes cultures, d'amener beaucoup de soi dans un album, c'en est une autre d'en faire quelque chose de cohérent sur la durée (50 minutes) et qui accroche l'auditeur qui n'écoute pas forcément du métal pour se cultiver. Arkan réussit avec un talent fou à nous emmener où ils veulent, qu'on le veuille ou non, on est conquis, on s'incline et on les en remercie.

■ Oli





BARON CRÂNE

COMMOTIONS

(Autoproduction)

Baron Crâne est le genre de groupe qu'on pourrait qualifier de «difficile d'accès». Bon, ce n'est pas du tout pour ça que la chronique de leur troisième album par votre serviteur intervient plus de six mois après sa sortie, mais plus par souci de battre le record de procrastination de mon ami Guillaume Circus. Mais revenons plutôt à nos moutons, et à ce fameux nouvel album du trio parisien sobrement et intelligemment intitulé *Commotions*. Car après l'écoute de ce cinq titres de 32 minutes (!), ta perception de la musique sera quelque peu ébranlée !

Tout au long de cet album vivace et dérangé (et pourquoi pas dérangeant), Baron Crâne triture et torture les codes de la musique jazz, stoner et expérimentale. Ne connaissant pas le back catalogue du groupe (eh oui, tout comme toi peut-être, je découvre le groupe avec ce disque), j'ai pris une sacrée torgnole pendant les 7 minutes de *Firmin*, instrumental délirant et aussi perché que passionnant. Ça part dans tous les sens, ça riff, ça tend et détend à tout va sans faire de concession. «Acid rains», deuxième plage au chant captivant d'Arthur Brossard, ravira les amateurs de rythmes alambiqués chers à Josh Homme dans ses plus grands délires hallucinogènes et laissera sans voix les passionnés de chansons déstructurées. S'en suit le délirant «Closing door» aux guitares gavées de distortions, puis de wah wah, puis de réverb, puis de... n'en jetez plus, c'est déjà assez compliqué de

suivre le fil. Le jazz/fusion/noise/core/schizo-phrénique «On rase les murs» et le phrasé rap de l'artiste I.N.C.H. ne laissent pas indifférent, loin de là, et que dire de «Fifth stone», clôturant l'album, sinon que les 7 minutes 30 sont aussi éprouvantes que renversantes ? Au fur et à mesure que j'écris cette chronique, je me rends compte que mes mots ne pourront jamais décrire avec précision l'exaltation que procure ce disque, et plus généralement, ce groupe. Je dirai juste que je n'étais pas préparé à ce déluge sonore, orgasmique et que la claque n'en a été que plus forte. En fait, j'aurais mieux fait de donner la définition précise du nom *commotion* dans le dictionnaire : «ébranlement violent (de l'organisme ou d'une de ses parties) par un choc direct ou indirect, ne laissant pas de lésion». Car c'est bien cela Baron Crâne. Un choc sans lésion. Passionnant.

■ Gui de Champi



THE SIDESHOW TRAGEDY**AFTER THE FALL****THE SIDESHOW TRAGEDY****AFTER THE FALL**

[Spaceflight Records]

Les rencontres, il n'y a que ça de vrai ! Lors d'une tournée américaine, le trio Livingstone a rencontré le duo texan The Sideshow Tragedy et les deux groupes se sont liés d'amitié. Du coup, à la sortie cet automne d'After the fall, nouvelle production de la formation composée de Nathan Singleton et de Jeremy Harrell, Théophile de Livingstone (vous savez, le dénicheur de talents dont je vous ai parlé dans un précédent numéro) m'a filé le bon tuyau (et un CD, pratique pour la chronique) à l'effet d'en parler dans ces pages. C'est chose faite !

Et dire que ce disque a failli ne jamais voir le jour ! En effet, la biographie du groupe mentionne que Nathan avait envisagé de mettre fin au groupe avant la planification des sessions d'enregistrement de ce disque étalée sur dix-huit mois. C'eût été dommage de ne pas donner suite aux bribes de morceaux composés avant l'entrée en studio, car After the fall se révèle un disque attachant. Simple, efficace et attachant. Dans un registre pop rock épuré aux accents folk et groovy et aux quelques soupçons lo-fi, le duo a accouché d'un disque qui régale les conduits auditifs dès les premières notes. Tout ici n'est qu'histoire de volupté et d'émotions tenaces et persistantes. Les structures des morceaux sont dépouillées de tout ce qui est superflu, pour ne mettre en avant que l'essentiel : des rythmes simples, des re-

frains accrocheurs et des mélodies touchantes. Le spleen, la rage et la sensualité s'entremêlent pendant 9 chansons et 36 minutes qui filent à une vitesse d'enfer. After the fall sonne et résonne comme une jam session décomplexée. The Sideshow Tragedy se révèle être aussi touchant qu'attachant, pouvant passer d'un boogie lancinant à un rock détonant. Tout n'est ici que plaisir sonore pour l'auditeur (alors que les paroles ne semblent pas respirer la joie). Et si ton esprit croise les ombres d'Iggy Pop, Cake et Eels à l'écoute de ce disque, tu pourras leur confirmer que la relève est assurée. Et assumée. Pour ma part, j'ai passé un bon moment à écouter et réécouter After the fall qui a bien du mal à décrocher de ma platine.

■ Gui de Champi





NEW!

Fuzz Theory

« Track & Eat »

LP - 11 TRACKS
DIGITAL, VINYL > AVAILABLE 10/2020

Fuzz Theory navigue entre grunge, stoner et punk et est en finalité le résultat d'une passion commune, saupoudrée de conneries et d'humour douteux mais surtout d'influences variées telles que Death From Above 1979, Royal Blood, Them Crooked Vultures, Foo Fighters, Mutiny On The Bounty, Grauss Boutique, Rage Against The Machine, etc.

Après un premier EP quatre titres enregistré à la maison, le trio orléanais mené par Nico (Gravity Slaves, Brokken Roses) passe le cap du studio et de l'album, avec onze titres creusant le sillon d'une belle galette 12 pouces colorée venant s'ajouter au catalogue d'Opposite Prod, mais aussi à celui de Blackout Prod, label déjà coproducteur sur l'album de leurs comparses Speed Jesus.



STUDIO
EMERGENCE



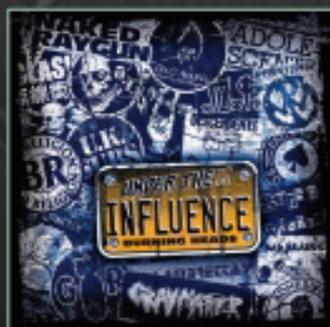
STILL AVAILABLE ON BANDCAMP:



The Eternal Youth

- Nothing Is Ever Over -

LP - 8 TRACKS
DIGITAL, CD, VINYL 12"



Burning Heads

- UNDER THEIR INFLUENCE -

LP - 19 TRACKS (COVERS FROM
19 BANDS)
DIGITAL, VINYL 12" (SOON AVAILABLE)



Young Harts

- Truth Fades -

LP - 16 TRACKS
DIGITAL, VINYL 12"



LANE

- A Shiny Day -

LP - 10 TRACKS
DIGITAL, VINYL 12"



TEMPS CALME

CIRCUIT

[Chancy Publishing]

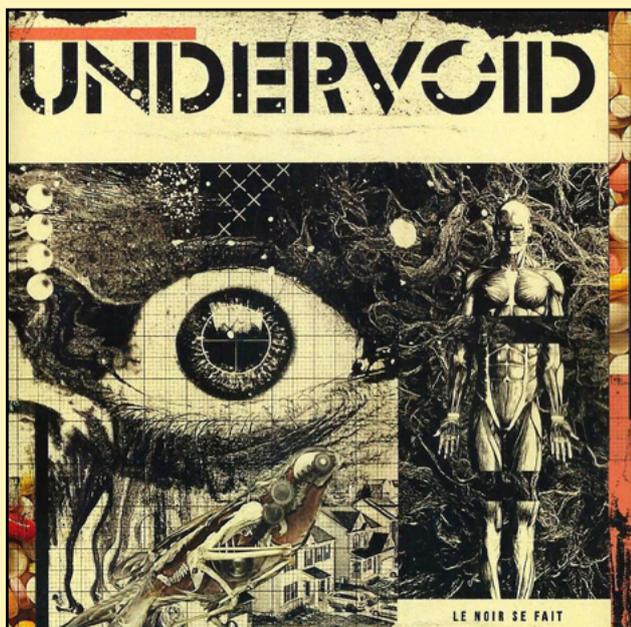
Si, comme nous, à la fin du printemps 2019, tu as manqué le premier EP de Temps Calme, ce n'est pas trop grave car trois des quatre morceaux de leur première sortie (laissée sans nom) sont présents sur l'album qu'ils viennent de nous livrer. Le trio est étrangement passé sous les radars alors que l'entité rassemble deux Lillois bien connus de nos services : Olivier (Ed Wood

Jr, L'Objet) et Nicolas (Roken Is Dodelijk, Louis Aguilar And The Crocodile Tears), le troisième larron Samuel s'est fait repérer du côté de Reims (avec les Black Bones, rejet d'un The Bewitched Hands).

Pas de distorsion (ou rien qu'un peu), pas d'élan rock sauvages, comme son nom l'indique, Temps Calme apporte de la sérénité avec de grosses touches d'électronique dissoutes dans une pop satinée qui mûrit depuis les années soixante... Comme si une faille temporelle avait permis le télescopage d'une forme d'insouciance, un peu hippie, une sorte de mouvement psyché-pop coloré avec des machines sorties des années soixante-dix, quatre-vingt, un peu plus froides et austères, période où les rythmes se brisent et respectent nettement les codes établis depuis les années cinquante. Le résultat sonne un peu étrangement parfois (si tu cherches une bande-son pour un film mettant en scène des événements paranormaux ou des extra-terrestres chelou, ça peut le faire) mais de ce Circuit, on ressort marqué par une ambiance porteuse de bonnes sensations, on recharge les batteries avec de petites doses d'énergies et une forme de zen, comme si Temps Calme mettait en musique ces postures de yoga auxquelles on ne comprend pas grand-chose mais qui ont un réel effet sur le corps et l'esprit.

■ Oli





UNDERVOID

LE NOIR SE FAIT

[Autoproduction]

Question médico-neurologique à deux balles : comment ça se passe lorsque l'on a Alzheimer et qu'on aime écouter de la musique ? Est-ce que par exemple, on peut écouter «La peau» en boucle en s'écriant : «Putain ! Mais c'est génial ce truc, ça me hérissé les poils ! C'est nouveau ?» Est-ce qu'on écoute un nouvel album intitulé Le noir se fait en cette fin d'année 2020 en se disant que le chant nous rappelle celui de Mousse, de Kemar voire de Reuno sans savoir dans quels groupes tu les as déjà entendu ? Que cette guitare au gros riff t'en rappelle d'autres, comme celle d'un certain Shanka ? Que cette grosse section basse batterie te rappelle une belle époque

où on pouvait la jouer brut sans être trop brutal ? Et puis ces textes en français avec un groupe au nom anglais, c'est pas la première fois que tu vois ça, non ? Ce serait pas du rock français ? Mais au lieu de me poser toutes ces questions stupides, à vouloir toujours y trouver des similitudes, des ressemblances, des inspirations, à toujours essayer de comparer, je prends ce nouvel EP, je le glisse dans le lecteur et je ferme les yeux : Le noir se fait.

Et ça part sur de grosses bases : batterie qui explose les fûts en mode sec et précis, suivie d'une guitare éternée sur un thème assenée en boucle, la basse et le chant s'embarquent pour lâcher les chevaux. Après l'EP pour les 4 Strasbourgeois d'Undervoid, et il était temps de passer à l'album. Et les 10 tracks vont s'enchaîner sans répit, sur un principe simple et efficace : la guitare de Marc Berg aux riffs entêtants, au son impeccable, entre stoner et metal, le chant d'Arnaud Sumrada qui alterne couplets scandés et refrains plus chantés pour mieux être repris en cœur, la batterie d'Alexandre Paris qui reste sobre pour gagner en efficacité et la basse de Mathias Fischbach qui sait même apporter un peu de groove quand il faut. Nouvel arrivé dans la belle famille du rock français, celui qui sait être mordant et revendicatif, Undervoid s'y intègre parfaitement. Qu'il ait fait la première partie de No One Is Innocent, du temps où on pouvait suer dans les fosses, est une évidence stylistique. Qu'il en ait une aussi belle carrière est un espoir, je l'espère, prophétique.

■ Eric

Photo : Antoine Pflieger





ONODA

LAND/ISLANDS

(Cranes Records / Coypu Records)

Onoda (nom tiré du soldat japonais ayant continué la seconde guerre mondiale jusqu'en 1974 malgré sa fin en 1945) est sans hésitation LE groupe psyché-shoegaze français du moment. Interdiction pour nos lecteurs de passer à travers leur premier disque Land/Islands, sorti conjointement chez Cranes Records et Coypu Records en octobre dernier.

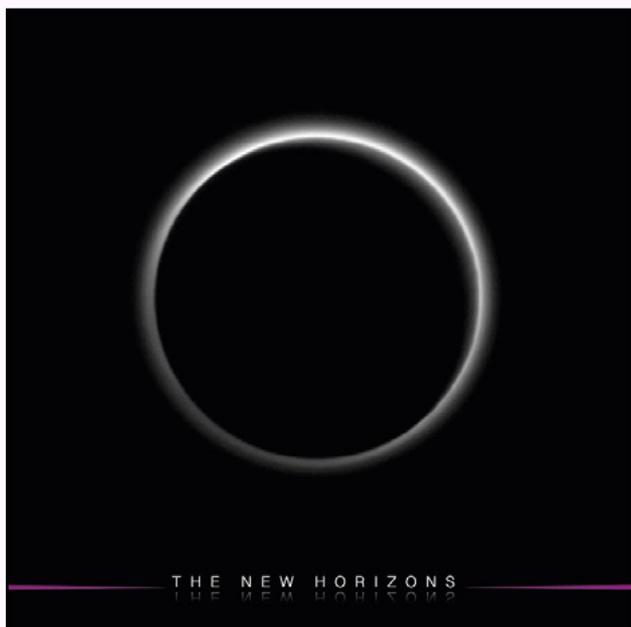
Ce quatuor parisien, dont les membres sont pour

la plupart issus des regrettés The Dead Mantras, naviguent dans de brumeuses ondes spatiales qui feront de ton expérience d'écoute un vrai voyage onirique et fort plaisant. La particularité de ce 5 titres de 38 minutes réside dans des structures majoritairement répétitives et développées sur des atmosphères variées allant de simples boucles électroniques («How could they live in hope») à des phases plus post-rock/drone («Land»), voire carrément shoegaze («The city never gives back»). On se retrouve littéralement noyé dans le son froid et obsédant de ce Land/Islands doté d'une puissance folle (un grand bravo à Jean-François Di Rienzo pour la capta et Thibault Nascimben pour la production et la vision artistique), grâce à un bel effort sur le travail des mouvements et des enchaînements instrumentaux sur les plages qui ne font jamais moins de six minutes. Ça laisse le temps de s'immerger progressivement dans chaque titre sans être sur sa faim à sa fin.

Onoda rappelle par moment le travail tout en noirceur de ses concitoyens de The Psychotic Monks, donc si tu aimes ce genre de communion mystique, fonce vite écouter ce Land/Islands.

■ Ted
Photo : Estl Bell





THE NEW HORIZONS

THE NEW HORIZONS

[Autoproduction]

Soyons honnête, on connaît surtout le travail d'Olivier Florio via Oolflo0 son projet électro-rock, ce n'est pourtant qu'une petite partie de son œuvre puisqu'il produit et orchestre essentiellement des musiques destinées à des films (ou des séries), un exercice de commandes puisqu'il s'agit d'illustrer musicalement des ambiances particulières. Avec le nouveau projet dénommé The New Horizons, l'artiste protéiforme s'attaque à une musique de film... sans film. Soutenu par une communauté de fans à travers le monde et par quelques personnalités comme Jean-Christophe Grangé (romancier), Beb-Deum (auteur de BD), Esty Grossman (créatrice de bijoux), Jean-Baptiste Saudray (pianiste), Julien Dajez (réalisateur), Guillaume Béguin (comédien et metteur en scène)... Olivier s'est donc lancé dans la composition d'un «score», la bande-son d'un film qui n'existe pas. Peut-être que ces morceaux seront utilisés par des cinéastes un jour mais pour l'heure, ils sont créés ex-nihilo, c'est à nous d'inventer, d'imaginer les scènes que l'on veut.

Peu apte à critiquer le rôle de chef d'orchestre ou la musique dite «classique», je me contente ici de me laisser bercer par l'ensemble symphonico-électronique et de jeter quelques impressions. Comme le fait que cet «Earth» qui entame l'album pourrait aussi le clore, il est pesant, presque solennel, le nouvel horizon qui se dévoile n'est pas des plus aguicheurs (est-ce le glas qui retentit à la fin ?). «Cluster of lives»

et «Passing the moon» nous ramènent en territoire plus connu, éthéré, on est proche de certains titres d'Oolflo0 avec la prédominance de samples et peu de grands mouvements. Le mariage des deux univers se fait sur «Olympus mons» où le tempo se marque et apporte un peu de tension. Il annonce le premier tournant, certainement la fin du premier acte, ce qui est sûr c'est qu'il se passe quelque chose lors de «Blue shift - red shift». Un autre climat s'installe tranquillement avec «Beyond» où seul un cor vient habiller les nappes de synthé. Avec le titre qui donne son nom au projet, «The new horizons» donc, on progresse par vagues, la dernière déferlante se meure sur «Kronos» qui semble être le climax tant le «Scintillation» qui suit est posé. Le générique de fin arrive sur «A step to the infinite» qui clôt l'album mais pourrait aussi l'entamer puisqu'il porte en lui davantage d'espoir et d'élan. Si pour certains films, le score semble passe-partout ou anecdotique, l'absence d'images met ici en relief le travail colossal du compositeur qui n'a pas toujours l'occasion de mettre en musique des films qui explosent le box-office (surtout en ce moment). Pourtant, on connaît tous un paquet de ces spécialistes ô combien respectés par tous, quelques soient leur style, leur époque ou leurs inspirations (John Williams, Vangelis, Philippe Sarde, Danny Elfman, Howard Shore, Vladimir Cosma, Clint Mansell, Michel Legrand, Hans Zimmer, Ennio Morricone...).

■ Oli

THE NEW HORIZONS

ON SUIT LES AVENTURES D'OLIVIER FLORIO DEPUIS LES DÉBUTS DE SON PROJET OOLFLOO IL Y A UNE DIZAINÉ D'ANNÉES, À L'OCCASION DE LA SORTIE DE SON NOUVEAU PROJET THE NEW HORIZONS, ON A ÉCHANGÉ QUELQUES EMAILS ET COMMENCÉ À PARLER CINÉMA ET MUSIQUE. CETTE CORRESPONDANCE S'EST RAPIDEMENT TRANSFORMÉE EN INTERVIEW, LA VOICI.



The new horizons est une musique pour un film qui n'existe pas, ce serait plutôt pour un film à gros budget qu'une comédie romantique ou un drame à la française, non ?

Effectivement, The new horizons est un concept album qui, sans être une musique de film à proprement parler, n'est pas sans évoquer quelques uns des grands territoires sonores de la B.O. Une B.O. de film sans film. Exact. Lorsque je compose une musique de film j'ai très fréquemment un sentiment de «manque» et je dois avouer que j'ai fini par m'auto-écrire une B.O. Celle d'un film que j'aimerais voir justement. Je crois que la musique de film française actuelle s'inscrit dans une dimension relativement «intimiste». Probablement en lien avec le contenu des films eux-mêmes et surtout en lien avec leur facture très fragile. De ce point de vue, The New Horizons vise sur du très large format, c'est clair. On a besoin d'air ! Notamment si l'on tient compte du climat politique actuel... On peut le voir comme un gigantesque blockbuster, un thriller interstellaire ou une réflexion métaphysique sur le cosmos. Entre Blade runner, Interstellar et 2001. Au delà de tout ça, le projet a eu aussi pour objectif, pour moi, de tisser un lien entre la dimension industrielle de mes influences et quelque chose de plus symphonique, dans la veine du néo-classicisme, un truc proche de Clint Mansell ou Max Richter pour donner un ordre d'idée.

La musique emblématique de 2001, c'est Strauss, pas mal de scènes «marquantes» du cinéma sont associées à de la musique classique, pourquoi chercher à en créer de nouvelles alors que celles qui existaient avec le cinéma fonctionnent très bien ?

Dans 2001, il y a Strauss bien sûr, mais il y a aussi György Ligeti et son «Lux aeterna» sur la fameuse scène de Stargate. Kubrick, du point de vue de l'utilisation de la musique dans ses films, est assez singulier. Il a, la plupart du temps, utilisé de la musique pré-existante et puisé dans le répertoire soit classique, la «Sarabande» de Haendel dans Barry Lindon par exemple, ou bien dans son prolongement, celui de la musique contemporaine, «Utrenja» de Krzysztof Penderecki dans Shining par exemple.

Je ne sais pas si de nombreuses scènes «mar-

quantes» du cinéma sont associées à de la musique classique mais créer une musique originale pour un film a un sens dans la mesure où celui-ci se présente en général dans une démarche de création originale et dans lequel la musique a également ce rôle. En ce sens, elle a un intérêt souvent à être générée ex-nihilo en même temps que le film. Kubrick utilise Strauss de manière inattendue et cela crée tout de même un regard nouveau. Lars Von Trier utilise Wagner dans Melancholia et là aussi cette juxtaposition crée une dimension singulière. Cette question est donc difficile à trancher. De mon point de vue, il n'y a pas de règles. Tout dépend du contexte du film et de l'esthétique que cherche à obtenir le réalisateur.

Sur cet album, la musique ne correspond pas à des images, est-ce que tu aurais pu penser à créer de «nouvelles musiques» pour des scènes existantes ? Genre remplacer Beethoven d'Orange mécanique, Wagner de Apocalypse now, Mozart de Alien....

Ah ! C'est intéressant. Lorsque j'ai vu le Lars Von Trier, Melancholia, je me suis dit que Wagner et son «Tristan et Iseult» ne convenait pas. De là à remplacer des scènes aussi mythiques que celles que tu évoques, par une musique que j'aurais pu composer moi-même, non, j'avoue que c'est extrêmement difficile. Tu cites notamment Apocalypse now qui a été monté par Walter Murch dont j'ai eu la chance de suivre quelques masterclasses et conférences. Le choix et le montage de la musique y est extrêmement étudié et il est, à mon sens, vraiment difficile de trouver autre chose tant l'homme est cultivé et avisé sur ce point.

Au contraire, est-ce que parfois tu te dis qu'une musique n'est vraiment pas adaptée à un film ?

Lorsqu'un employé de bureau se retrouve choqué parce que sa copine le quitte et que surgit soudain le Requiem de Mozart dans un film, là, c'est vraiment trop. Non, seulement cela dégrade l'œuvre en elle-même, et je parle de la musique, mais cela témoigne également d'une réelle ignorance. Le choix et l'utilisation de la musique est complexe dans un film. C'est un travail à part entière qui doit être effectué, à part du montage image du film. Malgré tout,

en France ces postes sont malheureusement la plupart du temps remplis par le monteur image, ce qui, à mon sens, est une erreur. Nombre de musiques sont utilisées par facilité de montage et destinées à masquer certaines faiblesses du film ou du montage lui-même.

Comme Besson travaille toujours avec Serra et que les autres réalisateurs français bossent surtout pour des commandes, le «marché» de la musique de gros film n'existe pas ?

On peut dire ça, c'est un univers très volatile, complètement atomisé. Pour reprendre une étude de Séverine Abhervé qui a fait une enquête poussée sur le sujet «en 2008-2009 sur 1 633 films, 1 004 compositeurs sont associés à 1 350 films, mais on ne peut pas dire qu'ils soient tous des professionnels de la composition à l'image. Ceux qui ont composé sur une période de neuf ans ne sont que 251. Parmi eux, les moins réguliers ont composé 2 musiques de film et les plus actifs 28. Seule une vingtaine font un film par an !»... Cela donne une perspective sur la réalité.

Je n'ai jamais du reste considéré ce secteur comme un marché. Malgré de nombreuses années à évoluer dans ce domaine, j'avoue ne pas en comprendre encore tous les rouages. Aujourd'hui, mon seul guide, c'est l'instinct. Du reste, plus j'avance dans ma carrière musicale, plus la part de la musique de film devient relative. Je renoue de plus en plus avec mes sources. La musique contemporaine, la musique industrielle dans une sorte de grande synthèse dont *The new horizons* est le premier opus. Mais cet album pourrait être classé au rayon B.O tout autant qu'au rayon musique contemporaine. J'en définit le style comme *classical/industrial* qui renvoie, peut-être inconsciemment, à Angelo Badalamenti, le compositeur entre autre de David Lynch et à son «*Industrial symphony N°1*».

Pour beaucoup, y compris dans le monde du rock/métal, la musique symphonique est une sorte de Graal, toi qui a beaucoup travaillé seul, est-ce que tu considères cela comme une quête ?

On a peut-être parfois en tête, dans l'imaginaire collectif, l'idée que le Rock et encore plus le Métal seraient en quelque sorte des «sous-musiques» appartenant à une «sous-culture» par opposition à la musique de répertoire dite «classique» ou contemporaine, notamment symphonique, qui serait, par opposition, rattachée à une forme plus «noble» de la musique.

Malgré tout, les musiciens, de Métal particulièrement, sont souvent de très bons instrumentistes, relativement techniques dans leur approche et ils ont une bonne connaissance de la musique occidentale en général. J'imagine que certains d'entre eux sont également passés par «la case» conservatoire. Au conservatoire, l'orchestre et la musique symphonique peuvent à certains égards, représenter une sorte d'aboutissement de la pratique de la composition voire de la pratique instrumentale pour certains pupitres. L'idée de relier ces 2 extrêmes paraît peut-être, de fait, naturelle pour ces musiciens/groupes.

Faire le grand écart entre Métal et musique symphonique est en outre assez tentant !

Ceci étant, les orchestrations adaptées ou dérivées de la pop ou du métal pour l'orchestre restent en général «limitées» en terme d'orchestration. Elles se bornent souvent à ré-arranger/redistribuer la plupart du temps des lignes mélodiques de guitares, basse, chant, etc aux différentes parties de l'orchestre comme *Epic Symphonic Rock* avec Iron Maiden ou bien tout simplement à accompagner comme pour *Metallica*.

Pour ma part, j'ai eu une formation au conservatoire relativement étendue en tant que musicien d'abord et également en tant que compositeur parallèlement, d'orchestration et de musique électroacoustique. Je me suis aussi également beaucoup intéressé à diverses musiques transversales et underground, que j'ai pratiquées sous différentes formes/projets/groupes, ce qui m'a permis de naviguer entre tous ces univers.

J'adore travailler sur un projet orchestral comme *The New Horizons* combiné à des textures électroniques tout autant que performer avec mon projet *Oolfloo* une sorte d'indus romantique. Je ne vois pas de frontières. Au delà de l'orchestration et du style, ce qui m'attire dans une musique c'est la profondeur de l'œuvre en tant que telle.

Enfin pour réagir sur le fait que je travaille seul, je dois dire que plus j'avance et plus je collabore, en fait. Soit au travers de projets multidisciplinaires soit au travers de mon activité de producteur/réalisateur artistique comme avec *Gemini* par exemple, un duo electro franco-chinois ou bien les *5678's*, les rockeuses japonaises du film *Kill Bill* dont j'ai eu l'occasion d'enregistrer et réaliser le titre «*Hoovering*» par exemple.

En tant que chef d'orchestre, quelle part de



liberté tu laisses aux musiciens ?

Diriger un orchestre est une discipline bien à part de celle de compositeur. Je ne dirige jamais les pièces que j'écris. Pour diverses raisons. La principale étant psychologique. Le lien tissé avec les musiciens d'un orchestre est assez complexe. Et lorsque j'arrive à l'étape de l'enregistrement, je suis dans un état de tension et d'épuisement assez avancé, je préfère passer la main. Et puis, il y a vraiment des techniques de travail avec un orchestre qui demandent du temps et un savoir-faire spécifique. Je n'exclue pas de le faire dans le futur, qui sait.

Qu'est-ce que tu attends de The New Horizons ?

C'est difficile à dire. Je crois qu'il vaut mieux ne rien attendre pour ne pas être «déçu». The New Horizons est pour moi la musique que je souhaite entendre aujourd'hui. Je suis vraiment heureux d'avoir pu aller au bout de ce projet. 120 contributeurs l'ont soutenu financièrement au travers d'un crowdfunding fructueux qui a permis de payer en partie les séances d'enregistrement et une centaine d'intervenants y ont pris part, un orchestre, des solistes, des mixeurs, des ingénieurs du son, des assistants etc. C'est déjà énorme. Une belle expérience. Travailler avec un orchestre c'est vraiment magique et c'est à chaque fois une aventure extraordinaire !

Cet album est aussi une synthèse de mon parcours de compositeur et, en même temps, un nouveau départ. En effet, je le considère comme la première étape d'une direction plus aboutie de mon travail et je pense rester quelques temps sur cette orientation.

J'espère, qui sait, toucher un public différent. Je ne renonce pas à penser que cette musique sera peut-être un jour plus «exposée» ou «lisible» pour un public plus large. J'essaie de garder le cap ! Mais si sur mon chemin je ne rencontre qu'une seule personne qui aime cette musique alors je serai déjà pleinement récompensé.

Faut-il comprendre qu'Oolfloo est mis au placard ?

Non, pas du tout ! J'envisage de sortir Les sons effacés, le premier album d'Oolfloo, en français, il n'est jamais sorti officiellement. Je suis en train de retravailler dessus, de refaire des voix et de remixer certains titres... mais je suis très, très lent !

La situation actuelle n'est pas franchement favorable à la culture, arrives-tu à mesurer l'impact du confinement en temps qu'artiste ?

L'impact est relativement clair : c'est l'impasse pour le secteur culturel actuellement. Le secteur de la musique avait déjà profondément été impacté par la transition numérique dont il peine encore à se remettre. Ce secteur a été le premier à subir un détournement pur et simple de la valeur au profit de ce que l'on appelle aujourd'hui les GAFAs mais que j'élargirais également aux fournisseurs d'accès. Sans contenu, l'internet n'est rien. Et, quand on observe le déséquilibre, il y a de quoi rester pantois. Lorsqu'un artiste/label uploade du contenu sur Youtube, c'est Google qui empêche la monnaie en vendant de l'espace publicitaire aux annonceurs. Un titre vu des millions de fois constitue le panneau d'affichage idéal. Quant à la redistribution en aval pour les artistes... cherchez l'erreur.

Le virage de la transition numérique a été mal négocié à l'époque par les professionnels du secteur musical. Soit ils n'avaient pas les moyens de lutter, étaient-ils trop petits ?, soit ils étaient d'une génération qui n'a pas vu venir internet, étaient-ils en déphasage ?, soit ils étaient trop riches pour se sentir en danger. Toujours est-il que cela nous a plongé dans le chaos sur ce point en France et en Europe. Aujourd'hui, de nombreux secteurs sont concernés par la transition numérique. Le cinéma, l'édition, la presse. On ne sait toujours pas quand la balance de la répartition de la richesse sera rétablie. La réponse du gouvernement et de l'Europe est beaucoup trop molle.

Les musiciens ont, dans la période qui a suivi, eu une petite ouverture du côté du Live mais, là aussi, les conditions sont devenues très dures et l'arrivée du Covid a tout simplement transformé une situation difficile en une situation quasi-impossible. Nous devons réapprendre à nous défendre face à un système qui nous broie purement et simplement, tous, collectivement, et ce qui m'inquiète actuellement c'est l'Absurdistan, le nouvel état émergent entre les mains d'un gouvernement dangereux et construit sur les ruines de ce qui s'appelait à l'époque : la France.

Alors, je te nomme ministre de la culture, tu fais quoi en premier ?

Je commence par réouvrir les librairies ! Une part importante de la création artistique,

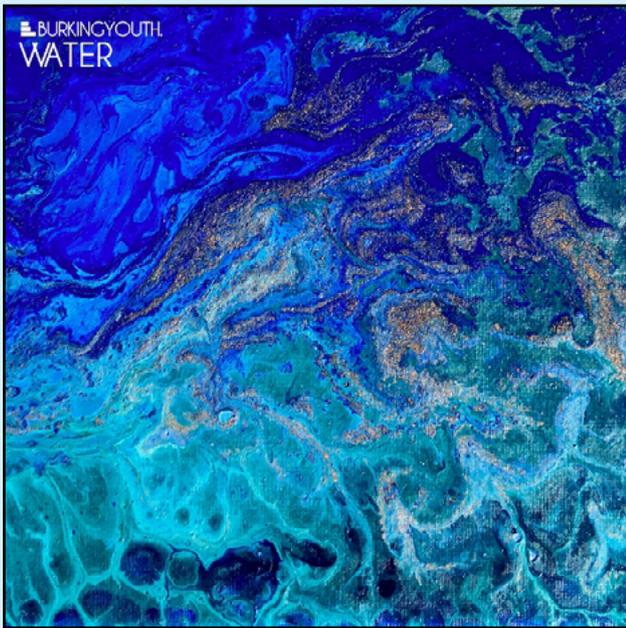
notamment littéraire, au cours du vingtième siècle s'est focalisée sur l'expression d'une vision dystopique du futur. Cette fermeture soudaine des librairies en est un peu l'écho, comme une effluve échappée des lignes de ces ouvrages en quelque sorte, comme si la fiction rejoignait la réalité. Je crois que le monde de demain est celui que l'on imagine aujourd'hui. Le monde d'aujourd'hui tend donc de plus en plus à se calquer sur celui qui a été imaginé hier.

Au commencement était le verbe. Ce que l'on pense devient ce que l'on dit. Ce que l'on dit devient ce que l'on fait. Formuler le monde, c'est donc le rendre réel. Il ne nous reste plus qu'à formuler un monde meilleur pour l'avenir.

A vos plumes donc ! Merci Olivier !

■ Oli





BURKINGYOUTH.

WATER

(Digital Mood)

Après avoir joué avec le feu (Fire), BurkingYouth. change d'élément et nous plonge dans Water sans foncièrement bouleverser sa musique. Il nous concocte toujours des titres racés où l'Indie Pop voire un Rock délicat viennent nous titiller les oreilles. Plus qu'un simple effet de suite, ce nouvel EP voit ses cinq titres être en lien direct avec l'eau (le plongeur, le phare, l'océan, la pluie...) et mérite donc de mettre à l'hon-

neur cette jolie couleur bleue. Avec ses petites pointes électriques et sa basse très présente, «Dive» s'impose comme le titre éclair, plus même que «Lighthouse» qui indique une voie plus épurée en se laissant porter par une dynamique plus saccadée. La douceur s'impose au fond de l'océan, un calme abyssal amené par des sonorités plus claires même si la distortion gronde toujours un peu dans le lointain. Un très beau morceau qui prépare à un «In the water» dominé par les instruments notamment le piano et la guitare dont quelques parties me font penser à David Gilmour (Pink Floyd), celui qui a su démontrer que la lenteur d'un solo pouvait le rendre encore plus beau. «Rainy day», le titre qui referme Water explore la même veine, on ne multiplie pas les couches, on laisse de la place au silence, le rythme est mis de côté, les notes viennent simplement habiller une voix qui touche par la fragilité exprimée, là encore, le son du piano fait son œuvre et on se retrouve bouleversé par la tristesse ambiante. En parcourant un autre élément, David Lorgis continue d'étaler son talent de compositeur et d'interprète, si après plusieurs EPs, on réclame souvent l'album, ici, je peux me contenter d'autres voyages pour découvrir d'autres humeurs... peut-être plus aériennes ?

■ Oli





TORCH

REIGNITED

[Metalville]

NWOBHM. Si tu es allergique à la combinaison de ces six lettres, pour New Wave Of British Heavy Metal, tu peux passer à la chronique suivante. Si, par contre, les noms de Saxon, Iron Maiden et Motörhead te font frissonner de bonheur, il est probable que tu trouves ton compte dans cet article au sujet de Reignited, nouvel album de Torch.

Groupe suédois actif originaire du début des années 80 et actif pendant la première moitié de cette décennie, Torch splittera en 1986 et se reformera en 2013 autour de quatre des cinq membres originels. Il aura fallu attendre 35 (!)

ans aux fans du quintet pour pouvoir écouter le successeur de *Electric Kiss* (1984). L'attente fut longue, mais je suis sûr que ça en valait la peine, car *Reignited* va faire headbanger les quinquas (et plus si affinités) et démontrer aux plus jeunes que le Heavy Metal n'a pas encore rendu son dernier souffle. En 9 titres et 42 minutes au compteur, *Reignited* en impose par sa puissance de frappe. Dans un registre proche de celui de Saxon (notamment par la voix de Dan Dark proche de celle de Biff Byford) avec une approche un peu plus rock 'n' roll que le combo britannique, le groupe n'a pas à rougir des productions actuelles, sonnant contemporain avec de vieilles ficelles qui fonctionnent à tous les coups. Dès «Knuckle duster», le ton est donné avec des riffs agressifs et incisifs et un refrain mastoc. Jamais le groupe ne relâchera la pression tout au long de l'album, alternant riffs Heavy («Collateral damage» «Cradle to grave»), et rythmiques lourdes et lancinantes («Feed the flame», «Intruder») s'offrant toutefois quelques respirations (ou plutôt suffocations) heavy bluesy («All metal, no rust», «In the dead of night»). Pas de compromis, le groupe est en mode panzer et le bougre est lourdement artillé. Les guitares tranchantes et puissantes n'ont rien à envier au basse/batterie dévastateur, et même si les gars ont disparu des radars pendant de (trop) longues années et qu'ils n'apportent rien de nouveau au style, la grosse production de *Reignited* et la succession de très bons titres font de disque un succès. Bra Jobbat Killar !

■ Gui de Champi





SOMERSET THROWER

PAINT MY MEMORY

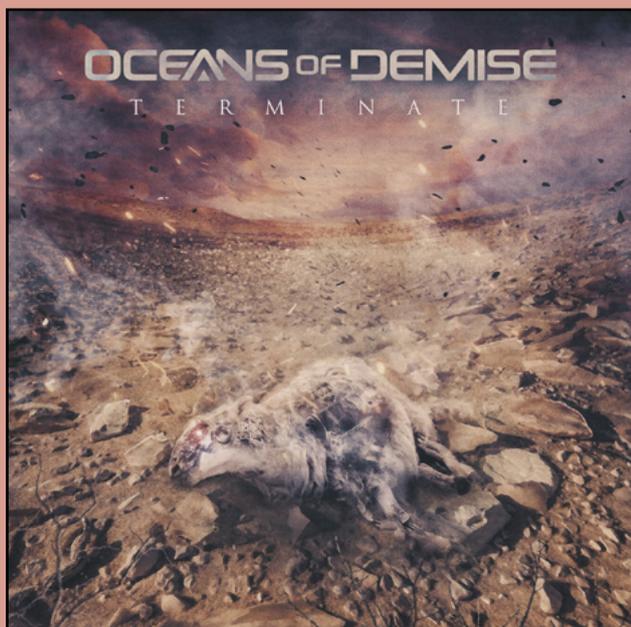
[Dead Broke Rekerds]

Dans la famille j'ai moins de 1000 likes sur facebook mais je déchire tout, je voudrais Somerset Thrower. C'est mon pote Guillaume du blog Le Dictionnaire de l'emo qui m'a branché sur ce groupe via un de ses posts, où il parlait de l'influence Jawbreaker, The Promise Ring... J'ai cliqué sur le clip «Too rich to die», seul titre dispo de l'album à paraître et bonne pioche direct ! Même si je n'aurais pas forcément mentionné ces groupes

comme références ou alors éventuellement Dear you de Jawbreaker. J'ai ensuite écouté l'album précédent, Godspeed, qui n'a fait que confirmer l'excellente première impression que j'avais eue et en moins de 5 minutes sur Messenger, je convertissais mon comparse Gui de Champi pour qu'on fasse une commande groupée des deux LPs chacun, outre-Atlantique. Le label comme le groupe sont basés à Long Island NY, tout comme Iron Chic. Je croyais du reste au début qu'il y avait une connexion, genre membre en commun mais il semblerait que non. Je ne trouve pas vraiment de titres qui se démarquent, ce Paint my memory s'écoute en bloc et en boucle, un point c'est tout. Il y a en revanche un feeling général indéniablement connoté 90's, avec des guitares très distordantes mais mélodiques, un peu grun-gy et un chant plutôt lancinant et mélancolique. Ça ne parlera pas à grand monde mais le premier truc auquel j'ai pensé et qui me revient à chaque fois que j'écoute Somerset Thrower, c'est le projet emo de Unlogistic et la page Myspace Unlopop [coucou 2005 !] avec les deux excellents titres «My sun» et «Ted», dans une veine très Bob Mould / Sugar / Hüsker Dü. Bref, petite chronique mais grand disque, fonce si tu es nostalgique du rock des années 90.

■ Guillaume Circus





OCEANS OF DEMISE

TERMINATE

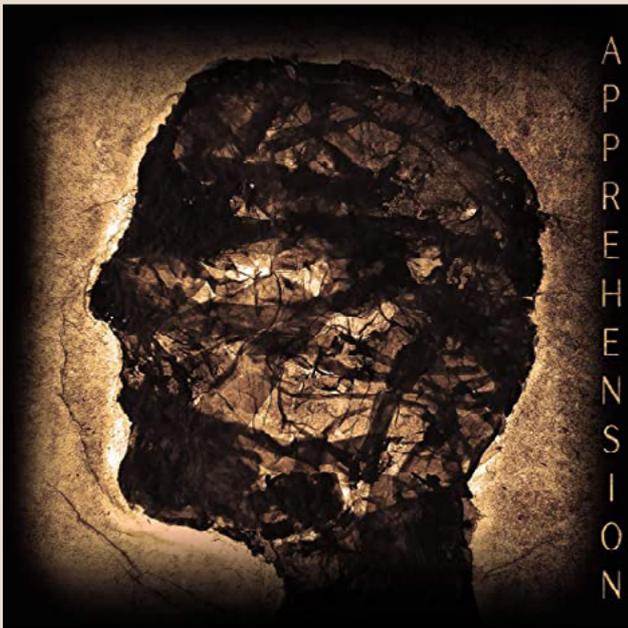
[Autoproduction]

Très bel artwork, son de belle qualité (alors que c'est du fait maison de A à Z), compositions réfléchies, Oceans of Demise se présente sous son meilleur jour pour cette première production plutôt rock mais qui connaît quelques incartades plus métalliques et d'autres progressives.

Quand on creuse un peu pour voir qui se cache derrière ce morbide océan, on ne trouve qu'un duo, Alex chante et joue de la guitare, Aurélie joue de la basse et tous deux bossent les samples et la programmation de la batterie (qui sonne pourtant très «réelle»), ça ne doit pas être évident de composer mais force est de constater qu'ils s'en sortent pas mal. Ils sont allés chercher un peu de renfort auprès de deux gratteux : Vikken Pierru pour le solo de «Embedded» (un titre assez tranquille où la guitare de l'invité fait aussi briller la ligne de basse) et Greg Lambert (l'ex-guitariste de Zuul Fx ou un homonyme ?) pour celui de «Eyescape» (titre bien plus agressif avec des notes plus heavy pour le solo). Sur les autres titres, la guitare s'exprimant aussi parfois toute seule, ces guests se fondent aisément dans le paysage et ne dénaturent pas l'essence de Terminate. Un rock «alternatif» car composant avec d'autres influences et les amalgamant sans y prêter attention, c'est d'ailleurs quand Oceans of Demise mélange un peu tout qu'ils se forgent la plus belle identité («The maze» et sa superbe dynamique). A l'heure du repli sur soi, du confinement, de l'impossibilité de rencontrer du monde en vrai, ce duo démontre qu'on peut faire de belles choses en petit comité...

■ Oli





NEBULIZAR

APPREHENSION

[Klonosphère]

Qui a envie de se faire défoncer la gueule par des riffs lourds et tortueux ? Qui a envie de se faire rotir les oreilles par un chant qui peut se faire criard comme gueulard, growlé façon grind comme plus mélodieux ? Qui a envie de se prendre la tête à essayer de suivre des rythmiques chelou et des titres construits pour te déséquilibrer ? Qui aimerait un truc qui ressemble à un mélange de Psykup, Gojira, SOAD et Cannibal Corpse ? Pour

ceux qui n'ont pas décroché et qui n'ont donc pas d'appréhension, j'ai le premier album de Nebulizar et donc Apprehension.

Thrash, death, grind, prog, core, métal truc, tu peux tout ajouter, tout mélanger, resecouer, mettre des grands coups de tatanes dans le tout une fois qu'il est stabilisé et ça te fera une petite idée de ce que proposent les Marnais. Pas facile à décrire, encore moins à comprendre, mais on se laisse porter par leurs folies et on profite de quelques moments particulièrement savoureux quand leurs planètes s'alignent sur tes goûts en terme d'expérience sonore, ça ne sera pas tout le temps le cas mais ça risque quand même d'arriver plusieurs fois à l'écoute de cet opus. La production est correcte mais c'est un des aspects sur lequel le groupe a encore une grosse marge de progression, ensuite, on peut leur demander d'être plus facile à suivre mais on perdrait pas mal de l'intérêt de ce trio déjanté. Un peu plus d'ampleur et de profondeur dans le son et on aura encore plus de chance de voir nos poils se hérissier mais Nebulizar s'est déjà forgé une identité et se faire un nom en si peu de temps, c'est un très bon début...

■ Oli





CROWN OF GLORY

AD INFINITUM

(Fast Ball)

«Crown of Glory appartient à la vieille garde de la scène Metal suisse et il est impossible d'imaginer la scène Metal suisse sans eux». Qu'on soit bien clair, ce n'est pas moi qui le dis, mais la biographie du groupe (Crown of Glory, donc) elle-même. En même temps, le biographe n'aurait pas dire que c'était un groupe de toquards. Bref. Donc, Crown of Glory est un groupe de Metal suisse (oui, oui, tu peux dire merci) actif depuis une bonne vingtaine d'années et qui présente en 2020 son troisième album intitulé Ad infinitum. Les six musiciens composant le combo officient dans un registre mélodique et symphonique. Ma grande passion (bien cachée), le Metal symphonique. Je rigole, ça me sort par les trous de nez.

Sauf que pour le coup, ça passe plutôt pas mal. Et pourquoi ce traitement de faveur alors ? La suite au prochain paragraphe.

Eh bien, premier bon point, l'ensemble est entraînant. On ne tourne pas en rond, les chansons sont variées et plutôt bonnes. Et même si les incontournables nappes de claviers sont légion dans le disque, elles ne massacrent pas le mix, et, si on veut schématiser, on est quand même plus proche d'Alter Bridge que de Nightwish ou Symphony X. Les amateurs du genre y trouveront leur compte («Emporium of dreams», «Glorious nights», «Make me believe»), les métalleux fleur bleue seront aussi satisfaits d'entendre de jolies ballades («Surrender») et les fans de Heavy Metal se délecteront de sacrés passages bien rentre dedans («Emergency», «Let's have a blast», «Master of disguise», «Say my name»). Le point commun de tous ces titres, outre la puissance et la production soignée, c'est que chaque refrain est un classique, entêtant à souhait et révélateur d'une bande de musiciens qui sait composer. Et même si ses morceaux sont relativement longs (entre 4 et 6 minutes), le groupe arrive avec succès à éviter le remplissage et ne tombe pas dans le piège d'en faire décidément trop (mon propos étant évidemment à nuancer, car le style n'a pas vocation à enchaîner les trois mêmes accords sur une base de gamme pentatonique).

Belle surprise donc que ce Ad infinitum qui arriverait presque à me réconcilier avec le style. Naaaaaan, j'déconne. N'empêche que ce disque est plaisant et bien foutu, ce qui est bien là le principal.

■ Gui de Champi





OVTRENOIR

RARES SONT LES PREMIERS ALBUMS AUSSI EXCEPTIONNELS QUE CELUI D'OVTRENOIR, IL NOUS FALLAIT DONC EN SAVOIR UN PEU PLUS SUR CE NOUVEAU POIDS LOURD DU POST-HARDCORE ET C'EST À JULIEN, LE BATTEUR, QU'ON A DEMANDÉ DE FAIRE DES CHOIX Ô COMBIEN DIFFICILES.

Vou U ?

V pour une question graphique !

Post-Hardcore ou Post-Metal ?

Je n'arrive pas vraiment à faire la distinction ! Y'a beaucoup trop d'appellations avec le mot post ! Donc je vais dire les deux...

Throane ou Sembler Deah ?

Throane, mais je ne suis pas objectif ! J'adore le travail et la vision artistique de Dehn Sora, et l'accompagner dans Throane est pour moi une vraie fierté.

Soulagés ou Malevitch ?

Soulagés, la lumière qui se dégage de la noirceur dans son œuvre me touche plus que les toiles de Malevitch.

Louis Ferdinand Céline ou Bret Easton Ellis ?

Bret Easton Ellis, je n'ai jamais lu Céline et American psycho m'a vraiment marqué en son temps.

Saturation ou distorsion ?

Saturation, j'aime la violence et la hargne qui s'en dégage.

«Wires» ou « Kept Afloat » ?

Dur de choisir mais je dirais «Wires» pour le côté autoroute et violence brute, c'est un vrai défouloir.

Neurosis ou Cult of Luna ?

Là encore, très dur de choisir, mais je dirais Cult of Luna, je suis absolument fan du jeu de batterie et de la créativité de Thomas Hedlund.

A Storm of Light ou AmenRa ?

AmenRa, leur musique me touche viscéralement.

Photographie ou graphisme ?

Photographie, j'ai toujours trouvé magique et presque irréel le fait de figer une image dans le temps.

Francis Caste ou Steve Albini ?

Steve Albini est un producteur incroyable, mais je vais dire Francis Caste, j'ai fait pas mal de prod avec lui, c'est l'un des meilleurs dans son domaine, il arrive vraiment à capter très rapidement l'univers musical d'un groupe et à le servir au mieux et en plus c'est toujours hyper agréable et confort de travailler avec lui.

Point Éphémère ou GlazArt ?

Point Éphémère, la salle sonne vraiment mieux que ce soit en temps que spectateur ou musicien.

Roadburn ou HellFest ?

Roadburn pour la programmation toujours ultra pointue, mais j'aime aussi le côté bon enfant du HellFest.

Projection de film ou créations animées en direct ?

Les deux sont tellement différents... mais je vais dire projection de film, j'adore le cinéma et je n'ai vraiment pas assez de temps pour voir tout ce que je voudrais, ce qui est hyper frustrant.

Bandcamp ou Spotify ?

En tant que musicien je vais dire Bandcamp, beaucoup plus «équitable» quant à la rémunération.

Facebook ou Instagram ?

Je préfère le format d'Instagram.

Noir Désir ou Bérurier Noir ?

Je me suis très peu penché sur Bérurier Noir, Noir Désir a été pour moi le plus grand groupe de rock français, que ce soit pour la musique ou les textes. Pour ma part aucun autre groupe en France n'a encore réussi à les égaler.

Orange is the new Black ou Black Mirror ?

Black Mirror, cette série réussit à me mettre dans le mal pratiquement à chaque épisode.

Men in Black ou Black Swan ?

Black Swan, il se dégage quelque chose de très spécial de ce film, j'y ai repensé longtemps après l'avoir vu.

Couvre-Feu ou Confinement ?

Très difficile, on est dans une période de flou total... quelle solution est la bonne ? Chacun a son avis et son mot à dire là-dessus et je dois avouer que je ne sais vraiment pas quelles

sont les bonnes décisions à prendre...

Merci à Julien et à Ovtrenoir, merci également à Elodie de l'Agence Singularités.

■ Oli
Photos : David Fitt





OVTRENOIR

FIELDS OF FIRE

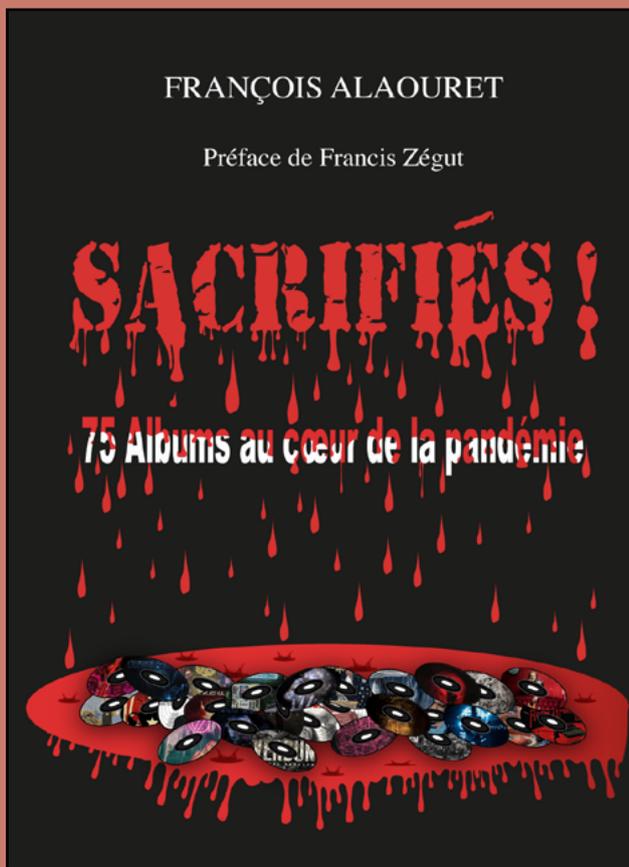
[Consouling Sounds]

Les quelques notes déchirantes de guitare qui ouvrent cet album ont suffi à me convaincre que j'allais découvrir un excellent groupe. La montée en tension se fait par une basse/batterie à ras de terre et alors qu'on pense qu'on en termine avec cette mise en bouche, le chant déboule et donne une nouvelle dimension à l'ensemble qui rattraque de plus belle. J'adore le Post-HardCore mais pour faire en sorte que la recette fonctionne, il faut du talent et il est évident qu'Ovrenoir n'en manque pas.

Saturations apocalyptiques, relances surprenantes, chant lourd audible, quand les Parisiens décident de faire avancer leur musique, ils ne s'embarrassent pas trop avec une carte, l'itinéraire le plus simple est la ligne droite, tant pis si un truc se met sur la route... Notes électrisées, harmonies fouillées, chant filtré, respirations, quand les mêmes lascars décident de poser un peu plus le jeu, ils construisent un paysage haut en relief qui mérite le détour et le chemin ressemble davantage à une suite de méandres. Et quand la voix disparaît, la tension ne retombe pas, l'atmosphère reste sombre, lugubre, cinématique, il n'est donc pas question de reposer l'esprit en même temps que les cordes vocales. Le retour de leurs lacérations et de quelques coups assénés puissamment permettent de recadrer l'auditeur qui se serait perdu dans ses pensées les plus profondes, porté par une ambiance qui donne autant à l'introspection qu'à l'explosion.

Sinon, pour terminer de te convaincre toi qui n'a pas encore écouté les quelques notes déchirantes de guitare qui ouvrent cet album, sache qu'on prononce Ovrenoir comme Lethvm (le «v» n'étant qu'un «u» stylisé pour ne pas marcher sur les plates-bandes de Pierre Soulagès, créateur de ce noir-lumière si perturbant), que le groupe revendique l'influence des monstres que sont Neurosis ou Cult of Luna mais que tu peux aussi les comparer à Omega Massif dans la gestion de ces clair-obscur éblouissants, qu'ils sont signés chez Consouling Sounds (A Storm of Light, AmenRa, Kiss The Anus Of A Black Cat, Thisquietarmy...), que le producteur s'appelle Francis Caste (Hangman's Chair, Regarde Les Hommes Tomber, Celeste, Cowards...) et que parmi les membres, tu trouves William (Throane) au chant et à la guitare, Dehn Sora (Sembler Deah, Treha Sektori ou Throane) à la guitare, Angeline à la basse (et pour quelques voix) et Julien (The Great Divide) à la batterie. Rien que ça.

■ Oli



SACRIFIÉS !

75 ALBUMS AU CŒUR DE LA PANDÉMIE

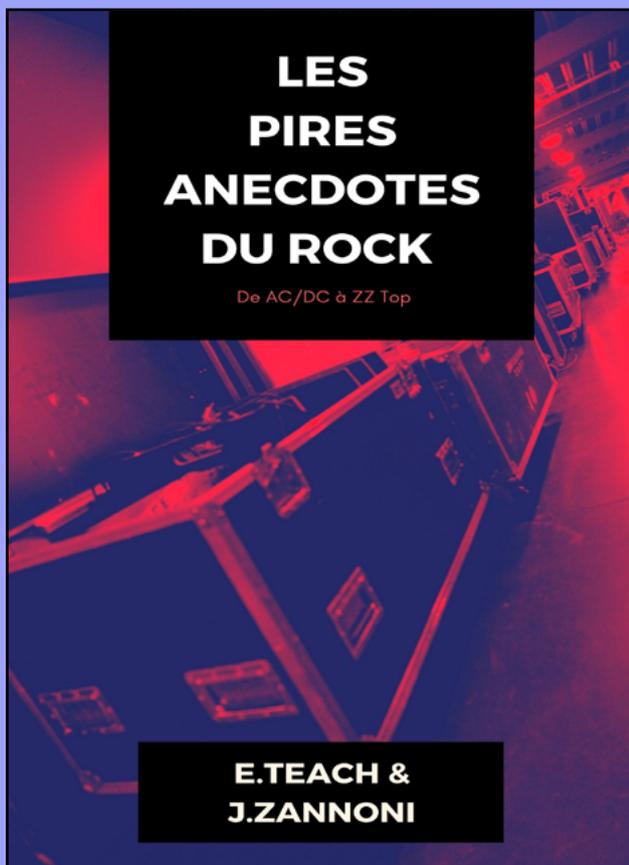
FRANÇOIS ALAURET
[Anesthetize Productions]

On pourra dire que ce satané virus a foutu un beau bordel depuis presque un an, et le secteur de la musique n'a malheureusement pas été épargné. Autant pour les acteurs (musiciens, labels, tourneurs, programmeurs, éditeurs, disquaires, intermittents du spectacle) que pour les consommateurs (c'est-à-dire toi, moi, nous quoi !), la Covid 19 aura considérablement freiné les activités (sans parler de l'enthousiasme) entre concerts annulés et/ou reportés, fermetures des lieux de diffusion et de consommation, sans que cette liste ne soit exhaustive. Mais les rouages de «l'industrie musicale» n'ont toutefois pas été totalement grippés (mauvais jeu de mot, j'en conviens) et les plannings de sorties d'albums (prévues de longs mois à l'avance) ont été tenus pour certains. Et beaucoup de disques sont sortis pendant le confinement, aussi bien en physique qu'en numérique, au risque de passer inaperçus ou de ne pas être défendus comme il se doit sur scène ou dans des campagnes de promotion. Et ce sont 75 de ces disques que François Alaouret

(journaliste pour Ouest France et initiateur du fanzine Rock 'N Force) met à l'honneur dans cet ouvrage édité chez Anesthetize Productions et préfacé par Francis Zégut.

Découpé en trois segments thématiques (les incontournables, les valeurs sûres, la scène française), Sacrifiés ! rend donc hommage aux albums sacrifiés par la pandémie avec 75 chroniques dans un style majoritairement Metal/Hard/Rock (mais pas que). Privilégiant l'efficacité à une analyse détaillée, c'est par des textes allant à l'essentiel (quatre à cinq paragraphes maximum) que l'auteur a souhaité aborder 75 disques parmi ceux parus pendant le premier confinement. De Pearl Jam à Nord, de Body Count à Patròn en passant par Therapy? et Code Orange, tout ce joli monde est à la même enseigne tant au niveau du fond que de la forme et même si des esprits taquins souligneront des oubliés (mais où sont Fake Names et Soul Asylum ?), voilà un ouvrage qui mérite qu'on s'y attarde, ne serait-ce que pour (re)découvrir des albums par le biais d'une plume passionnée et surtout rendre hommage à tous ces groupes (petits et grands, confidentiels et mastodontes des charts, indépendants ou abonnés aux majors) qui n'auront pas pu défendre comme il se doit leurs nouvelles créations. Et comme chroniqueur des chroniques n'est pas vraiment banal, je vais m'arrêter là et simplement te conseiller d'aller dévorer ce livre qui est une réussite !

■ Gui de Champi



LES PIRES ANECDOTES DU ROCK

DE AC/DC À ZZ TOP

JULIEN ZANNONI ET EDWARD TEACH
[Autoproduction]

Nos amis les stars du rock sont formidables. Oui, vraiment. En plus de faire (parfois) de la bonne musique, il arrive qu'elles nous fassent (souvent) rire. Ou pleurer. En tout cas, elles ne nous laissent pas indifférents. Julien Zannoni et Edward Teach, deux photographes professionnels, ont l'habitude de shooter ces shootés à l'adrénaline, au scandale ou tout simplement aux bonnes blagues. D'où leur idée de compiler les bonnes histoires dans un ouvrage.

Court et sans fioriture, Les pires anecdotes du rock compilent ce qui se fait de mieux (ou de pire, choisis ton camp camarade) en termes d'histoires drôlement glauques ou glauquement drôles (encore une fois, choisis ton camp). C'est rapide, ça va à l'essentiel, une bonne cinquantaine de pages à propos des légendes du rock classées par ordre alphabétique. De AC/DC à ZZ Top en passant par Mötley Crüe (plus de deux pages !) et les Red Hot, chacun a droit à une ou plusieurs anecdotes à propos de leur nom, d'une

chanson ou d'une situation cocasse. Certaines versions des histoires réputées diffèrent sensiblement avec les versions narrées par d'autres conteurs dans d'autres ouvrages, mais je dois dire que la majorité des anecdotes m'étaient parfaitement inconnues. Julien Zannoni (de Chambéry) doit avoir quelques liens avec Blackrain (de Chambéry), seul groupe en dehors des sphères des méga star ayant droit à de savoureuses anecdotes dans ce livre qui se lit d'une traite.

Ne t'attends pas un traité de philosophie ni au prix Goncourt, mais juste à passer un bon moment à lire de bonnes histoires. Seul bémol majeur, le livre est très peu référencé, même si les auteurs se justifient d'avoir cherché à vérifier les versions proposées. Mais finalement, qu'importe car ça fait partie du folklore. Le rock 'n' roll sans esbroufe ne serait pas le rock 'n' roll qu'on aime.

■ Gui de Champi



DANS L'OMBRE : YAN DE CAFZIC

LE W-FENEC A PAS MAL DE POINTS COMMUNS AVEC FANZINE CAFZIC, DE QUELQUES MOIS SON AÎNÉ : PASSION POUR LE ROCK, INTÉRÊT POUR L'ÉCRITURE, INDÉPENDANCE TOTALE... ET MÊME SI LES DEUX ZINES PUBLIENT DANS DES FORMATS DIFFÉRENTS, NOTRE ÉQUIPE SE RETROUVERA FORCÉMENT DANS LE PORTRAIT DE YAN, LE BOSS DU FANZINE CAFZIC. ET TOI AUSSI PEUT ÊTRE...

Quelle est ta formation ?

Une formation familiale tout d'abord, on a beau construire sa vie au fur et à mesure des événements et des rencontres, on ne doit pas oublier la base, la formation familiale. Elle est importante parce qu'on s'en rapproche ou on s'en détache selon les cas, c'est une valeur étalon. Je pense qu'à mon niveau elle m'a servi par des valeurs de tolérance, d'écoute... et d'investissement personnel, ça m'a servi clairement pour mes activités associatives. Niveau scolaire, Bac B, quelques années de Fac en Administration Économique et Sociale sans diplôme et ça ce n'est pas facile à faire. Service

militaire de 10 mois chez les pompiers, autre formation... formatrice, j'aime pas l'armée. Et puis 1995-99, le Graal, Institut de Formations en Soins Infirmiers de Mont de Marsan.

Quel est ton métier ?

Je suis donc... infirmier depuis le lendemain du diplôme, un mois de décembre 1999. Je bosse à la Clinique Jean Sarrailh d'Aire sur l'Adour, établissements de Soins-Eudes, bref soins psychiatriques, études classiques collège-lycée et équipe d'animation. Je suis au bon endroit depuis 20 ans, une sacrée équipe, un établissement beau avec une belle histoire, je

peux le dire.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Je suis bénévole dans une SMAC à Mont-de-Marsan, le Cafémusic. La salle s'est créée fin 1995, je suis arrivé 4 mois après l'ouverture je crois, sur le concert des Sheriff dans l'équipe de backline et à la rentrée suivante j'y ai créé le **Fanzine Cafzic**, mon Graal associatif, celui qui rythme ma vie depuis 24 ans. Le Cafémusic le finance, l'a toujours financé, j'y ai des amis. Parce que j'y fais des chroniques, des interviews et des rencontres. Rapidement la Cafzic a vu l'apparition d'illustrateurs, j'ai réussi à fédérer une bonne équipe, entre 20 et 25 illustrateurs par numéros, certains sont là depuis très longtemps. Au-delà du contenu du zine, mon grand plaisir est d'assurer la «continuité», le Cafzic vit, il a une belle vie et procure de belles rencontres. En parallèle j'ai une émission radio Electric Troubles sur Radio MDM, une radio locale super dynamique, mon émission existe depuis 2004, c'est la base ou la continuité du zine.

Ça rapporte ?

Oui ça rapporte, humainement. Du plaisir, de la bataille, des beaux retours, des beaux échanges et l'impression de servir à quelque chose.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Comme beaucoup, petit à petit, les rencontres, les hasards parfois, la curiosité toujours et l'effort, parce qu'on ne rencontre pas le monde du rock sans effort. Il n'est pas forcément le plus visible surtout que celui qui m'intéresse c'est celui des «petits».

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Parallèlement au zine et à la radio j'ai organisé pas mal de concerts sur Mont de Marsan donc pas mal de musiciens hébergés, j'ai d'ailleurs avec des amis monté une asso, Electric Troubles Production... c'est en sommeil because covid ! Je me rappelle un matin, au réveil, Chris Masuak de Radio Birdman, qui avait joué la veille dans la formation de Simon Chain-saw, en pyjama dans mon salon pour le petit-déjeuner, je garde toujours l'image en tête. Sinon une deuxième, pareil, petit-déjeuner, les Astaffort Mods toujours dans le même salon,

une discussion entre les trois, des phrases qui fusent, des regards sérieux mais des mots provoc, des blagues débiles, des commentaires décalés, je ne savais plus si c'était du lard ou du cochon, et puis j'ai commencé à sourire, à rire, les mecs étaient dans mon salon comme sur scène, une régalade pour les mots.

Ton coup de cœur musical du moment ?

Je fais 80 chroniques environ par zines donc des coups de cœur du moment j'en ai tout le temps. Sur le dernier Cafzic qui vient de sortir, je dirais le nouveau Laetitia Sheriff Stillness chez Yotanka, magnifique et l'interview radio fut tout autant magnifique. Je rajoute Seized Up et son Brace yourself chez Pirate Press Rds, un membre bassiste de Good Riddance, le batteur de The Distillers, etc... forcément il allait y avoir de la tempête, de la tornade. J'ajoute King Phantom, True sign of madness coproduit par Warrior Pillow Rds, Mass Prod et Perkins Rds parce que rock'n'roll ! Intenable, Envier les vivants chez Guerilla Asso parce que les textes, Jur Sangria chez Crida Company parce que ce n'est pas mon univers musical mais niveau chanson et timbre de voix c'est génial et enfin Inflatable Dead Horse, Love songs chez We are Unique Rds parce que j'ai acheté le vinyle comme d'autres cités avant et que si je l'ai acheté c'est parce que je l'aime.

Es-tu accro au web ?

Oui forcément, c'est indispensable pour les liens, la zique, les échanges, j'y suis tout le temps mais je n'y suis jamais par ennui. J'y suis parce que j'y fais des choses qui me sont indispensables dans mes activités musicales.

A part le rock, tu as d'autres passions ?

Mes activités de zine et radio sont chronophages donc je n'ai pas le temps en plus de la famille, du quotidien, etc... de faire autre chose. Mais je ne pourrais vivre sans passion et donc sans investissement, c'est indispensable.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Je m' imagine dans le présent, je vis ma vie, je ne veux rien regretter donc je ne me projette pas dans l'avenir, l'avenir est mon prochain présent, je le vivrai donc au moment où il arrivera.

■ Gui de Champi



AS WE DRAW

LINES BREAKING CIRCLES

[Throatruiner Records]

Il aura donc fallu attendre les toutes dernières lueurs de cette fin d'année 2010 pour découvrir ce qui constituera assurément LA révélation de ces douze derniers mois en matière de post-hardcore et affiliés (parce que ce groupe-là ne peut aucunement être mis dans une seule case), en clair the next big thing en mode «french touch» : As We Draw. Originaire de Laval, le groupe, composé d'ex-Hard Off Hearing livre avec son Lines breaking circles, un (premier) album en forme de cocktail postcore léthal... une sorte de croisement idéal et thermonucléaire entre Breach, Botch et Cult of Luna, sur lequel, de «Shame» à «Scum of the Earth» en passant par «Burst of colour» ou «Drowned in flames», il imprime sa marque en imposant une véritable épreuve de force sensorielle.

Post-metal noise-rockin'hardcore gorgé de riffs abrasifs, de petites sessions de pilonnage systématique des tympans en frappes chirurgicales qui s'abattent tout autour de l'auditeur, le trio lavallois parvient ici à délivrer un substrat musical que l'on qualifiera de crossover intelligent, une créature métallique hybride qui soumet le mélomane à bombardement massif de brûlots incendiaires et autres torpilles émotionnelles chargées de défragmenter l'activité neuronale en même temps qu'elles retournent les entrailles («Sin of addiction»). La mécanique AWD est parfaitement rodée et délivre des éléments musicaux qui, lorsqu'ils se déchaînent

dans des torrents de haine viscérale («Shield»), parviennent à sublimer le chaos et à mettre une énorme claque à un genre par trop souvent galvaudé par des vagues entières de groupes désireuses de surfer sur un courant des plus «hype» au sein des milieux autorisés.

Mais ça, le groupe n'en a que faire et préfère empiler les parpaings sonores avec vélocité (affolante) et maîtrise absolue. «When crowds are trapped... the lonely one dies» et ses ambiances immersives nous emmenant tout en douceur (relative certes) aux portes des ténèbres, «Fault lines» et sa déferlante hurlée lovée dans des structures plus organique qu'il n'y paraît au premier abord, «Draft» propulsé comme un bulldozer musical à réaction (ça n'existait pas avant, le groupe l'a quand même inventé), As We Draw repousse les limites et nous avec. Le groupe jongle avec les influences que l'on pourrait éventuellement lui apposer et fait parler efficacité, puissance, finesse et rage incandescente tout au long des neuf bombes au phosphore «post-machin-truc» (copyright décalé W-Fenec) que compte ce Lines breaking circles. Jusqu'à finir par livrer un petit chef d'oeuvre du genre... et même plus («Scum of the Earth»). Presque trente-huit minutes d'une fulgurante et implacable démonstration. Un choc thermique.

■ Aurelio

W(ho's next)-FENECE

PSYKUP

LOUIS JUCKER

AS A NEW REVOLT

WAY FOR NOTHING

GRAND SBAM

CONVERTIBLE

HORSKH

MEMORIES OF A DEAD MAN

PALO ALTO

MAOTFA

...



ALAIN FAN DE KISS

kissman.ch

Je m'appelle Alain Fahrni et on me surnomme Kissman. j'ai 54 ans et j'habite en Suisse. Je suis fan et collectionneur du groupe américain KISS.

J'ai découvert ce groupe en 1977 sur une chaîne de télévision française qui avait diffusé la bande annonce de l'album *Alive II* et je suis directement aller acheter mon premier album 'Love gun'. Depuis ce jour, je vis avec KISS.

Le membre du groupe que je préfère est Gene Simmons. Mon plus grand rêve est qu'il puisse venir un jour chez moi. Je suis conscient que c'est utopique, mais il faut toujours avoir des rêves dans la vie, n'est-ce pas ?

Mon album préféré est *Destroyer*, ma chanson préférée est quant à elle "I love it loud", et j'adore l'ambiance que ça donne en concert. Le 18 juillet 2018 lors d'un concert de Gene Simmons à Luxembourg le bassiste m'a invité sur scène à essayer de la chanter avec lui.

J'ai une collection de plus de 13.000 objets tous styles confondus, allant disques aux livres en passant par les jouets, etc... J'ai la chance de pouvoir exposer ma collection dans deux grandes pièces de mon appartement : tout y est bien présenté et visible dans des vitrines.

L'objet le plus cher à mon cœur est la basse Kramer de 1980 de Gene. A l'époque, je l'avais vue dans le magazine allemand *Bravo* où on pouvait la commander, sachant qu'il existait 1.000 exemplaires portant la signature de Gene ! Comme elle était passablement onéreuse, sa fabrication a été stoppée à 175 copies. J'ai réussi à l'obtenir

en 2002 par un ami américain.

J'ai vu 30 concerts dans le monde et participé à une croisière en 2014 (KISS Cruise IV ou comment passer une semaine de folie sans dormir !). J'ai plusieurs tatouages dont deux de KISS et j'ai rencontré plusieurs fois les membres du groupe. J'ai notamment eu la chance d'avoir la visite du batteur Eric Singer chez moi, ainsi que celle de Bruce Kulick, guitariste de 1984 à 1996, et ce à cinq reprises !

J'ai énormément d'anecdotes concernant KISS, mais ma préférée est assurément celle où quand, en 2013, Gene Simmons m'a contacté pour m'acheter des livres qu'il n'avait pas en sa possession. Du coup, il m'a invité au concert de Zürich avec Meet and Greet au cours duquel je les lui ai offerts. En retour, il m'a été offert une cymbale signée par le groupe.

KISS est le seul groupe qui, jusqu'à maintenant, ne m'a jamais déçu musicalement. C'est un groupe innovant et intelligent, qui a réussi à toucher tout le monde avec des styles de musique différents et qui suit les modes : pour preuve, KISS est toujours là, parmi les cinq plus grands groupes actuels en ayant vendu plus de 150 millions d'albums dans le monde.

Autrement, j'organise des événements et des concerts dans ma ville. J'ai créé un site sur ma vie (kissman.ch). J'aime le Hard Rock et le Heavy Metal, et je vais voir le plus possible de concerts, j'en ai bientôt 2000 au compteur. Je collectionne également les guitar picks (médiateurs de musiciens) et je suis aussi un chasseur de célébrités (je collectionne selfies et dédicaces). Grâce à toutes ces passions, j'ai des connaissances dans le monde entier, et certaines d'entre elles sont même devenues des amis.

■ Alain Fahrni, fan de Kiss





1220